Lange
21-12-26

Edmond Scruys d'Ostende

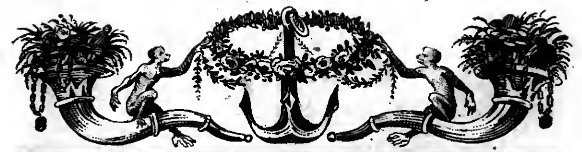
LES

ÉMIGRANS

AU BRÉSIL.

[illegible]

AVALLON. — IMPRIMERIE DE COMYNET.







P.C. GÉRARD.

PARIS

J.^s Langlumé et Peltier,
Rue du Foin S. Jacq. N.° 11

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

LES
Emigrans
AU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

LE BRÉSIL.

MES chers enfans, vous avez déjà sans doute entendu parler des gens qui, abandonnant l'Europe dont la population est devenue si considérable qu'elle peut à peine nourrir tous ses habitans, vont dans d'autres parties du globe, et principalement dans le Nouveau-Monde, cher-

cher des moyens de soutenir leur existence, faute de les trouver dans leur patrie.

Combien de malheureux émigrans ont été trompés dans leurs espérances, et au lieu de trouver dans leur nouvelle patrie le bonheur qu'ils y cherchaient, n'y ont rencontré que la plus affreuse misère et quelquefois l'esclavage. D'autres, en revanche, ont prospéré au-delà de leur attente.

Parmi les pays de l'Amérique où le besoin et quelquefois le désir d'émigrer conduit les Européens, le Brésil est celui auquel ils paraissent avoir donné la préférence.

Ce vaste empire, situé dans l'Amérique du sud, non loin de la ligne équinoxiale, est sous le rapport des productions naturelles un des pays les plus favorisés de la terre. Sa superficie est de 100,000 lieues carrées, dont 1000 au plus sont cultivées; par conséquent il

offre aux émigrans un vaste champ pour exercer leur industrie.

Naguère le Brésil n'était qu'une province du petit royaume de Portugal, administrée par un vice-roi et des gouverneurs. Depuis 1822 il s'est entièrement séparé de la métropole, et le prince royal de Portugal a été solennellement reconnu empereur du Brésil sous le nom de Pierre Ier., de sorte que cet empire forme aujourd'hui un état entièrement indépendant de l'Europe. Sa grandeur toujours croissante pourra peut-être un jour devenir redoutable à l'Amérique du sud.

Si la population de l'Europe est trop considérable pour son étendue, qui n'est pas comparable à celle de l'Amérique, le Brésil, au contraire, est pauvre en habitans; car il ne compte que 4,221,000 d'âmes sur l'immense surface de 100,000 lieues carrées, et le gouvernement actuel s'occupe sans relâche d'y attirer des

étrangers, principalement des Européens, qu'y conduisent de flatteuses promesses, qu'ils voient rarement se réaliser.

Nonobstant les déceptions sans nombre qu'y ont éprouvé une foule considérable d'émigrans, chaque année des familles entières partent pour le Brésil dans l'espoir d'y faire fortune. Plus d'un jeune homme s'est embarqué sur le navire qui transportait des émigrans dans cette contrée, en se berçant de rêves d'or ; plus d'une famille a vendu tout ce qu'elle possédait en Europe pour payer les frais de passage, qui sont très-considérables.

CHAPITRE II.

LE PÈRE RIEMANN ET LES ÉMIGRANS.

Ce ne fut ni le désir d'émigrer, ni la cupidité qui fit prendre au père Riemann, brave et actif laboureur wurtembergeois, la détermination de quitter le sol qui l'avait vu naître, pour chercher dans des pays éloignés un bonheur incertain.

De mauvaises années, les ravages de la grêle, la mortalité du bétail, avaient peu à peu accompli la ruine de cette honnête famille, qui avait joui jadis d'une douce aisance, et le pauvre Riemann était encore une fois au milieu de ses champs que la grêle avait dévastés. Les épis jonchaient

la terre : pas un n'avait échappé à la destruction. Il comptait cependant sur cette récolte ; si elle avait été abondante, il y avait encore espoir de salut pour lui, il aurait eu son pain assuré pour toute l'année, et aurait pu rembourser à son propriétaire une partie de ses fermages ; car le père Riemann ne possédait pas de terres, il tenait une ferme à bail d'un riche propriétaire du pays. Son patrimoine consistait en une pauvre chaumière et quelques perches de terre, encore tout n'était-il pas à lui, car les malheurs qu'il éprouvait depuis quelques années l'avaient obligé d'emprunter de l'argent et d laisser prendre hypothèque sur sa maison.

« Seigneur ! s'écria Riemann l'œil humide de larmes, en contemplant ses champs dévastés, ta main s'appesantit sur moi. Que ta sainte volonté soit faite ! » ajouta-t-il au bout de quelques instans en levant les yeux au ciel ; car plein de soumission envers Dieu, il supportait ces rudes

épreuves avec une résignation admirable.

Mes chers enfans, imitez l'exemple de ce vertueux laboureur, et apprenez à vous soumettre sans murmures aux volontés de Dieu; dites comme lui quand le malheur vous frappe : « Seigneur, que ta volonté soit faite. » Quelle que soit votre affliction, la plus douce consolation que vous puissiez trouver est de penser qu'elle vient du Tout-Puissant. Moi-même ai plus d'une fois eu recours à ce moyen; quand le chagrin m'accablait, j'adressais à Dieu une fervente prière, et le calme renaissait dans mon cœur. Quand les mauvais jours étaient passés et que le bonheur paraissait me sourire, je reconnaissais avec gratitude que mes espérances n'avaient pas été déçues; que ce n'avait pas été en vain que j'avais eu confiance en la bonté et en la sagesse de mon créateur, et que souvent même cette affliction était devenue la source unique de mon bonheur. Cette résignation, que vous acquerrez

aussi bien que moi, rend au cœur sa force et son calme; on se soumet avec humilité aux volontés du Très-Haut, et quel bonheur sur cette terre approche de la confiance en Dieu.

Telle était la situation du père Riemann; et quoiqu'il ne vît pas comment il lui serait possible de soutenir plus long-temps sa famille, il ne désespérait pas de la bonté de Dieu, et disait en lui-même : « Celui qui donne aux fleurs des champs leur brillante parure et la nourriture aux jeunes oiseaux, ne m'abandonnera pas. »

Il se disposait à retourner au milieu des siens, lorsqu'il entendit au loin retentir des chants joyeux : c'étaient des hommes, des femmes et des enfans qui chantaient cette chanson si répandue dans toute l'Allemagne :

Le Brésil n'est pas loin d'ici, etc.

et cherchaient par leurs chants à se distraire des ennuis de leur long et pénible voyage.

Les émigrans furent bientôt près de lui ; le convoi consistait en 70 à 80 personnes de tout âge et de tout sexe ; les uns portant leur bagage sur leur dos, les autres sous leur bras. Les mères conduisaient par la main leurs jeunes enfans, et invitaient leurs compagnons de voyage à ralentir leur marche, pour qu'elles ne fussent pas obligées de rester en arrière. De jeunes et vigoureux garçons s'étaient attelés à de petites voitures sur lesquelles étaient chargés sans ordre des ustensiles de ménage et des instrumens d'agriculture. Quelques chiens, fidèles compagnons de l'homme, suivaient leurs maîtres, à la fortune desquels ils étaient attachés ; sanglante réprobation de la conduite de bien des hommes, qui ne restent fidèles à leurs amis que tant que la fortune leur sourit. Tous allaient pieds nuds, tant pour accélérer leur marche que pour ménager leur chaussure. Quelques vieillards fumaient dans de petites pipes de terre noircies

par l'usage; les enfans grignotaient des croûtes de pain qu'ils avaient reçues de la charité des habitans des villages qu'ils traversaient, et où régnait la misère, aussi bien que parmi eux. Un de leurs compagnons, jeune et joyeux garçon, avait tiré sa flûte de son sac et jouait en marchant l'air de la chanson que je viens de citer; ses camarades l'accompagnaient de la voix.

Le convoi passa devant le père Riemann, et chacun salua amicalement le brave laboureur.

« Où allez-vous comme cela? » demanda le vieillard à un homme dans la force de l'âge, qui portait dans ses bras un de ses enfans encore à la mamelle, tandis qu'un autre, gros garçon de six ans, aux joues rouges et rebondies, allait trottant à ses côtés.

« Notre chanson vous le dit, » répondit le voyageur en s'arrêtant.

« Vous allez au Brésil? » lui demanda Riemann.

« Oui, oui, nous partons pour le Brésil; ici nous mourons de faim; la terre nous refuse notre subsistance, et nous allons chercher fortune dans un pays où l'on trouve dans tous les coins des monceaux d'or et d'argent, ainsi que cela nous a été assuré. Si nous n'y trouvons pas les richesses qui nous ont été promises, nous savons que le pays est assez vaste pour occuper des bras laborieux, et qu'au moins nous n'y périrons pas de misère. »

« Où vous embarquez-vous? » lui dit Riemann, dont l'esprit parut frappé d'un trait de lumière.

« En Hollande, où se trouvent un grand nombre de navires qui transportent les émigrans dans leur nouvelle patrie. Adieu, portez-vous bien, je ne puis m'arrêter plus long-temps, car mes compagnons marchent toujours, et j'aurais de la peine à les rejoindre. »

« Bon voyage, » lui dit Riemann en lui pressant la main.

« Grand merci, père, » répondit l'émigrant.

Bientôt le convoi disparut aux yeux de Riemann derrière une colline fermant l'entrée d'une vallée qui se déroulait au loin.

« Au Brésil! » pensa Riemann en regagnant sa chaumière. « Il faut que je réfléchisse à cette idée, et puis après.... Eh! qui sait si Dieu ne m'a pas envoyé ces gens pour me montrer le chemin du salut. »

CHAPITRE III.

ALLONS AU BRÉSIL.

« Mes enfans, dit le père Riemann en rentrant dans sa chaumière, où sa famille assemblée cherchait à lire sur ses traits si l'espoir de la récolte était anéanti, la grêle a tout détruit ; il ne faut plus, pour cette année, penser à la récolte.... »

Il fut interrompu par l'exclamation : « Dieu ait pitié de nous ! » qui s'échappa de la bouche de tous les assistans. Marguerite, sa fille aînée, veuve depuis peu, et que son vieux père soutenait ainsi que son enfant, s'écria : « Nous voilà perdus

perdus à tout jamais. Malheureux que nous sommes ! »

« Ma fille, répondit le pieux vieillard, nous sommes pauvres, et non malheureux ; nous ne sommes pas perdus ainsi que tu le penses, car la perdition n'est que pour les gens vicieux et les pécheurs endurcis. Il est vrai que le sort nous est contraire, et que nous ne pouvons sans effroi jeter un regard sur l'avenir ; mais comme nous n'avons jamais fait de mal et que nous observons religieusement les préceptes du Seigneur, nous ne devons pas perdre courage ; Dieu, notre père céleste, ne nous abandonnera pas ; je crois même que déjà il nous a montré le chemin de la délivrance. Vous savez que l'empereur du Brésil accorde des secours aux gens laborieux qui viennent s'établir dans son pays ; qu'il leur donne de la terre à cultiver, des grains et des instrumens d'agriculture, parce que son vaste empire n'est pas assez peuplé, et qu'en outre les

naturels du pays ne connaissent qu'imparfaitement la culture.... »

« Eh bien ! mon père, où voulez-vous en venir? » lui demanda Conrad, l'aîné de ses fils, garçon actif et vigoureux, en le regardant fixement.

« Je voulais vous proposer, continua Riemann, de vendre notre chaumière et les meubles qui nous sont inutiles, de nous acquitter de nos dettes et d'employer la somme qui nous restera à payer notre passage pour le Brésil, où nous trouverons sans nul doute une récompense de nos labeurs.

« Ma foi, s'écria Conrad, cette idée n'est pas à dédaigner. » Dans son imagination de jeune homme, il saisissait avidement l'occasion de voir des contrées inconnues. Mais cet empressement était excusable, car il ne pouvait attendre dans sa patrie que le désespoir et la misère.

Marguerite et les autres enfans, car depuis long-temps Riemann avait perdu sa compagne, baissèrent les yeux et lais-

sèrent échapper un soupir. Qu'il leur semblait cruel de quitter leur chère patrie, le sol qui les avait vus naître, d'abandonner ce jardin si long-temps cultivé par leurs mains; ces cerisiers qu'eux-mêmes avaient plantés et qui portaient les plus doux fruits; ce berceau de lilas où ils trouvaient un abri contre l'ardeur du soleil à leur retour des champs, quand ils pouvaient consacrer un quart-d'heure au repos; mais ce qui les affligeait plus encore que tout cela, c'était de quitter le tombeau de leur mère, où chaque année ils allaient en pleurant répandre quelques fleurs. Il fallait que pour toujours ils s'en éloignassent.

Le père Riemann vit ce qui se passait dans leur esprit; il soupira, et leur dit après une longue pause :

« Je sais tout ce que vous pourrez m'objecter pour combattre mon dessein; mais je ne vois pas pour nous d'autre voie de salut; car mendier, mendier, mes enfans,

est le sort qui nous menace et nous ne nous abaisserons pas à ce point ; cependant nous ne pouvons, dans toute cette contrée, trouver à nous occuper ; il y a déjà trop de bras. »

« Vous avez raison, père, dit Marguerite en soupirant et en serrant son enfant contre son sein ; il faut que nous partions d'ici. »

« Oui, oui, partons, s'écria toute la famille. Tous les yeux devinrent humides, excepté ceux de Conrad qui brûlait du désir de quitter l'Allemagne, et s'élançait avec confiance vers cet avenir incertain.

CHAPITRE IV.

LE DÉPART.

Le père Riemann vendit sa chaumière ainsi que tout ce dont il pouvait se passer; il paya toutes ses dettes, prit congé de ses voisins et de ses amis, ce qui n'eut pas lieu sans bien des larmes, car cet excellent homme jouissait de l'estime générale, et il exhorta les siens à la résignation; le jour de quitter à jamais la patrie était arrivé.

Quand Riemann eut mis toutes ses affaires en ordre, il lui restait encore 300 thalers (environ 1200 francs), et il fallait que cette somme suffît pour que cinq personnes, non compris l'enfant de Margue-

rite qui était encore à la mamelle, fissent le voyage de Hollande et payassent leur passage pour le Brésil. Le vieillard soupira en voyant si peu d'argent, mais il ne perdit pas courage et s'abandonna à la volonté de Dieu.

« Conrad, dit-il à son fils quand tout fut prêt pour le départ, comme tu es plus fort et plus agile que nous, tu vas partir devant, et tu retiendras cinq places sur un bâtiment d'Amsterdam, car je crois que c'est de là que partent les navires qui conduisent les émigrans dans l'Amérique du Sud. Quand nous arriverons, nous n'aurons qu'à nous embarquer. Tiens, voilà dix thalers, avec cela tu pourras faire le voyage. »

« Dix thalers, s'écria Conrad ; la moitié me suffit ; que ferais-je de tant d'argent ? Dieu me préserve de dépenser cette somme. »

« Prends-les toujours, répondit Riemann ; nous retrouverons ce qui te restera. »

Conrad ne répliqua pas ; il mit l'argent dans sa poche, prit sur son dos son paquet et celui de sa sœur Marguerite qui ne pouvait pas le porter à cause de son enfant, et se mit gaiement en route. Le reste de la famille le suivait lentement, car quoique sa sœur Anna et son frère Guillaume, qui étaient âgés l'un de quinze ans et l'autre de dix-sept, pussent aller aussi vîte que lui ; leur père ne pouvait plus marcher assez rapidement pour le suivre, et le précieux fardeau que portait Marguerite, ne lui permettait pas de précipiter sa marche.

Quand ils furent arrivés sur la colline qui domine le village, ils s'arrêtèrent et jetèrent un dernier regard sur leur chère patrie, qu'ils voyaient pour la dernière fois.

Marguerite regarda douloureusement les deux tilleuls plantés devant le presbytère ; c'était là qu'elle avait vu son mari pour la première fois. Le souvenir des

jours heureux qui l'avaient vue danser et se réjouir sous leur frais ombrage se retracait à son esprit. Riemann tourna les yeux vers le lieu de repos où sa chère femme, la compagne de sa jeunesse, dormait du sommeil éternel. Anna et Guillaume regrettaient leur petit jardin, leurs fleurs et les fruits de leur cher cerisier.

« Allons partons, mes enfans, dit le père Riemann, en comprimant un soupir près de s'échapper de sa poitrine; si nous restons plus long-temps ici, nous nous attristerons davantage. Il vaut mieux nous éloigner rapidement. »

« Sort cruel ! » murmurait Marguerite en essuyant ses larmes.

« Qui sait ce qui nous est réservé, reprit Riemann; et j'ai bonne espérance que rien de fâcheux ne nous menace. Allons, chantons, pour charmer la route, un cantique de notre chère patrie. » Il entonna d'une voix tremblottante le beau cantique :

Celui qui s'abandonne à Dieu, etc

CHAPITRE V.

L'EMBARQUEMENT.

Après un voyage aussi long que pénible, la famille Riemann arriva enfin dans la célèbre ville d'Amsterdam, la reine des villes de commerce. Riemann, après avoir cherché un gîte pour ses enfans, se dirigea vers le port, dans l'espérance d'y rencontrer Conrad, qu'il supposait y être arrivé depuis long-temps.

Il ne s'était pas trompé, car il vit sur la plage se promener en long et en large un jeune homme qu'il reconnut pour son fils. Il se dirigea à grands pas vers lui.

« Eh bien ! Conrad, comment cela va-

t-il ? as-tu trouvé un navire pour nous ? le passage est-il cher? » lui demanda-t-il en lui pressant amicalement la main.

« Tout est terminé, répondit Conrad en retenant un soupir ; le passage coûte 200 thalers. Vous avez vraisemblablement encore cette somme ? Un capitaine dont le navire va mettre aussitôt à la voile, nous conduit au Brésil pour ce prix. »

« Comment, pour 200 thalers ! s'écria le vieillard avec surprise. Cette somme est beaucoup moins considérable que je ne m'y étais attendu. As-tu dit à ce brave homme que nous étions cinq et un jeune enfant ? »

« Il sait tout, et il ne nous demande que cette somme. Rendons-nous aussitôt à bord, car le navire n'attend qu'un vent favorable pour lever l'ancre. »

« Jamais je n'aurais pensé payer si peu pour le passage. Je comptais que les 250 thalers qui me restent me suffiraient à

peine pour payer notre voyage; maintenant il nous reste 50 thalers. Remercions Dieu, mon fils, de ce qu'il nous a fait rencontrer un capitaine si honnête. »

Conrad soupira et détourna le visage pour que son père n'aperçût pas les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

« Qu'as-tu donc, mon fils ? lui demanda Riemann, à qui l'état de trouble dans lequel il était n'échappa point. Tu paraissais si joyeux de faire ce voyage, et maintenant tu trembles de partir ? »

« Nullement, mon père; je sais au contraire que ce voyage doit nous sauver, et je ne le vois nullement d'un mauvais œil, répondit Conrad en faisant un effort pour retenir ses larmes. Allons maintenant rejoindre mes frères et revenons à bord le plus tôt que nous pourrons; car le navire pourrait partir sans nous, et alors il ne nous serait pas possible de trouver passage à si bas prix. »

Riemann trouva ce conseil fort sage, et

conduisit Conrad à l'auberge où la famille les attendait avec impatience.

Le vieillard paya la dépense qui avait été faite ; chacun prit son paquet et se dirigea vers le port. Pour peu de chose une chaloupe les conduisit à bord de l'Aurore sur laquelle Conrad avait retenu passage. Le navire était plein d'émigrans qui, dans la cabine ou sur le pont, attendaient le départ avec impatience.

« Ah ! ah ! vous voilà, » dit à Conrad le capitaine du navire, homme d'un extérieur dur et repoussant. « Ce sont là ceux pour qui vous avez retenu le passage? » continua-t-il en montrant Riemann et ses trois enfans. » Avant de faire un pas de plus, vous allez me payer ce dont nous sommes convenus. Avec des gens de votre trempe, on ne peut jamais prendre trop de précautions, et quoiqu'aussi méfiant que le diable, cela n'empêche pas que je ne sois quelquefois dupe. »

« Vous allez avoir votre argent, lui ré-

pondit Conrad ; sachez que des gens de notre trempe remplissent consciencieusement leurs engagemens. »

« C'est ce que nous verrons, dit le capitaine avec un rire sardonique. En paroles, vous êtes toujours d'honnêtes gens; mais quand il en faut venir aux effets, c'est alors qu'on voit combien peu il faut se fier à vous. »

« Père, donnez-moi votre bourse, je vais, si vous le permettez, payer notre passage à cet homme » dit Conrad au brave Riemann, que le mauvais accueil du capitaine avait rendu muet d'indignation.

« La voilà, mon fils, répondit Riemann en détachant de sa ceinture sa bourse de cuir ; hâte-toi de le payer. »

Conrad suivit le capitaine dans la cabine, lui compta deux cents thalers, et signa un papier que ce dernier lui présenta en silence. Il y laissa tomber une larme brûlante.

« Vous me paraissez un garçon bien

sensible, lui dit le capitaine; cela ne s'accorde guère avec la condition à laquelle vous êtes destiné. Au diable les larmes, jeune homme; laissez-les aux femmes et aux enfans; et surtout une fois à Rio (c'est ainsi que les marins appellent Rio-Janeiro), ne faites pas une mine si piteuse, car je me débarrasserais difficilement de vous. »

« Ne craignez rien, monsieur le capitaine, répondit Conrad; ce sont les dernières larmes que je verse sur mon malheur. Je suis homme, et veux me comporter comme tel. Mon père m'a appris à supporter avec résignation le mal que je ne puis éviter. »

« C'est bien, très-bien, jeune homme, » lui dit le capitaine en ramassant l'argent qui était sur la table et en le serrant dans l'armoire. « Encore un mot; vous avez un frère, un joli garçon, ma foi; il est presque aussi grand que vous. Si vous lui proposiez.... vous entendez.... je veux dire en secret, car le bon homme n'y voudrait

jamais consentir, à ce que vous m'avez dit. Si vous l'engagiez à signer un engagement semblable au vôtre ? »

« Dieu m'en préserve ! vendre aussi la liberté de mon frère ! » s'écria Conrad avec l'accent de l'horreur.

« Parbleu, je sais bien que vous ne le feriez pas pour rien ; continua le capitaine sans se laisser intimider ; je vous rends cinquante beaux thalers, si vous l'y déterminez. »

« Pour mille, je ne le ferais pas ! n'y pensez plus, et contentez-vous d'avoir acheté mon sang et ma vie. »

« Ce garçon me plaît, continua le capitaine en ouvrant son armoire et en en tirant une bourse. J'y ajoute dix thalers. »

« Vous connaissez ma résolution. Je n'y consentirai jamais. »

« Soixante-dix. »

« Non, non, pas même pour dix mille. »

« Eh bien, allez au diable, vous êtes un fou ! »

Conrad quitta alors la cabine et retourna vers les siens qui l'attendaient avec impatience.

« Tout est-il terminé ? » lui demanda son père. « Pouvons-nous rester ici ? »

« Oui, oui, tout est arrangé ! lui répondit Conrad, on va venir tout-à-l'heure nous indiquer dans l'entrepont une place pour nous et pour nos bagages. »

Au bout de peu d'instans, le contremaître arriva, et leur dit de le suivre.

CHAPITRE VI.

LA TRAVERSÉE.

La place assignée à chacun d'eux n'avait pas plus de cinq pieds de large et de sept pieds de long. C'était là qu'ils devaient se mouvoir, manger, dormir et serrer leurs bagages. L'air y était épais, brûlant et empesté, car il y avait avec eux dans ce navire et dans cet étroit emplacement soixante-dix autres émigrans appartenant pour la plupart à la classe la plus abjecte de la nation. Les alimens qu'on leur donnait étaient mauvais, souvent à demi gâtés, et distribués avec une stricte économie.

Le biscuit de mer, qui constituait une

partie de leur nourriture, était si plein de vers qu'il fallait les en ôter avant de pouvoir y porter les dents. Leur dîner consistait en légumes secs, tels que des pois ou des fèves, cuits avec un morceau de lard rance dont chacun avait une petite tranche; toute mince qu'elle était, le goût en était si détestable qu'on avait peine à la manger.

Pour boisson, les pauvres émigrans n'avaient que de l'eau qui commençait à croupir, et cependant ils se seraient estimés heureux si on leur en avait donné en quantité suffisante; mais ces infortunés souffraient horriblement de la soif, que provoquait encore l'usage des viandes salées.

Le père Riemann supporta patiemment toutes ces souffrances, dans l'espérance qu'elles ne tarderaient pas à finir; mais quand il vit l'enfant de Marguerite tomber malade, ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria en soupirant : « Grand Dieu aie pitié de nous! » Mais le Seigneur

les réservait à une épreuve plus rude encore. Le pauvre enfant, l'unique joie de sa mère, sa seule et sa plus douce consolation, au départ si plein de santé, mourut le lendemain faute de nourriture et d'air. La pauvre Marguerite vit avec un serrement de cœur inexprimable, attacher à une planche le cadavre de son pauvre enfant, et le jeter dans l'abîme où il devait servir de pâture aux poissons.

Que de larmes répandit cette pauvre mère ; combien d'angoisses n'éprouva pas le sensible Riemann ! Quel douloureux silence régnait parmi cette vertueuse famille !

Le père Riemann rompit enfin le silence et s'écria : « Grand Dieu, que ta volonté soit faite ! » Chacun répéta cette exclamation consolante, offrande faite au Seigneur des peines qui les accablaient.

Le voyage ne fut pas sans dangers, car en approchant des côtes du Brésil, il s'éleva une tempête furieuse ; le navire était

horriblement ballotté par les flots, et le roulis épouvantable. La situation des émigrans était d'autant plus terrible, que le capitaine les fit rentrer dans l'entrepont et les y enferma, parce qu'il craignait que ces infortunés, qui dans leur frayeur s'étaient réfugiés sur le pont, ne le troublassent dans le commandement de la manœuvre. La brutalité de cet homme était d'autant plus exécrable, que dans de semblables occasions, un capitaine ne doit jamais perdre son sang-froid.

On peut difficilement se faire une idée de la position de ces pauvres gens enfermés dans cet étroit espace. Le roulis du navire les jetait de côté et d'autre, sans que nulle part ils pussent trouver un point d'appui. Les caisses, les tables, les ballots, les meubles, tout tomba pêle-mêle au milieu des malheureux étendus sur le plancher, et blessa dangereusement plusieurs d'entre eux. Leurs souffrances étaient d'autant

plus grandes que la plupart étaient atteints du mal de mer, dont on ne peut apprécier la violence qu'après l'avoir ressentie.

Dans un moment de calme, Marguerite dit à son père : « Le Seigneur a eu raison d'appeler à lui mon pauvre Antoine avant cette horrible tourmente, car s'il avait encore vécu, il aurait succombé à une mort cent fois plus douloureuse. Comment aurais-je pu empêcher que cette innocente créature ne fût brisée contre les planches de ce navire ébranlé ? Tout ce que Dieu a fait est bien fait ; béni soit à jamais son nom ! »

CHAPITRE VII.

L'ARRIVÉE. — CONRAD EST VENDU.

Nos voyageurs, épargnés par la tempête, abordèrent heureusement sur les côtes du Brésil. Rio-Janiero était devant eux. Ils virent une grande ville, dont la construction est régulière mais les rues fort étroites, et qui renferme une foule d'églises et de maisons magnifiques. Partout où se portaient leurs regards, ils voyaient de malheureux esclaves noirs courbés sous le poids d'énormes fardeaux : ce spectacle était bien triste pour des gens accoutumés à vivre au milieu d'hommes libres.

« Voilà le palais du gouvernement, dit

le capitaine du navire aux émigrans, en leur montrant un édifice magnifique, voisin du port; c'est là que vous apprendrez dans quelle partie du pays il vous sera permis de vous établir. Quant à celui-ci, dit-il en désignant Conrad qui était immobile sur la grève et n'osait lever les yeux, il m'appartient; je le vendrai aussi bien que je le pourrai. »

« Vendre mon fils ! s'écria le père Riemann en se mettant entre Conrad et le capitaine; je m'y opposerai tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines. Il y a aussi de la justice dans ce pays, et l'on ne souffrira pas que des hommes libres y soient vendus. »

« C'est justement parce qu'il y a des lois ici, répondit le capitaine avec un sourire ironique, que je le vendrai. Tenez, reconnaissez-vous sa signature. Voilà l'acte par lequel il m'a reconnu propriétaire de sa personne. » En disant ces mots, il tira de sa poche le contrat signé par Conrad, et le

fit lire au vieillard sans pourtant le lui laisser entre les mains.

« Croyez-vous donc, continua-t-il sur le même ton, que j'aurais amené cinq personnes au Brésil pour 200 thalers? Le moins que je pusse vous prendre était 400 thalers; c'est pour compléter cette somme que votre fils m'a donné le pouvoir de le vendre comme esclave, et je ferai valoir un droit qui m'est justement acquis. »

« Tu n'es qu'un vil marchand d'hommes! » s'écria le père Riemann, en proie à la plus violente colère; et toi, Conrad, dit-il à son fils en tournant vers lui ses yeux pleins de larmes, pourquoi as-tu fait une action si condamnable? Tu n'as donc pas songé à la douleur que tu nous causerais? »

« Pouvais-je faire autrement? lui répondit son fils en se jetant dans ses bras. Notre chaumière était vendue; ce voyage était notre dernière espérance; l'argent qui nous restait ne suffisait pas pour payer la traversée; il nous aurait

fallu sacrifier à notre retour le peu d'argent que nous avions, et rentrer en mendiant dans notre patrie. Il ne s'offrait à nous qu'une voie de salut : cet homme me proposa de nous transporter tous au Brésil si je voulais faire le sacrifice de ma liberté; pouvais-je balancer un instant? »

« Mon pauvre enfant! mon brave Conrad! que de grandeur d'âme! que de dévouement! » s'écria son père.

« Mon bon frère! tu t'es sacrifié pour nous, » lui dirent son frère et ses sœurs en le baignant de leurs larmes.

« Quand aurez vous fini vos jérémiades, s'écria brusquement le capitaine, j'en ai déjà assez. Ce garçon vient avec moi, il m'appartient; quant à vous, allez où vous voudrez. Allons, l'ami, suis-moi au marché, car je suis pressé de rentrer dans mon argent. »

« Encore un mot, un seul mot, capitaine, » dit le père Riemann en se mettant entre Conrad et lui. « Tenez, voilà cin-

quante thalers, prenez-les et emmenez-moi. Je puis encore travailler; je suis plus fort que vous ne le pensez. Montrez-vous humain et compatissant; rendez à mon infortunée famille un frère qui peut être son appui dans ces contrées inconnues. »

« Chansons que tout cela! me prenez-vous pour un imbécille, lui répondit le capitaine. J'irais troquer un jeune homme plein de force contre un vieux bonhomme comme vous, qui n'a plus que quelques jours à vivre. Je puis en tirer un excellent parti, et le vendre une somme qui me dédommagera des avances que je vous ai faites; mais vous, personne ne vous achèterait, et j'en serais pour mon argent. »

« Capitaine, répliqua le père Riemann, si vous êtes chrétien, si vous croyez à une récompense à venir, ne soyez pas assez cruel pour priver une famille entière de son unique soutien. »

« Il y a long-temps que je suis accou-

tumé à ce verbiage; chacun de ceux que j'amène ici m'en dit autant, et si je ne tenais pas ferme pour résister à leurs belles paroles, je n'aurais pas le sou et je serais un mendiant comme vous. »

« Mon père, dit Conrad d'un ton résolu et en essuyant ses larmes, vos prières sont inutiles; cessez de supplier plus longtemps cet homme; le marché est conclu, il peut faire valoir ses droits sur moi. La pensée que vous êtes heureux et à l'abri du pressant besoin, adoucira les peines de l'esclavage, je serai moins à plaindre. »

« Non, non! s'écria toute la famille, nous ne pourrons goûter aucun instant de repos tant que nous te saurons esclave. »

« Je ne puis pourtant me soustraire à mon sort, dit Conrad en détournant le visage pour cacher ses larmes; prenez courage et ayez confiance dans le Seigneur. »

« Allons, marche, dit le capitaine en

poussant Conrad devant lui, toutes ces pleurs m'ennuient. »

« Adieu, mon père, adieu mes chers frères, » s'écria Conrad en pressant le pas pour s'éloigner d'eux. Bientôt il disparut aux regards de sa famille, que cet horrible événement semblait avoir pétrifiée.

« Il faut néanmoins que nous sachions ce qu'il va devenir, dit Riemann, revenu le premier de sa stupeur. Allons, mes enfans, suivons-le au marché; j'ai vu le chemin qu'il a pris. »

CHAPITRE VIII.

LE MARCHÉ AUX ESCLAVES.

Ils arrivèrent sur le marché aux esclaves presqu'en même temps que Conrad et le capitaine. Ce dernier mit sa victime au nombre des autres esclaves, qui étaient pour la plupart des hommes de couleur. Toute la famille s'approcha le plus près qu'elle put : il est facile de se figurer quelles sensations douloureuses venaient l'assaillir.

« Où est le contrat qui constate que cet homme est votre esclave? » demanda au capitaine un homme qui paraissait être l'inspecteur du marché.



« Voilà l'engagement signé par lui, répondit le capitaine ; il s'est vendu à moi pour payer les frais de passage de sa famille. »

« Reconnaissez-vous votre signature, » demanda l'inspecteur à Conrad.

« Oui, Monsieur, répondit Conrad avec fermeté ; je suis la propriété de cet homme. »

« Dans ce cas, mettez vous dans le rang ; je ne puis vous être d'aucun secours, » répondit l'inspecteur. Conrad obéit.

Je vous épargnerai, mes enfans, le récit des scènes qui se passèrent sur ce marché. Les hommes traitaient leurs semblables comme des bêtes brutes ; ils les palpaient, les examinaient, les vendaient, les achetaient sans aucun scrupule. Conrad, qui était d'un extérieur agréable, fut vendu 500 piastres (plus de 600 écus), à l'inspecteur du jardin impérial, qui était fort riche. Celui-ci l'emmena sans

lui permettre de dire un dernier adieu à sa famille éplorée. Le pauvre garçon jeta sur eux un regard où se peignaient les angoisses qui déchiraient son âme. Le père Riemann et ses enfans étaient anéantis.

« A quelle rude épreuve tu me soumets, ô mon Dieu! » s'écria le vieillard en poussant un soupir. « Devais-je vivre assez pour être témoin d'un malheur semblable! »

Aucun de ses enfans ne pouvait parler; les sanglots étouffaient la parole au passage.

« Mes enfans, dit Riemann au bout de quelques instans, rendons-nous au palais du gouvernement. Le sacrifice de ce brave Conrad ne sera pas sans fruits pour nous; car notre misère l'affligerait plus que l'esclavage. Je connais son cœur; vous le connaissez aussi. Peut-être le Seigneur nous montre-t-il le chemin qui doit faire notre salut. Ne désespérons pas de sa bonté paternelle; il éprouve les hommes,

mais jamais il ne permet qu'ils succombent quand ils ne se sont pas rendus indignes de ses bienfaits. »

Ils partirent le cœur gros de soupirs et les yeux rouges de larmes.

CHAPITRE IX.

LE BON MATELOT.

Arrivés au palais du gouvernement, ils attendirent long-temps; car les autres émigrans les avaient précédés, et l'on inscrivait leur nom sur une liste, à mesure qu'ils se présentaient. Le bon Riemann était le dernier.

La fortune distribuait aveuglément ses dons; car le secrétaire du gouverneur, après avoir lu un nom, tirait d'une urne un billet sur lequel était écrit le nom du district dont une portion était assignée à l'émigrant. Le nom de ce dernier et celui du district étaient inscrits sur un

registré par un autre secrétaire, puis il était congédié avec l'invitation de revenir au bout de huit jours pour recevoir l'acte qui le rendait propriétaire du terrain qui lui était dévolu en partage. Tout cela se passait avec un ordre des plus sévères. On n'ajoutait à la donation aucun mot amical ou superflu, car les affaires étaient trop nombreuses pour qu'elles pussent être expédiées en un seul jour.

Le nom de Riemann fut enfin prononcé. Le gouverneur mit la main dans l'urne et en tira un billet qu'il lut en portugais et qu'un secrétaire allemand traduisit, ainsi qu'il le faisait chaque fois :

« Riemann, cultivateur wurtembergeois, avec trois enfans, dans le district des diamans, sur les bords du Gigitonhonha. »

Quand ce dernier bulletin eut été lu et inscrit au procès-verbal, le gouverneur s'éloigna.

« Mon cher Monsieur, dit Riemann au secrétaire allemand, dont l'air lui inspirait de la confiance, dites-moi, je vous prie, si le sort m'a favorisé. »

« Oui, mon ami, lui répondit le secrétaire avec affabilité, le sort vous a été on ne peut plus favorable; si vous travaillez assidûment, vous vivrez sans peine; mais gardez-vous surtout d'acheter des diamans aux nègres qui travaillent dans la Mandanga (1), car il vous en coûterait la vie.

« Dieu me garde de dérober la moindre chose à un prince qui me recueille dans ses états, répondit le père Riemann. Je ne jouirai que de ce que j'aurai tiré du sein de la terre à force de sueurs et de travail. Je vous en supplie, Monsieur, donnez-moi quelques renseignemens sur la contrée que nous devons aller habiter. »

---

(1) La plus grande mine de diamans du Brésil, où travaillent plus de 1000 esclaves noirs.

« Je suis si fatigué, lui répondit le secrétaire, que j'ai à peine la force de me tenir, et je ne puis causer plus longtemps avec vous. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous avez de l'argent, il faut vous procurer les instrumens nécessaires à la culture et à la construction d'une maison, sans quoi vous aurez bien de la peine à vous tirer d'affaire; car on ne vous donnera que le sol nu. Les promesses faites aux émigrans de venir à leur secours ne sont jamais accomplies, et un grand nombre de ces malheureux, venus ici sans argent, sont morts de misère; on les relègue dans des solitudes où ils ne peuvent avoir d'assistance de personne. Que ce que je viens de vous dire vous serve de règle de conduite. »

« Grand merci, mon cher Monsieur, lui répondit Riemann; je ne me suis pas trompé sur votre compte en croyant trouver en vous un homme compatissant. » En disant ces mots, Riemann tendit la

main au secrétaire, qui la lui serra amicalement et s'éloigna.

Il fallait songer à trouver un asile pour les huit jours qu'ils devaient encore passer à Rio-Janéiro, ce qui était fort difficile pour des gens auxquels la langue du pays était inconnue.

Ils errèrent long-temps à l'aventure dans les rues de la ville, qui étaient désertes, parce que midi était arrivé et que chacun se livrait au sommeil. La soif et la faim les tourmentaient, et ils étaient accablés de chaleur. Ils croyaient toucher à leur dernière heure, lorsque le hazard permit qu'ils rencontrassent un matelot du navire sur lequel ils avaient fait la traversée. Cet homme qui, à terre, était tout autre qu'à bord, leur offrit de les conduire dans une auberge où ils vivraient à bon compte s'ils se contentaient de satisfaire les premiers besoins de la vie.

Vous auriez pu, leur dit le matelot, tomber entre les mains de gens qui vous

auraient non-seulement dépouillés du peu que vous possédez, mais encore vous auraient contraint de laisser conduire un de vos enfans sur le marché aux esclaves; car dans ce pays l'amour de l'argent est excessif, et l'on n'est nullement délicat sur les moyens de satisfaire cette passion. »

Le père Riemann rendit grâces à Dieu de lui avoir fait rencontrer ce brave homme, qui était justement arrivé pour les préserver d'un malheur. Il pensait aussi à son pauvre Conrad, qui s'était si généreusement sacrifié pour eux, et avait vendu sa liberté afin de leur assurer une existence indépendante.

Ils suivirent le bon matelot qui les conduisit dans une misérable auberge voisine du port; ils y trouvèrent enfin des rafraîchissemens et un abri contre la chaleur brûlante du soleil.

« Demain, dit Riemann, quand nous nous serons reposés, j'irai m'informer du sort de Conrad. Aujourd'hui il me serait

impossible de faire la moindre démarche, car je suis malade à la mort. Que sera devenu ce pauvre garçon? Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans les mains d'un maître qui l'accable de travail! Que Dieu ait pitié de lui; car s'il fallait qu'il lui arrivât quelque malheur, j'en mourrais. »

« Mon père, nous vous accompagnerons, s'écrièrent tous les enfans. Avant de quitter la ville, nous voulons voir encore une fois notre pauvre Conrad. »

« Dieu veuille que cette dernière consolation nous soit permise, » répondit le vieillard en soupirant; puis il ajouta : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse! »

CHAPITRE X.

LA TENTATIVE INUTILE. — DÉPART POUR GIGITONHONHA.

Le lendemain au matin, le matelot qui continuait d'avoir pour eux toutes sortes de prévenances, se présenta pour les conduire au jardin de l'empereur, car il connaissait Rio-Janeiro aussi bien que sa ville natale, et parlait le portugais assez facilement pour être compris des Brésiliens.

Après une longue marche, rendue plus fatigante par la chaleur qui augmentait à chaque instant, ils arrivèrent au jardin impérial. Le matelot demanda à un gardien qu'il trouva à la porte,

la permission d'y entrer avec ses compagnons.

« Pourquoi voulez-vous entrer dans le jardin de l'empereur? avez-vous une carte d'admission? » demanda le gardien en continuant de fumer son cigarre. « Des gens de votre condition n'entrent jamais dans ce jardin sans être munis d'une permission, » continua-t-il en jetant un regard de mépris sur la pauvre famille.

« Nous n'avons pas de carte d'entrée, lui répondit le matelot avec emportement, mais, malgré cela, nous ne méritons pas qu'on nous traite avec mépris. Les personnes qui m'accompagnent ont un de leurs parens dans ce jardin. Hier il a été acheté sur le marché aux esclaves par l'intendant, et elles viennent pour prendre congé de lui. »

« Elles auraient dû le faire hier, avant qu'il ne fût vendu, répondit le Portugais; maintenant il appartient à mon maître, et il ne souffre pas que personne parle à ses

esclaves, cela les dérange dans leur travail. Ainsi donc, si vous n'êtes pas munis d'une carte d'entrée, vous pouvez vous retirer, car vous ne mettrez pas les pieds dans ce jardin. En disant ces mots il tira une grille de fer richement dorée, en ferma les verroux et plusieurs serrures dont il portait les clés à sa ceinture, et s'éloigna en fumant.

« Que le diable emporte cet homme, s'écria le matelot en voyant le gardien s'éloigner; il ne veut pas nous laisser entrer, et je doute fort que de pauvres gens comme nous puissent obtenir une permission; mais ne vous chagrinez pas, leur dit-il d'un ton consolateur, je ferai tout ce que je pourrai pour m'en procurer une, car il serait désespérant que vous dussiez aller vous ensevelir dans votre solitude avant d'avoir pris congé de ce brave Conrad. »

Ce bon matelot se donna toutes les peines imaginables pour se procurer une permission; mais ses tentatives furent vaines, car il ne put rien obtenir.

La pauvre famille Riemann se vit donc privée de la consolation d'embrasser encore une fois avant de partir leur cher Conrad, de le remercier du sacrifice qu'il avait fait pour eux, et de lui promettre de faire tous leurs efforts pour rompre ses chaînes.

Les huit jours fixés par le gouverneur pour le séjour des émigrans à Rio-Janeiro étaient écoulés; le père Riemann se rendit au palais du gouvernement pour y recevoir son titre de concession.

Le secrétaire allemand le lui remit et lui souhaita beaucoup de bonheur dans sa nouvelle carrière ; puis il lui répéta l'avertissement de ne jamais se laisser entraîner à acheter des diamans des esclaves de la Mandanga ou de leurs receleurs; car le supplice le plus horrible était réservé au voleur, ainsi qu'au receleur et à l'acheteur.

« Monsieur, lui répondit Riemann, cette recommandation est inutile; il est

vrai que je ne puis rien désirer plus vivement que la possession de richesses qui me mettent à même de délivrer un de mes fils qui languit dans l'esclavage, et ce n'est qu'avec de l'or que je puis le racheter ; mais j'ai toujours Dieu présent à l'esprit, et je n'achèterais pas la liberté de mon enfant au prix d'une action coupable. »

Le secrétaire le loua de cette résolution, et ils se quittèrent.

Arrivés à son auberge, Riemann paya à l'hôtesse la dépense qu'ils avaient faite. Quoiqu'ils se fussent bornés au plus strict nécessaire, et que souvent même ils ne satisfissent pas complètement leur faim, elle lui demanda 25 écus, en lui jurant que jamais personne n'avait été traité plus favorablement qu'eux, mais qu'elle avait eu égard à la recommandation qui lui avait été faite par son ami le matelot.

Il ne restait plus au père Riemann que 25 écus. Il en employa une partie à ache-

ter les instrumens aratoires et les outils qui lui étaient indispensablement nécessaires, et l'autre partie servit à acheter quelques provisions de bouche et quelques semences, telles que du riz et du maïs, qui croît très-bien dans ce pays, et des patates pour planter. Le gouvernement leur avait accordé un charriot qui devait les conduire au lieu de leur nouveau séjour. Ils partirent en pleurant de cette ville, qui renfermait ce qu'ils avaient de plus cher, l'infortuné Conrad.

A l'instant où ils allaient monter dans le charriot qui était attelé de quatre vigoureux mulets, ils virent accourir le matelot, leur unique ami; il portait sur son dos un sac si pesant, qu'il ployait sous le faix.

« Mes amis, leur dit-il en jetant le sac dans la voiture et en essuyant la sueur qui lui ruisselait du front, emportez ces choses avec vous comme un souvenir de moi, elles pourront vous être utiles. Que Dieu

soit avec vous ; vous êtes de braves gens, et il sera encore d'heureux jours pour vous. »

Il leur tendit une dernière fois la main, et s'éloigna avec précipitation, avant qu'ils eussent pu le remercier ; car ce brave homme, sous ses dehors grossiers, cachait un cœur plein de délicatesse, et l'expression de leur gratitude l'aurait humilié.

« Que Dieu te comble de ses biens, » s'écria le père en le suivant des yeux. Le charriot se mit rapidement en marche.

CHAPITRE XI.

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE. — L'ARRIVÉE.

« Nous sommes arrivés, dit à nos voyageurs le conducteur du charriot en s'arrêtant sur la place d'une petite ville. Montrez vos papiers au gouverneur qui demeure dans cette belle maison en face de vous, et il vous fera conduire dans le terrain qui vous a été donné. »

Il descendit, et dit aux voyageurs d'en faire autant; il déchargea leurs bagages au milieu de la place, remonta dans sa voiture et s'éloigna. Nos pauvres émigrans, seuls au milieu d'un pays dont ils ne connaissaient pas la langue, se virent

entourés d'une foule considérable de curieux, qui les regardaient d'un air ironique, et plaisantaient entre eux sur leur embarras.

Ils ne savaient que faire. « Enfans, leur dit le père Riemann, restez près de nos bagages et ne les quittez pas; je vais aller montrer nos papiers au gouverneur, qui nous fera sans doute donner un asile, ou nous fera conduire à notre nouveau séjour, car il ne nous reste pas d'argent. Ne perdons pas courage, Dieu veille sur nous. »

Le vieillard entra dans le palais du gouverneur, et fut aussitôt entouré d'une foule d'esclaves noirs, arrachés à leur patrie et condamnés aux travaux les plus rudes; mais comme aucun d'eux ne parlait allemand, et qu'il ne pouvait venir à bout de s'en faire comprendre, il était dans un embarras plus grand qu'auparavant, lorsque tout-à-coup il vit s'ouvrir la porte d'un cabinet qui donnait sur la salle

d'entrée ; il en sortit un homme grand et maigre, dont le visage était brûlé du soleil, et d'une expression sombre et repoussante.

Il porta aussitôt les regards sur Riemann, qui, excepté le gouverneur, était le seul blanc qui se trouvât au milieu des domestiques, et tendit la main sans proférer une seule parole. Riemann, après s'être profondément incliné, lui remit le papier qui lui avait été délivré à Rio-Janeiro. Le gouverneur le parcourut, fit alors signe de la main à un esclave et rentra dans son cabinet sans avoir ouvert la bouche. Le pauvre Riemann ne savait que penser de cette scène, et se rappelait avec inquiétude que ses pauvres enfans étaient restés au milieu de la place, exposés aux rayons brûlans du soleil.

Plusieurs heures s'écoulèrent sans que personne parut s'occuper de lui ; enfin il vit revenir le nègre, qui lui fit signe de le suivre. Riemann ne le fit pas répéter, il

se hâta de gagner la place, et trouva ses enfans succombant à la chaleur et au besoin. Tous se plaignirent d'une soif brûlante; mais il ne savait où se procurer les moyens de les satisfaire. Il ne voyait de fontaine nulle part, et il n'avait pas d'argent pour acheter le moindre rafraîchissement. Il avait déjà appris à ses dépens que dans ce pays les avides habitans ne donnaient rien par charité.

Le nègre leur fit signe de se hâter de le suivre; mais leur état d'épuisement était tel, que leurs jambes refusaient de les soutenir. Le père Riemann se rappela tout-à-coup le sac qui leur avait été donné par le bon matelot. Il y chercha pour voir s'il n'y trouverait rien pour appaiser leur soif et réparer leurs forces.

Il ne s'était pas trompé, car le sac contenait du riz, du café, du thé, du sucre, un petit paquet cacheté contenant quelques piastres (environ 5 francs), et un mouchoir de couleur semblable à ceux

que portent les matelots, qui était rempli d'oranges. « Voyez-vous, mes enfans, dit le père Riemann à sa famille, Dieu est venu à notre secours. Ne perdons pas confiance en lui, car jamais il ne nous oublie. »

Le pauvre noir eut sa part dans la distribution des oranges, ce qui le rendit plus prévenant envers nos pauvres voyageurs.

Quand ils furent désaltérés, ils ne désirèrent rien tant que d'arriver au terme de leur voyage; mais il fallait se procurer une voiture pour transporter tous les bagages, et ils pouvaient maintenant en faire les frais; l'embarras était de se faire comprendre. Vous voyez, mes petits amis, combien il est utile d'apprendre les langues étrangères, car il arrive des circonstances où nous ne pouvons même pas nous procurer les choses les plus nécessaires à la vie, quand nous nous trouvons dans un pays dont la langue nous est inconnue. On ne pouvait pas attendre du père Rie-

mann, qui n'était qu'un simple laboureur, qu'il eut acquis ces connaissances précieuses; mais vous qui, par les soins que vos parens prennent de votre éducation, êtes à même de les acquérir, ne négligez pas, dans les belles années de votre jeunesse, de vous livrer à l'étude avec application, et surtout d'apprendre les langues étrangères, qui tôt ou tard vous seront utiles.

Si ma mémoire est fidèle, c'est l'empereur Charles-Quint qui avait coutume de dire d'un homme qui parlait quatre langues, qu'il était homme quatre fois; et en effet il avait raison.

Mais revenons à nos émigrans, qui étaient fort embarrassés de faire comprendre leur désir. Leur embarras était au comble lorsqu'il vint à passer devant eux une petite charrette attelée de deux mulets. Elle était vide; le père Riemann courut après, et par ses cris et ses signes obligea le conducteur à s'arrêter, ce que celui-ci

fit. Il commença par lui montrer de l'argent, puis les effets qui étaient sur la place, et fit signe de la main pour indiquer qu'il voulait sortir de la ville.

Le conducteur ne le comprenait toujours pas, et le regardait d'un air hébêté; mais le nègre, accoutumé au langage des signes avant qu'il entendît le portugais, comprit l'idée de Riemann, et lui servit d'interprète. Ils convinrent de prix; le charretier leur fit signe de charger leurs bagages sur sa charrette, et bientôt, au contentement de toute la famille, ils se mirent en route. Comme la charrette était trop petite pour que nos voyageurs pussent y prendre place, ils furent obligés de la suivre à pied, ce qui augmenta leur fatigue, car le muletier lança ses mules au trot, sans s'occuper s'ils le pouvaient suivre.

Cette marche fut bien pénible; mais ils ne firent nulle attention à leur lassitude, car ils touchaient au terme de leur voyage.

Ils arrivèrent enfin au but si vivement désiré. La voiture s'arrêta sur les bords d'un fleuve dont les eaux sont aussi claires que le cristal; c'était le Gigitonhonha, sur les rives duquel il devaient s'établir.

Le nègre leur aida à décharger leurs bagages, et le voiturier, après avoir reçu son argent, leur tendit amicalement la main et partit.

CHAPITRE XII,

—

UNE NUIT AU MILIEU DES DÉSERTS.

Le crépuscule approchait quand nos pauvres émigrans se trouvèrent seuls. Le pays dans lequel ils se trouvaient offrait un aspect ravissant, mais ce n'était qu'une vaste solitude. On ne voyait nulle part de traces d'homme, tout était morne et silencieux. Quelques oiseaux au plumage brillant, cachés dans l'épaisseur du feuillage d'arbres élevés, faisaient retentir l'air deleurs derniers chants, et l'on voyait ça et là des quadrupèdes inconnus paraître au-dessus de l'herbe élevée, et effrayés à la

vue des étrangers, regagner rapidement leur gîte.

« Enfin, mes enfans, dit le père Riemann, nous voilà arrivés. Dieu, jusqu'à présent a guidé nos pas, que son saint nom soit béni ! »

« Que son saint nom soit béni, » répétèrent les enfans.

« Mon père, dit Marguerite, où allons-nous passer la nuit ? Je n'aperçois ici aucune habitation. »

« Nous la passerons comme nous pourrons, répondit son père. L'air est chaud et agréable ; demain nous commencerons à construire une cabane pour nous mettre à l'abri des attaques des bêtes sauvages et nous préserver de l'air glacé de la nuit. Il se passera beaucoup de temps avant que nous ayons une chaumière aussi bien construite que la nôtre. »

« Si Conrad était ici, dit Marguerite en soupirant, il nous aurait bientôt tiré d'af-

faire, car je ne connais personne de plus adroit et de plus inventif que lui. »

« Oui, oui, mon enfant, Conrad est non seulement le meilleur fils et le meilleur frère, mais encore un homme plein d'adresse et de ressources, répondit le père Riemann en retenant une larme prête de lui échapper, pour ne pas augmenter l'affliction de ses enfans. Il continua, après une pause pendant laquelle chacun avait les regards tristement inclinés vers la terre: « Ne nous abandonnons pas au découragement; Dieu nous donnera les forces nécessaires pour sortir de l'état de misère dans lequel nous nous trouvons. Notre premier soin doit être de nous défendre contre l'air froid de la nuit, pour ne pas nuire à notre santé, le seul bien qui nous reste sur cette terre, après une conscience pure. »

En disant ces mots, il jeta les yeux autour de lui pour s'assurer s'il ne découvrirait pas une caverne dans un des rochers

qui bordent la rivière, ou quelque arbre creux ; mais aussi loin que ses regards purent porter, il ne découvrit rien de semblable.

« Wilhelm, dit-il à son jeune fils après quelques instans de réflexion, tu grimpes habilement aux arbres ; prends cette hache, monte sur cet arbre et abats-en une grande quantité de branches. Nous en construirons une hutte dans laquelle nous mettrons assez d'herbes sèches, pour y pouvoir dormir sans être incommodé de la fraîcheur du sol. Quant à vous, Marguerite et Anna, dit-il à ses filles, ramassez dans le voisinage de l'herbe et des feuilles sèches ; pour moi, je vais pendant ce temps défoncer la terre avec ma bêche afin d'y pouvoir planter les branches que Wilhelm abattra. »

Malgré la lassitude dont ils étaient accablés, ils se hâtèrent d'exécuter les ordres de leur père. La nuit approchait, et il leur importait beaucoup d'avoir terminé leur

travail avant que l'obscurité les surprît. Wilhelm avait beaucoup de peine à couper les branches de l'arbre sur lequel il était monté, car le bois en était extrêmement dur, et semblait émousser la hache. Il ne fallait pas s'en étonner, comme eux-mêmes le virent plus tard, car l'arbre dont Wilhelm abattait les branches, était un acajou, dont le bois importé en Europe, est débité en lames très-minces, et sert à la fabrication des plus précieux ouvrages d'ébénisterie, appelés ouvrages en plaqué.

Quand Wilhelm, dont le front était baigné de sueur, eut terminé son travail, il descendit pour aider à son père à construire la cabane de verdure, tandis que Marguerite et Anna apportaient de l'herbe sèche et l'étendaient dans la hutte qui commençait à s'élever.

Lorsque ce travail fut achevé, les forces des pauvres voyageurs étaient si épuisées, qu'ils oublièrent le besoin pour se livrer

au sommeil. Ils s'étendirent sur l'herbe ; et au bout de peu d'instans, chacun d'eux dormit profondément.

Le vieux père seul n'avait pas voulu imiter l'exemple de ses enfans ; comme il savait que ces déserts sont peuplés d'animaux sauvages, il voulait veiller au salut des siens et les protéger contre toute attaque imprévue.

C'est là l'image du véritable père de famille. Pendant que les siens goûtent le repos, il veille, et tous ses soins tendent à protéger leur sommeil.

Il se souvint d'avoir entendu dire que le feu éloigne les bêtes sauvages. Il se leva alors aussi doucement qu'il put, afin de n'éveiller personne, ramassa à la clarté de la lune des branches mortes et les mit en tas; après avoir placé dessous quelque peu d'herbes sèches, il battit le briquet et mit le feu au bois. Bientôt il vit briller la flamme, dont la chaleur bienfaisante réchauffa ses membres engourdis ; car dans ce pays, les nuits sont aussi glacées que

les journées sont brûlantes; et sur le bord des fleuves, l'air est d'une vivacité extrême.

Ce bon père passa la nuit à ramasser du bois, dont il ne manquait pas dans ces contrées inhabitées, afin d'entretenir le feu; il s'assit à l'entrée de la hutte, et veilla jusqu'au jour. A ses pieds ronflait Fuchs, le fidèle ami des voyageurs; il les avait suivis au Brésil, et leur donnait des marques constantes de son attachement. De temps à autre, il levait la tête, remuait la queue, et léchait les mains de son vieux maître, comme s'il eût voulu dire : « Je veux veiller avec toi. »

« Que Dieu leur accorde un sommeil réparateur, et demain leur donne un doux réveil, » disait le bon vieillard en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel, parsemé d'étoiles scintillantes. « Puisse aussi notre généreux Conrad, qui s'est si noblement dévoué pour nous, goûter un sommeil paisible, qui lui fasse oublier les fatigues du jour. »

CHAPITRE XIII.

—

CONRAD. — LE BON NOIR.

Il est temps de revenir à Conrad qui n'a pas reculé devant les horreurs de l'esclavage, la plus dure des conditions, pour procurer à sa famille un bonheur qui leur avait été refusé dans ces dernières années.

Aussitôt que l'inspecteur des jardins impériaux eut acheté Conrad, il l'emmena du marché et lui fit signe de le suivre. Il ne pouvait employer avec lui d'autre langage, puisqu'ils ne connaissaient pas la langue l'un de l'autre. Conrad le suivit

en silence et dans le plus profond abattement.

Ce fut pour la première fois que ce noble jeune homme sentit toute l'étendue de son infortune. Il ne pouvait plus aller où il voulait, faire ce qui lui plaisait ; il fallait qu'il se soumît aveuglément aux volontés d'un maître. Son temps tout entier appartenait à celui qui l'avait acheté ; les fruits qu'il faisait croître ne devaient être récoltés ni par lui, ni par les siens; sa vie même était le jouet du caprice d'un de ses semblables.

O mes enfans ! remerciez Dieu d'être nés dans un pays où les droits de l'homme sont respectés, où il jouit de sa liberté, où les lois ne souffrent pas qu'on lui ravisse ce bien précieux, et que le frère (car nous sommes tous frères) vende son frère sur un marché comme une chose vénale. De quel bonheur ne jouit pas celui qui est maître de ses actions, qui récolte ce qu'il a semé, et ne connaît d'autre frein que les lois qui ga-

rantissent son repos et effraient le malfaiteur qui ne songe qu'à nuire.

Conrad, le brave Conrad, était privé de ce bien précieux ; mais ses fers lui semblaient plus légers, quand il pensait à la cause de son esclavage : les êtres chéris, dont le bonheur l'avait sans cesse occupé, étaient désormais à l'abri du besoin, sous un climat d'une douceur extrême, produisant presque sans peine les choses nécessaires à la vie. Ces réflexions rassuraient son ame et lui rendaient la servitude moins odieuse.

Quand il fut arrivé dans les jardins impériaux, plusieurs nègres accoururent à la voix de leur maître qui leur dit en portugais quelques mots d'un ton dur et impérieux, et laissa Conrad avec eux.

« Toi être un allemand? lui dit un noir en mauvais allemand, toi venir avec moi, petit blanc, moi te montrer ta case et te donner un autre vêtement; il être trop

chaude, ton vêtement de laine. Viens, viens ! »

Conrad fut très-satisfait d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il pût s'entretenir, quelqu'incorrect que fût le langage du pauvre noir. Il le suivit dans sa case. C'était une baraque en planches, sans porte, où il ne peut entrer qu'en se baissant. Il n'y avait, dans cette case, ni chaise, ni table, ni banc, ni meubles, les murs en étaient nuds ; encore était-elle fort étroite, car elle n'avait pas plus de huit pieds carrés. Dans un coin étaient jetées sur le sol quelques nattes de paille de riz. Mandango, c'est ainsi que s'appelait le nègre, lui dit que c'était là son lit, quoique ce mauvais coucher ne méritât pas ce nom.

Conrad soupira en voyant cette demeure de l'infortune. Il mit dans un coin le petit paquet qu'il apportait, s'assit sur sa natte et s'abandonna aux plus tristes pensées.

« Toi bien triste, pauvre blanc, lui dit Mandango en le regardant avec intérêt ;

Mandango triste aussi quand li venir de son pays; Mandango souvent bien triste quand li penser à son vieux père en Afrique. Toi pas faire voir que toi être triste, le maître prendre un grand fouet et battre toi bien fort. Mandango souvent être battu avec le fouet et Mandango avoir rien fait. Le maître méchant, pauvre noir beaucoup travailler, pas beaucoup manger. »

Les discours du bon noir attristaient Conrad plus encore. Il était dévoré de la soif la plus ardente, et tourmenté par la faim; car depuis long-temps il n'avait rien pris; mais il n'appercevait rien pour satisfaire ce pressant besoin.

Il vit enfin dans une grande planche de beaux ananas; ce fruit lui était connu, parce qu'il en avait lu la description et vu la figure. Comme il y en avait plusieurs centaines dans cette planche, il demanda à Mandango s'il en pouvait prendre un, car il était exténué de besoin.

A cette question, le noir fit un signe

d'effroi : « Toi pas manger ananas, s'écria-t-il ; si toi prendre ananas, toi mourir. Le maître tuer avec le fouet le pauvre esclave qui prend ananas. Toi attendre le riz ; on donne le riz le matin, à midi et le soir. Le maître savoir combien de fruits dans le jardin. »

« M'est-il aussi défendu de boire, lui demanda Conrad, je meurs de soif. Donne-moi un verre d'eau ? »

« Toi boire de l'eau tant que tu veux, Mandango t'apporter de l'eau, » lui répondit le bon nègre en s'éloignant à pas précipités. Au bout de quelques minutes il revint avec une grosse calebasse (espèce de gourde), et la présenta à Conrad qui savoura l'eau fraîche et pure qu'elle contenait.

« Toi mettre autre habit, dit Mandango, et toi venir travailler, maître pas aimer paresseux. Petit blanc, venir travailler tout de suite. »

Conrad se déshabilla, prit au lieu de ses

vêtemens un pantalon et une blouse en toile de coton, et suivit son nouvel ami.

Son travail consistait à bêcher la terre, attacher les fleurs, palissader les arbustes, cueillir les fruits, nettoyer les marches du jardin et faire enfin tous les autres travaux de jardinage. On donna à Conrad une bêche, un rateau, une serpette et quelques autres instrumens de culture, puis il se mit sur-le-champ à l'ouvrage.

Ces travaux n'eussent été pour lui ni pénibles ni fastidieux, car ils lui étaient familiers, s'il n'avait toujours eu sous les yeux leur farouche inspecteur, nègre à figure diabolique, qui ne quittait pas le jardin, et à chaque instant distribuait des coups de fouet à droite et à gauche, toutes les fois qu'il croyait qu'un esclave ralentissait son travail. Souvent il n'atteignait pas le coupable, mais son voisin, et celui-ci ne devait pas bouger, ne pas trahir ses souffrances par un geste, sans quoi il était traité de la manière la plus cruelle.

Oui, mes enfans, c'est ainsi que les hommes traitent leurs frères ; voilà les souffrances auxquelles sont condamnés les pauvres esclaves. Vous frémissez, j'en suis sûr, en lisant ces lignes ; des larmes s'échappent de vos yeux. Je pourrais vous dévoiler des horreurs plus effrayantes encore, si je ne craignais pas de vous déchirer le cœur. Priez avec moi pour que les gouvernemens de l'Europe mettent fin à cet horrible commerce d'hommes. Les souverains ont déjà beaucoup fait sous ce rapport, car la traite des noirs est défendue en Europe sous des peines très-sévères ; les navires qui se livrent à ce trafic infâme sont poursuivis et frappés de peines rigoureuses. Le Danemarck a été le premier à faire des démarches pour mettre un terme à ces horreurs ; mais ces mesures ne sont pas encore suffisantes pour prévenir tout le mal, car chaque année on transporte d'Afrique en Amérique plusieurs milliers d'esclaves pour y être trai-

tés aussi durement, peut-être plus encore, que je viens de vous le représenter.

Jeunes gens, qui un jour deviendrez hommes, accoutumez-vous à voir avec compassion les infortunes qui pèsent sur cette partie de nos frères, et si jamais le sort vous élève à la puissance, contribuez de tous vos efforts à rendre leur condition moins dure, et à faire cesser ces horribles coutumes. Celui qui veut avec constance, peut beaucoup; ayez toujours cet axiome devant les yeux, et ne vous laissez rebuter par aucune difficulté.

Après cette courte digression que vous me pardonnerez sans doute, nous allons revenir à notre brave Conrad, et voir quel a été son sort.

Quand le soir fut arrivé, on entendit retentir une cloche, et, à un signal, tous les esclaves quittèrent leurs outils. Ils allèrent à leur case chercher une écuelle faite avec une calebasse, et se rendirent en toute hâte vers une maison construite à

l'entrée du jardin, où le sous-inspecteur leur distribua du riz cuit dans l'eau, leur unique nourriture. Conrad n'avait pas d'écuelle, et personne ne pensait à lui en donner une. Il voyait avec un sentiment de tristesse qu'augmentait le besoin, ses compagnons d'esclavage revenir de la distribution et en retournant à leur case, dévorer leur souper avec avidité, car la portion qui leur était dévolue, ne suffisait jamais pour satisfaire leur faim; aussi attendaient-ils avec impatience l'heure d'une nouvelle distribution.

Le bon Mandango s'aperçut que Conrad regardait tristement ses camarades faire leur repas; il lui dit : « Toi blanc, pas faim, pas manger riz? »

« J'en mangerais volontiers si j'en avais, répondit Conrad, car j'ai grand faim; mais personne ne m'en donne. »

« Toi aller à la grande case avec ta calebasse, ou bien pas de riz. »

« Je n'ai pas de calebasse, » bon Mandango.

« Ah ! ah ! toi pas calebasse ! Mandango manger vite et te donner calebasse, répondit le bon nègre. » En effet, il se hâta de manger son riz et donna sa calebasse vide à Conrad qui reçut aussi sa part.

Le lendemain, au lever du soleil, les esclaves furent réveillés par le son de la cloche ; on leur donna leur déjeuner qui, comme le souper de la veille, se composait uniquement de riz cuit dans l'eau. Si le bon Mandango n'avait pas été là, Conrad n'aurait rien eu, car personne ne s'inquiétait des besoins des esclaves, et celui qui ne présentait pas sa calebasse n'avait pas à manger.

Conrad avait encore quelque peu d'argent dans sa poche, et lorsque le dimanche fut arrivé, comme les esclaves ne travaillaient pas de la journée, il profita de la permission de sortie qui lui fut donnée, pour acheter une calebasse.

CHAPITRE XIV.

LES HABITANS DU GIGITONHONHA.

Nous avons laissé le bon père Riemann veillant à la sécurité de ses enfans pendant leur sommeil. Quand le jour commença à poindre, il cessa d'entretenir le feu qui était devenu inutile, et se livra au repos. Le soleil éclairait depuis plusieurs heures les rives enchanteresses du Gigitonhonha, quand nos amis se réveillèrent; ils avaient essuyé une si violente fatigue, leur âme avait été si profondément brisée par la douleur, qu'ils avaient besoin d'un long repos pour réparer leurs forces.

Leur premier soin, à leur réveil, fut de

remercier le Seigneur de ses bontés; ils commencèrent ensuite à travailler à la construction d'une cabane qui les mit à l'abri de l'intempérie des saisons et de la férocité des animaux sauvages.

Le père Riemann et Wilhelm abattirent plusieurs arbres, les dépouillèrent de leur écorce, et les plantèrent profondément en terre après en avoir aminci l'extrémité inférieure avec la hache. L'endroit qu'ils choisirent pour la construction de leur cabane était au bord du fleuve, auprès d'un petit bois de cocotiers. Comme ils manquaient de pierre et de plâtre, ils leur fut impossible de faire d'épaisses murailles, mais ils la formèrent de claies, d'un tissu très-serré, et mirent dans toutes les fentes de la terre pétrie avec de la mousse. Des feuilles de bananier leur servirent à couvrir le toit de leur cabane, et malgré la légèreté de cette couverture, ils furent parfaitement abrités contre la pluie même la plus violente.

Wilhelm et son père travaillèrent seuls à la construction de la cabane; les femmes étaient trop faibles pour leur être d'un grand secours dans cette opération; cépendant elles ne demeurèrent pas oisives; elles tracèrent autour de la maison un vaste carré destiné à devenir le jardin, l'entourèrent d'une haie pour empêcher les animaux nuisibles d'y entrer. Elles bêchèrent le sol qui leur offrit peu de résistance, car il était léger et sablonneux; le divisèrent en planches dans lesquelles elles semèrent du blé de Turquie, du chanvre, du tabac et d'autres plantes dont leur père avait acheté des semences à Rio-Janeiro. Un grand carré fut planté en pommes de terre, et la partie la plus humide du jardin, qu'arrosait un petit ruisseau, fut consacrée à la culture du riz, qui ne croît que dans les lieux humides.

La terre du Brésil est si fertile, et le climat si favorable à la végétation, qu'au bout de peu de jours les semences qu'elles

avaient confiées à la terre commencèrent à germer. Les plantes qui, en Europe, occupent le sol pendant plusieurs mois, mûrissent dans ce pays en quelques semaines, et les produits en sont d'une saveur exquise. Anna avait trouvé quelques graines de melons que par hasard ils avaient apportées d'Europe; elle les sema, et au bout de trois semaines, les fruits commençaient à se former. Le père Riemann qui, malgré sa rusticité avait beaucoup de bon sens, faisait admirer à ses enfans les ressources d'un pays où le sol produit sans culture et trouvait dans cette même fertilité la cause de l'état d'indigence où vivent les habitans. « L'abondance et par conséquent le bas prix des choses nécessaires à la vie, leur disait-il, sont la cause de l'oisiveté des Brésiliens; ils n'ont pas besoin d'arracher péniblement à la terre la nourriture de chaque jour; elle la produit d'elle-même; aussi ne s'inquiètent-ils pas comme nous du len-

demain, car ils sont toujours surs de vivre. Tandis qu'en Europe, l'oisiveté est suivie de la misère, et celle-ci amène une fin honteuse et méprisable. »

Au bout de peu de jours, la cabane fut assez close pour leur offrir un abri. Comme ils ne manquaient pas d'outils, le travail avançait rapidement. Pendant la construction du toît, il leur arriva un petit événement qui affligea beaucoup toute la famille qui ne pensait pas qu'il pût lui être possible de le réparer. Marguerite avait eu soin de se munir de vaisseaux de terre pour préparer leurs alimens. Afin de les préserver de tout accident, elle les avait mis à une certaine distance de la cabane. Mais le malheur voulut que Wilhelm, en chargeant sur ses épaules une pièce de bois destinée à construire le toit, la laissât tomber sur la pauvre batterie de cuisine de la famille et la mit en pièces.

Marguerite était inconsolable de cette

perte. Elle regardait les larmes aux yeux les débris de ses chers ustensiles de cuisine. « Comment allons-nous faire cuire nos alimens ? s'écria-t-elle. Je ne sais pas comment il nous sera possible de nous procurer d'autres vases de terre ? »

« Le mal est grand, ma chère fille, lui répondit le père qui était accouru à ses cris ; mais tu dois te consoler en pensant qu'il aurait pu être plus grand encore. Si Wilhelm avait laissé tomber cette poutre sur ta sœur ou sur toi, il vous aurait grièvement blessées, et c'est alors que tu aurais pu te plaindre ; mais quelques misérables vaisseaux de terre ne méritent pas tant de regrets. Remercions plutôt Dieu de ce qu'il a permis que rien de fâcheux ne soit arrivé à l'un ou à l'autre de nous. Que veux-tu, ma chère Marguerite, nous ferons comme nous pourrons. »

En disant ces mots, le pieux Riemann, préparé à toutes les vicissitudes, retourna à son travail. Ce sage vieillard trouvait

inutile et même coupable de s'affliger éternellement sur des événemens qui ne pouvaient être réparés. Il avait bien raison, car ce calme imperturbable et cette résignation inébranlable forment la véritable philosophie.

Malgré les consolations de son père, Marguerite regrettait toujours ses poteries et examinait chaque débris pour s'assurer qu'aucun d'eux ne put plus servir. Wilhelm était très-fâché de l'accident dont il était l'auteur. « Tranquillise-toi, ma chère Marguerite, lui disait-il, je vais chercher dans les environs jusqu'à ce que j'aie découvert quelque banc d'argile; et comme j'ai plus d'une fois aidé dans son travail notre voisin le potier, et que je connais un peu la fabrication des pots de terre, je te ferai autant de pots et de marmites que tu en voudras. »

Wilhelm tint parole, car peu de jours après l'achèvement de la cabane, il sonda la terre en plusieurs endroits et découvrit

un banc d'argile à potier. Cette découverte le transporta de joie ; il se hâta de retourner vers sa famille pour lui faire part de cette bonne nouvelle.

« J'ai trouvé un banc d'argile rouge, de belle argile à potier, par conséquent, ma chère sœur, tu ne dois plus regretter tes pots, je vais t'en faire de toutes sortes. »

Il prit aussitôt un panier, l'emplit d'argile, et après en avoir ôté tous les corps étrangers comme les cailloux, le sable, etc., il la mêla avec de l'eau, la pétrit pendant quelque temps pour rendre la terre plus liante, et en fit plusieurs vases de cuisine.

Quand tous ses vases furent faits, il les laissa sécher au soleil, et pendant qu'ils séchaient, il construisit avec la même argile un four qu'il chauffa fortement. Il y mit cuire ses pots pendant une journée tout entière. Dans cette opération plus d'un pot éclata, car le proverbe : *Qui est*

apprenti n'est pas maître, n'est pas faux; mais cela ne le découragea pas; il en fit d'autres et réussit mieux qu'aux premiers. Marguerite était au comble de la joie, et ne pouvait se lasser de lui faire compliment de son habileté.

« Vois-tu, lui disait le père Riemann, ce qui dans le principe nous a paru un grand malheur est devenu pour nous une bonne fortune. Si Wilhelm n'avait pas cassé tes pots, il n'aurait pas cherché d'argile, et tu comprends maintenant de quelle ressource cette découverte sera pour notre petit ménage. »

« Il est vrai, répondit Marguerite, tout ce que Dieu fait est bien fait, et je reconnais encore dans cette circonstance que jamais il ne permet qu'un événement arrive sans le faire devenir la cause d'un bonheur inespéré. Béni soit son saint nom ! »

CHAPITRE XV.

LE VEAU ET LES MELONS.

Bientot nos colons ne manquèrent pas de légumes, de fruits et en général des choses les plus nécessaires à la vie de l'homme; car ce sol fertile, cultivé par des mains habiles, rendait cent pour un. Malgré l'espèce d'abondance au milieu de laquelle ils se trouvaient, ils éprouvaient encore des privations. Ils n'avaient pas de viande, aliment si précieux pour réparer les forces de l'homme qui se livre aux rudes travaux des champs. Comme ils n'avaient pas d'armes à feu, il leur était impossible de se procurer quelques pièces

du gibier qui peuplaient par milliers les forêts dont ils étaient entourés.

Wilhelm et Riemann avaient, dans leurs excursions, aperçu plus d'une fois des vaches et des taureaux errans dans les immenses savanes qui bordent le fleuve; mais jamais ils n'avaient pu atteindre un seul de ces animaux qui se hâtaient de gagner la forêt dès qu'on se dirigeait de leur côté.

Un matin que Wilhelm passait devant la fosse d'où il tirait son argile, qui avait déjà atteint une certaine profondeur, il en entendit sortir un mugissement. Plein de surprise, il y regarda et vit un veau qui y était tombé pendant la nuit, et qui n'avait pu en sortir parce qu'il s'était cassé une patte. Comme il avait eu le soin de pratiquer dans un coin de sa fosse une sorte d'escalier ou de pente rapide, pour y descendre facilement, il alla chercher le veau, le chargea sur ses épaules et regagna la maison en toute hâte. Il déposa le

veau au milieu de la chambre, à la grande surprise de toute la famille qui apprit avec joie comment cet animal était tombé entre ses mains.

« Bénie soit la fosse, s'écria Wilhelm avec joie ; c'est à elle que nous devons de posséder un veau. »

« Rends plutôt grâce à ta maladresse, lui répondit son père en souriant, c'est aux pots cassés que nous devons une foule de vases utiles, un four pour cuire notre pain, et aujourd'hui un veau dont la chair nous régalera d'autant mieux, que voilà long-temps que nous n'avons mangé de viande. »

« Notre sel tire à sa fin, dit Marguerite ; il faut tâcher de vous en procurer d'autre, car la viande sans sel est un aliment bien fade. »

« J'y ai déjà songé, lui répondit son père, et je vois avec joie que sous ce rapport je suis tout-à-fait hors d'inquiétude. Maintenant que nous avons quelque chose à porter au marché, nous pourrons faire

quelques achats avec l'argent que nous tirerons de nos denrées. Nous allons tuer ce veau, qui est trop jeune pour que nous puissions espérer de le garder, et après avoir conservé une partie de sa chair, nous irons vendre le reste à Tejucco (c'est ainsi que s'appelait la ville la plus proche de leur demeure), sur la brouette que nous avons faite. Cette ville est à quatorze lieues d'ici; mais j'ai assez bien remarqué le chemin qui y conduit pour pouvoir le retrouver au besoin. Avec l'argent que nous retirerons de ce veau, nous achèterons du sel et les autres choses dont nous commençons à manquer. »

Ce projet reçut l'approbation générale, et l'on s'occupa sur-le-champ de son exécution. Le veau fut tué; Marguerite en prépara un excellent rôti, qui fit grand plaisir à toute la famille; et le lendemain au matin, Riemann et Wilhelm se mirent en route; le fidèle Fuchs fut de la partie.

« Arrêtez! arrêtez! » entendirent-ils

crier quelques instans après leur départ ; ils se retournèrent, et virent Anna qui accourait à toutes jambes en tenant son tablier.

« Je vous apporte quelques-uns de mes melons, leur dit-elle ; peut-être pourrez-vous en tirer aussi de l'argent. » Les melons furent mis sur la brouette dont, ils n'augmentèrent pas beaucoup la pesanteur, et nos voyageurs continuèrent leur route.

CHAPITRE XVI.

UNE RENCONTRE.

Wilhelm et son père suivirent le Gigitonhonha, sur les bords duquel est bâti Tejucco. Ils marchèrent tout le jour, et la nuit les surprit sans qu'ils y fussent arrivés. La lune était dans son plein, le ciel pur, et ainsi ils pouvaient poursuivre leur route sans danger de s'égarer, puisqu'ils ne s'éloignaient pas du fleuve.

Le soleil commençait à s'élever au-dessus de l'horizon, lorsqu'ils aperçurent les monumens les plus élevés de la ville qui était encore à une lieue d'eux. La fraîcheur de la nuit avait empêché que

le voyage ne les eût fatigués; aussi continuèrent-ils rapidement leur chemin en poussant alternativement la brouette.

Lorsqu'ils entrèrent dans Tejucco, tout le monde était déjà levé; car dans ces climats brûlans, les heures consacrées au travail sont le matin et le soir, parce qu'au milieu du jour, la chaleur est trop forte pour qu'on puisse se livrer à la moindre occupation. De midi à cinq heures, chacun se repose.

Nos voyageurs se rendirent aussitôt sur le marché où un grand nombre de campagnards étaient déjà arrivés. Il ne tarda pas à se présenter un acheteur; mais comme ils ne savaient pas un mot de portugais, ils étaient fort embarassés de conclure leur marché. Le hazard les servit; il passa près d'eux un soldat allemand au service du Brésil; il leur offrit de venir à leur secours, ce qu'ils acceptèrent avec joie; car lorsqu'on est éloigné de sa patrie, on aime à rencontrer de ses compatriotes, et

l'on semble plus disposé à s'entr'aider que dans son pays même.

Claus (c'est ainsi que se nommait le soldat), qui parlait parfaitement portugais, conclut pour eux le marché du veau et des melons, pour lesquels ils reçurent environ une piastre. Il leur offrit alors de les conduire dans une boutique où ils pourraient acheter le sel qu'ils voulaient remporter.

Il était naturel qu'entre compatriotes, ils se questionnassent mutuellement sur les circonstances qui les faisaient se rencontrer à plusieurs milliers de lieues de leur patrie. Quand Claus apprit que nos amis avaient obtenu du gouvernement la permission de s'établir sur les bords du Gigitonhonha, il les félicita de leur bonheur; il connaissait parfaitement ces contrées, qu'il avait parcourues dans ses expéditions, et qu'il savait être d'une grande fertilité. Il leur dit que quand il aurait son congé il demanderait au gou-

vernement un coin de terre pour s'y établir, car il était né agriculteur, et ne connaissait aucun état plus heureux et plus honorable.

« Dans six mois je serai libre, leur dit-il, et si le sort me favorise; j'irai me fixer dans votre voisinage, où je me bâtirai une cabane pour y vivre en paix. »

« Pourquoi ne demandâtes-vous pas sur-le-champ des terres au gouvernement? lui demanda Riemann, puisque vous aimez l'agriculture, la vie de soldat doit vous être à charge. Quant à moi, je n'eusse jamais voulu changer la charrue pour le sabre, et mes fils sont de même sentiment. »

« Vous avez d'autres fils que celui-ci?» lui demanda Claus en montrant Wilhelm.

« Hélas oui! répondit Riemann en poussant un soupir. Il s'est sacrifié pour nous. » Il raconta alors au soldat ce que Conrad avait fait pour sauver sa famille.

Le récit du vieillard fut souvent interrompu par des pleurs.

« C'est un brave jeune homme, lui dit Claus en essuyant une larme, Dieu le bénira. Pour répondre à votre question, lui dit-il, je dois vous dire que je suis arrivé ici sans un sou, et je me suis vu forcé de m'engager pour échapper à la misère; car celui qui vient au Brésil sans argent, sans meubles et sans instrumens aratoires, doit se préparer à périr de misère. Depuis huit années je sers dans les armées brésiliennes, et, grâce à Dieu, j'aurai mon congé dans six mois. J'ai mis de côté quelque peu d'argent provenant de ma solde, et j'espère pouvoir m'établir sans crainte. Au reste, je réclamerai votre assistance. »

« De tout mon cœur, pays, lui répondit Riemann en lui tendant la main. » Ils se séparèrent bons amis.

La chaleur commençait à devenir insupportable. Wilhelm et son père qui

étaient sortis de la ville après y avoir fait un léger repas, cherchèrent un endroit ombragé pour s'y reposer. Ils trouvèrent un bouquet d'arbres dont le vaste et épais branchage formait un abri impénétrable, et se couchèrent dessous. Tous deux avaient grand besoin de repos. Le but de leur voyage était accompli, leur conscience était pure, ils pouvaient sans crainte se livrer au sommeil.

CHAPITRE XVII.

LE NID DE PERROQUETS.

Marguerite et Anna trouvant que nos voyageurs tardaient beaucoup à revenir, allèrent à leur rencontre en suivant les bords du fleuve. Elles craignaient qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur, ou qu'ils se fussent égarés dans ces vastes solitudes; mais elles furent bientôt hors d'inquiétude en voyant accourir à eux le bon Fuchs, qui leur fit mille caresses.

« Papa et Wilhelm ne sont sans doute pas loin, dit Anna; avançons toujours. » Au bout de quelques instans, elles les virent paraître; un rocher les avait jusque-là dérobés à leur vue.

Ils se firent autant d'amitiés que s'ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années. « Comment vous êtes-vous portés pendant notre absence ? Avez-vous eu peur des bêtes sauvages ? Avez-vous vendu vos denrées ? M'apportez-vous du sel ? » Telles furent les questions qui se succédaient avec rapidité, sans presque attendre la réponse. Marguerite prit la brouette des mains de Wilhelm afin qu'il se reposât un peu ; mais celui-ci se hâta d'en ôter sa casquette qui était à côté du sel, et s'avança vers Anna en soulevant à demi l'herbe sèche qui couvrait ce qu'elle contenait.

« Anna, je t'apporte quelque chose qui te fera grand plaisir. Dans tes heures de loisir, je suis sûr que tu seras contente de l'avoir. »

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Anna avec curiosité en cherchant à enlever l'herbe pour voir ce que son frère avait apporté.

« Non pas, non pas, lui dit Wilhelm en levant sa casquette au-dessus de sa tête. Devine ce que c'est ? »

« Comment veux-tu que je devine ? C'est peut-être encore quelque nid de mulot comme tu l'as fait une fois, alors que nous demeurions en Allemagne. Ne me fais pas languir, dis-moi ce que tu m'apportes. »

« Ce que je t'apporte n'est pas aussi laid que tes mulots ; au contraire, c'est quelque chose de bien joli. Mais il faut que tu devines comment cela s'appelle. »

« Eh bien c'est un nid, car je vois quelque chose de vivant dedans, et qui plus est, j'entends gratter : ce sont des moineaux. »

« Non, tu n'y es pas ; je n'ai vu dans ce pays aucun de ces intrépides voleurs de cerises ; mais tu brûles, continue, ne perds pas patience. »

« Ce sont des alouettes ou des rossignols.

Il y a bien long-temps que j'ai envie d'avoir des alouettes. »

« Bah, des alouettes, es-tu folle? je n'en ai pas encore vu ici. Allons, je vois que tu ne devineras jamais; je ne veux pas te tourmenter plus long-temps. Tiens, regarde, je t'apporte un nid tout entier de perroquets, les plus jolis que tu aies vus de ta vie. Ils ont déjà des plumes et mangent presque seuls. Tu n'auras besoin de leur donner du riz cuit à l'eau que pendant quelques jours seulement, tu pourras alors les abandonner à eux-mêmes. J'espère que nous les élèverons si tu en as bien soin. »

« O mon bon petit frère, je te remercie; tu es bien gentil d'avoir pensé à moi, s'écria Anna avec joie. Un nid de perroquets? de ces beaux oiseaux verts et rouges? Il y en a bien dans ce nid pour cent thalers (400 francs). N'est-ce pas, si nous étions en Allemagne, nous les vendrions au moins cela. Je te promets d'en

avoir bien soin, et puis je les apprivoiserai ; ils seront si privés, si privés, qu'on n'aura pas besoin de les tenir en cage. O mes chers petits perroquets, je vous aimerai bien, et je vous apprendrai à dire chaque matin : « Bonjour Anna, bonjour papa Riemann. »

Nos voyageurs arrivèrent dans leur habitation ; ils avaient grand besoin de repos. Ils éprouvèrent un sentiment de bonheur indicible, en se retrouvant dans une chaumière bâtie de leurs mains, entourés d'aisances qu'ils ne devaient qu'à leur travail. Ils trouvèrent délectable le repas que leur avait préparé Marguerite. Eux seuls encore en avaient fait les frais. Ils avaient cultivé le sol qui produisait ces excellentes pommes de terre, qui leur rappelaient leur patrie. C'étaient eux qui avaient changé cette solitude en un jardin régulier et productif ; c'était à leur industrie qu'ils devaient cet abri qui les défen-

dait contre les attaques des animaux nuisibles et contre l'intempérie des saisons.

« O mon bien-aimé Conrad, dit tout bas le père Riemann en soupirant, que n'es-tu libre et près de nous. Ta présence me comblerait de joie; je n'aurais plus de vœux à former. » Riemann, ce bon père, ne parlait jamais de Conrad à ses enfans. Il craignait de les attrister, et de troubler la douce quiétude dont ils jouissaient au milieu de leurs pénibles travaux.

CHAPITRE XVIII.

LES PERROQUETS. — LE CANOT. — UN NOUVAEU VOYAGE A TEJUCCO.

Depuis le retour de son frère, Anna avait fort à faire avec ses perroquets. Wilhelm avait construit pour eux une cage spacieuse avec des branches flexibles, et ces petits animaux s'y trouvaient aussi bien que dans leur nid. Au bout de quelques jours ils n'eurent plus peur d'Anna quand elle leur apportait le riz qu'elle avait soigneusement préparé pour eux. Ils commençaient même à lui manger dans la main et poussaient un cri de joie quand

ils la voyaient paraître. Cette innocente occupation charmait les loisirs de la pauvre Anna, et son père voyait avec plaisir qu'elle eût trouvé une récréation; car ce qu'il redoutait par-dessus tout dans cette solitude dont ils étaient les seuls habitans, c'était l'ennui, qui empoisonne tous les instans de la vie.

Un nouveau commensal, tout aussi bien accueilli que les perroquets, vint augmenter le personnel de la maison. Wilhelm, toujours attentif à ce qui pourrait plaire à sa sœur, rentra un jour le visage rayonnant de joie et lui annonça qu'il était tombé dans sa fosse à argile un jeune faon appartenant à l'espèce des cerfs dont ils voyaient des troupeaux entiers traverser les savanes.

« Ce qu'il y a de mieux, c'est que nous aurons à la fois la mère et le petit; car j'ai vu cette pauvre biche regarder tristement dans la fosse. Mon approche ne la fit reculer que de quelques pas. Elle me regardait

d'un air qui semblait dire : Rends-moi mon petit. Je parie qu'elle nous suivra si nous apportons son petit ici. Nous n'aurons qu'à l'attacher fortement à un arbre, et nous sommes sûrs que la biche viendra l'allaiter ; de cette manière nous le conserverons. »

« Allons vite le chercher, ce cher petit, » s'écria Anna en courant à toutes jambes vers la fosse, sans écouter son frère qui lui criait : « Attends-moi donc, Anna, il n'est pas besoin de courir si fort ; nous sommes certains qu'il ne pourra pas sortir seul. » Quand Wilhelm eut rejoint sa sœur, tous deux descendirent dans la fosse et en tirèrent le faon. Tout se passa comme Wilhelm l'avait prévu : la biche, inquiète de son petit, les suivait à quelques pas de distance, et quand Wilhelm eut attaché le faon à un jeune cocotier et se fut éloigné, elle approcha, quoiqu'en tremblant, pour donner à téter à son petit.

Ce n'était pas le tout d'avoir un faon,

il fallait le garantir des injures du temps et de la voracité des bêtes carnassières. Wilhelm, aidé de son père, qui se prêtait avec une complaisance admirable aux jeux de ses enfans, construisit une petite étable, bien rustique, il est vrai, mais qui répondait parfaitement à son but.

Aussitôt après que l'étable fut terminée, Anna y porta de la litière et de l'herbe fraîche. Chaque soir elle conduisait le faon dans sa nouvelle demeure et l'y attachait. Comme ils l'avaient espéré, la biche s'approcha d'abord de l'étable où était attaché son petit; elle finit par y entrer; et quand Wilhelm la vit dedans, comme il l'épiait chaque jour, il ferma la porte de l'étable, et tous deux furent en son pouvoir.

Marguerite, qui n'avait jusqu'alors attaché que peu d'importance à la possession du faon, en conçut une tout autre opinion quand elle vit la mère dans l'étable. Elle se voyait déjà chaque matin obligée de traire la biche, et elle se réjouissait

d'avoir du lait dont elle regrettait depuis long-temps la privation.

On eut dans le principe beaucoup de peineà traire la biche, qui voulait frapper de la tête et du pied. Wilhelm y perdit plus d'un pot et Marguerite plus d'une pinte de lait, car c'était souvent à l'instant où le pot était plein, que la biche mettait le pied dedans. Enfin à force de patience on vint à bout de l'apprivoiser, et ce fut alors qu'on sentit tout le prix de cette heureuse capture.

La pêche contribuait encore beaucoup à rendre agréable la vie de nos colons. Le Gigitonhonha est très-poissonneux, et Marguerite s'entendait parfaitement à la fabrication du filet. Elle avait fait deux grands filets carrés avec lesquels on prenait chaque jour plus de poisson qu'il n'en fallait pour la consommation de la famille. Wilhelm avait trouvé dans leur bagage trois vieux hameçons qui lui semblèrent une fortune. Il les monta sur du fil tiré

de l'écorce intérieure du palmier, qui a beaucoup de solidité, et cette ligne, tout imparfaite qu'elle était, lui servait à prendre une foule de petits poissons d'un goût très-délicat, et qui auraient passé à travers les mailles du filet. Ce jeune garçon, né observateur, avait acquis une foule de petits talens pratiques, qui lui devinrent très-utiles dans leur nouvelle patrie.

La pêche fit naturellement naître le désir d'avoir un canot, et le père Riemann ne se fit pas long-temps prier pour mettre la main à l'œuvre. Wilhelm et son père abattirent avec peine un gros arbre, le dépouillèrent de son écorce et le creusèrent. Ils employèrent à ce travail un mois entier, car le bois était dur, et résistait aux efforts de la hache et du ciseau. Ce qui les encourageait dans leur travail, c'était l'idée de posséder un canot solide et durable. Enfin, après bien des fatigues, le canot fut lancé du chantier, ce qui causa une vive joie à toute la famille. Ils

n'avaient plus besoin de faire à pied et péniblement le chemin de Tejucco ; quand on aurait quelque chose à y vendre, ils s'embarqueraient sur le Gigitonhonha, qui les transporterait doucement et sans fatigue jusqu'à la ville. Bientôt l'opportunité d'un second voyage se fit sentir. Anna avait des melons mûrs Marguerite plus de pommes de terre que n'en pouvait consommer la famille. Cette fois, nos deux voyageurs partirent sans crainte.

On comptait beaucoup sur le produit de ces denrées pour se procurer certaines choses dont la privation se faisait sentir. Ils manquaient de clous, si nécessaires dans la plupart de leurs travaux de construction ; ils avaient employé pour la chaloupe tout ce qui leur restait ; aussi résolurent-ils d'en acheter dès qu'ils auraient vendu leurs denrées. Ils comptaient aussi beaucoup sur l'assistance de Claus qu'ils savaient alors où trouver.

Ils arrivèrent sans dangers et sans fati-

gues à Tejucco, et ne furent pas long-temps à chercher leur compatriote. Claus fut enchanté de les revoir, et fut à leur égard aussi officieux que la première fois. Les denrées furent vendues avec facilité, et ils en employèrent le produit à faire leurs emplettes.

« Dans deux mois je serai libre, leur dit Claus; alors j'irai vous rejoindre et nous ne nous séparerons plus. Mes chefs, satisfaits de ma bonne conduite, m'ont offert une place d'inspecteur à la Mandanga, mais je les ai refusés, car je ne pourrais voir sans émotion maltraiter les pauvres noirs qu'on occupe à arracher de la terre des pierres précieuses dont l'unique objet est de flatter la vanité des riches et des grands. »

« Qu'est-ce que c'est que le Mandanga ? » lui demanda Wilhelm.

« Comment, vous n'avez pas encore entendu parler des mines de diamans qui se trouvent dans le district que vous ha-

bitez ? La plus grande de ces mines s'appelle la Mandanga. Mille esclaves noirs y sont employés. Ils sont dépouillés de tous leurs vêtemens et on les fait fouiller la terre qui renferme dans son sein une quantité considérable de diamans. Quand ils en ont trouvé un, ils le ramassent, et l'élèvent au-dessus de leur tête jusqu'à ce que l'inspecteur vienne le leur prendre. On ne les fait travailler nuds que pour éviter qu'ils puissent cacher quelques diamans dans leurs vêtemens. Le moindre mouvement équivoque soit vers la bouche, soit vers la tête, fait supposer à leurs impitoyables gardiens l'intention de dérober un diamant, et cette faute est punie avec l'inhumanité la plus révoltante. Si l'un de ces malheureux cède au désir de s'approprier une pierre précieuse et qu'il soit découvert, ce qui a presque toujours lieu, il périt dans les supplices les plus affreux. On voit beaucoup de ces infortunés risquer de cette manière une vie qui leur est à

charge, pour cacher un de ces misérables cailloux qu'ils vendent à vil prix dans les villes. »

« Vous appelez les diamans des cailloux, lui demanda Wilhelm avec étonnement, vous voulez sûrement plaisanter ? »

« Pas du tout, lui répondit Claus, j'ai toujours oui dire que les diamans ne sont autre chose qu'une espèce particulière de cailloux. J'en ai souvent entendu parler ici, et jamais autrement. »

Tout en conversant, nos trois amis étaient arrivés au bord du fleuve; Riemann et son fils sautèrent gaiement dans leur canot, et s'éloignèrent après avoir dit un dernier adieu à Claus, qui les suivait avidement des yeux.

CHAPITRE XIX.

LE DIAMANT. — LA TENTATION.

Les deux mois annoncés par Claus pour sa libération étaient écoulés, et nos émigrans attendaient avec une impatience bien naturelle à des gens qui vivaient dans l'isolement, l'arrivée de cet homme, qui avait si promptement acquis leur estime et qui était destiné à devenir un des membres de leur famille, ainsi qu'ils en étaient convenus avec Reimann dans leur dernière entrevue.

« Que ne puis-je de la sorte attendre mon pauvre Conrad, » se disait le père Riemann. Toute la famille faisait la

même réflexion en attendant l'étranger.

Ils avaient passé le plus mauvais temps ; tout réussissait au-delà de leur attente ; ils possédaient en abondance les choses nécessaires à la vie, mais leur joie était poisonnée par le souvenir de leur pauvre frère, qui gémissait dans l'esclavage. Combien de temps encore devait-il porter les chaînes? quand auraient-ils complété la somme nécessaire pour le racheter?

Enfin Claus arriva : il avait sans peine trouvé leur demeure, car il avait plus d'une fois parcouru ces immenses déserts. Son visage brillait de joie lorsqu'il aperçut leur charmante chaumière, leur jardin, cultivé avec un tel soin qu'on n'y voyait pas une mauvaise herbe, et la petite étable. Ceux qui avaient, à force de travail et d'industrie, converti ce désert en un lieu habitable, ne pouvaient manquer d'être des gens laborieux.

Aussitôt après les complimens d'usage,

Claus tira le père Riemann à part, et lui dit, en lui pressant la main : « Réjouissez-vous, mon brave Riemann; votre fils est sauvé, bientôt il sera dans vos bras. »

« Comment ! s'écria Riemann, mon cher Conrad? serait-il possible? ne me flattez-vous pas d'une trompeuse espérance? »

« Non, non, je ne vous trompe pas, lui répondit Claus en tirant de son sein un papier qui renfermait quelque chose. Voyez, la fortune m'a singulièrement favorisé avant de quitter le service. J'avais fait à Tejucco connaissance d'un des malheureux noirs qui travaillent dans la mine de diamans; je lui rendis quelques petits services qui allégèrent sa position, car le pauvre diable était un fort bon garçon. La veille de mon départ, après sa journée, il vint me trouver et m'offrit le diamant que voici, en me disant qu'il voulait me le vendre fort peu de chose; qu'après avoir risqué

sa vie pour le cacher dans sa bouche, il avait profité d'un moment favorable pour le mettre sous son aisselle, et qu'il était heureusement parvenu à le soustraire à l'œil vigilant de ses gardiens. Il aurait bien pu le vendre à ceux qui font ce métier, et qui lui en auraient, sans nul doute, donné beaucoup plus que moi, car d'après mon estimation, il vaut plusieurs milliers de piastres. Je lui donnai ce que j'avais mis de côté de ma solde pendant toute la durée de mon service, et je lui promis de lui donner encore quelque chose, si je trouvais à m'en défaire avantageusement. Quand je fis ce marché, je vous jure que je ne pensais nullement à moi, mais à vous, que j'estime comme mon propre père, et à votre brave fils, qui languit dans l'esclavage. Prenez ce diamant, tâchez de le vendre un prix avantageux, et employez-en le produit à racheter Conrad ; je vous demande pour toute récompense, la fa-

veur d'être regardé par vous comme votre fils, et de rester toujours près de vous; je n'ai pas de plus grand désir. »

Grande était la tentation pour le vieux Riemann; Claus lui mettait en main le moyen de délivrer son fils, son cher Conrad, de rompre à jamais ses fers. Quel bonheur ! quelle félicité d'être tous réunis, et de n'avoir plus rien à désirer sur la terre. Cette perspective fit un instant chanceler le vieillard; mais la voix de l'honneur l'emporta; ses principes étaient trop inébranlables pour qu'il succombât à la tentation. Il repoussa l'offre de Claus.

Le refus de Riemann étonna le soldat. « Comment, s'écria-t-il avec surprise, un faux point d'honneur vous fait fouler aux pieds l'occasion de rendre à la liberté un fils qui s'est sacrifié pour vous? Ce diamant, dont le prix doit servir à arracher à l'esclavage dans lequel il gémit,

votre généreux fils, n'est pas le fruit d'un crime; car jamais je ne me fusse laissé entraîner à commettre une action coupable pour augmenter mes ressources. Croyez-vous que le malheureux qui l'a détourné de la mine, ne l'a pas bien payé à ses bourreaux par ses souffrances journalières. C'est pour vous seul, père Riemann, que j'en ai fait l'acquisition; si je n'avais pas cru vous rendre service, j'eusse repoussé l'offre du malheureux noir. »

« Mon cher Claus, lui répondit Riemann, tout en vous sachant gré de votre offre généreuse, je ne puis me décider à l'accepter. Un fils aussi vertueux que Conrad, mérite un père digne de lui. Oserais-je lever les yeux devant lui si jamais j'avais recours à des voies illicites pour lui rendre la liberté? Je connais son cœur et ses principes; principes que dès sa plus tendre jeunesse je cherchai à graver dans son cœur. Je sais qu'il refuserait sa liberté s'il connaissait par quels

moyens je la lui ai procurée. Gardez votre diamant, Claus, ou faites mieux ; rendez le aux autorités auxquelles il appartient légitimement ; les souffrances du noir, les dangers qu'il a courus pour se l'approprier, ne justifient pas son action ; il n'en est pas moins coupable d'un acte d'indélicatesse. Si vous ne vous sentez pas la résolution de le rendre, il faut nous séparer ; car je ne pourrais me résoudre à être le confident d'une faute qui me ferait rougir devant mes propres enfans. »

Claus n'hésita pas à prendre une résolution, car son cœur était bon et ses principes honnêtes ; il n'avait péché que par ignorance, et un seul mot suffit pour le faire rentrer dans la voie du bien. « Mon brave père Riemann, s'écria-t-il, vous avez raison ; j'ai eu grand tort d'acheter ce diamant au noir, car cet homme volait évidemment le gouvernement ; mais comment réparer cette faute sans nous perdre?

Si l'on découvre que l'esclave a dérobé ce diamant et me l'a vendu, nous péririons tous deux du dernier supplice. Je ne sais comment faire pour le rendre aux autorités sans causer notre ruine? »

« Je crois avoir trouvé un excellent expédient, dit Riemann après quelques minutes de réflexions. Si vous avez confiance en moi et que vous ayez sincèrement le désir de réparer votre faute, venez avec moi à Rio-Janeiro ; j'y ai fait la connaissance d'un homme qui, si je ne me trompe, nous aidera à restituer le diamant sans qu'il arrive malheur à vous ou au pauvre nègre, qui n'est qu'à demi coupable, puisqu'il n'a qu'une idée imparfaite du bien et du mal. »

« Je ferai tout ce que vous croirez convenable, dit Claus. Dussé-je y perdre la vie, je veux me rendre digne de votre estime. Je vous jure, père Riemann, que je n'y eusse jamais songé sans l'idée que je

pouvais vous aider à racheter votre fils. »
Il tendit la main au vieillard et la lui serra avec une cordialité qui annonçait que sa résolution était sincère.

CHAPITRE XX.

UN VOYAGE A RIO-JANEIRO.—M. ALBRECHT.

Le bon Riemann ne pouvait se séparer de ses chers enfans sans un serrement de cœur involontaire, car il avait résolu que pendant son absence, Wilhelm resterait près de ses sœurs. Ses enfans ne pouvaient se rendre compte de l'émotion de leur père pour une séparation de si courte durée. Pour ne pas tourmenter ses enfans, Riemann leur avait caché le but de son voyage ; mais l'état d'agitation de leur père ne pouvait leur échapper, car jamais ils ne l'avaient vu si troublé.

Ce brave vieillard surmonta la répu-

gnance que lui causait ce voyage, tant l'amour de la vertu a de puissance sur les âmes honnêtes. Nos deux voyageurs se mirent en route, accompagnés des vœux de toute la famille. Je ne parlerai pas des fatigues de ce voyage; encore furent-elles moindres pour le père Riemann, car Claus connaissait parfaitement le chemin de Rio-Janeiro, et ils ne firent pas un pas de plus.

Une fois arrivés dans la capitale, Riemann se rendit directement au palais du gouvernement, dans l'espérance d'y rencontrer le brave secrétaire allemand auquel il avait parlé deux fois. Il ne fut pas trompé dans son attente. M. Albrecht, c'est le nom du secrétaire, le reconnut aussitôt, et quittant pour un instant son travail, il demanda à Riemann ce qui l'amenait à Rio-Janeiro, et s'il se plaisait dans le beau district de Gigitonhonha.

« Comment ne m'y plairais-je pas? j'y vis heureux en travaillant, lui répondit

Riemann. Je viens à Rio-Janeiro pour avoir avec vous un petit entretien particulier. J'espère que vous ne me refuserez pas cette faveur, car le bonheur de plusieurs personnes en dépend, et je compte sur vos bons conseils. »

« Mon cher ami, lui dit le secrétaire, je suis à votre disposition. Veuillez seulement attendre que j'aie terminé mon travail. Asseyez-vous; nous irons ensemble chez moi aussitôt que je serai libre. Vous devez avoir besoin de repos, car la route que vous venez de parcourir est longue. »

Riemann s'assit et attendit patiemment que le secrétaire fut libre; il eut occasion de bénir le hazard qui l'avait fait rencontrer un homme aussi bienveillant que M. Albrecht. Combien la conduite de ce digne jeune homme était différente de celle des autres employés du même bureau.

Les personnes qui attendaient impatiemment une réponse, et qu'un seul mot

aurait pu satisfaire, attendaient des heures entières. Si elles répétaient leur demande, on les congédiait avec la plus insultante brutalité. D'autres, que leur peu de connaissance des formalités faisaient s'adresser à tort dans ce bureau, ne recevaient aucune réponse, et celui à qui ils avaient remis leurs papiers, au lieu de les leur rendre avec politesse, les leur jetait grossièrement au visage. Quelques employés, jeunes et étourdis, avaient l'air de se moquer des gens qui s'adressaient à eux; ce que le père Riemann voyait à leurs manières, quoiqu'il comprît fort peu la langue du pays. Quelle différence de conduite dans M. Albrecht : il était toujours grave, mais affable; il se montrait bienveillant envers tout le monde, donnait tous les renseignemens nécessaires à ceux qui s'étaient trompés, et ne renvoyait personne sans l'avoir satisfait par l'honnêteté de ses réponses. Le père Riemann conçut une haute opinion de ce jeune homme, et

demeura convaincu que ce n'était pas à tort qu'il avait pris la résolution de s'adresser à lui, car ses traits respiraient la plus douce philantropie.

Quand les affaires du matin furent terminées, M. Albrecht fit signe au vieillard de le suivre. Arrivés à sa maison, il fit servir à Riemann quelques rafraîchissemens, et l'invita ensuite à lui parler ouvertement; ce que celui-ci fit sans réserve.

M. Albrecht l'écouta attentivement. Quand il eut fini, il lui dit : « Je dois vous avouer que cette affaire est fort délicate, non pas pour vous, qui venez restituer à la couronne un diamant qui lui a été enlevé, mais pour le nègre auteur du larcin et pour le soldat qui en est devenu le complice; car, comme je vous l'ai dit avant votre départ, ce crime est puni de la manière la plus rigoureuse. Il me vient à l'idée un moyen d'arranger cette affaire. Vous savez que notre jeune impéra-

trice est allemande. Elle aime sa patrie, et protège autant qu'il est en son pouvoir, tous les allemands qui viennent s'établir dans ses états. C'est à elle que je dois la place que j'occupe; j'en obtiendrai sans peine une audience, car elle accorde facilement cette faveur à tous ceux qui demandent à lui parler. Je l'irai voir aujourd'hui même; je l'entretiendrai de cette affaire, et je compte sur sa protection généreuse, car son cœur est compâtissant. Veuillez me confier le diamant volé, afin que je puisse le lui remettre. Allez rejoindre votre ami, tranquillisez-le autant que cela est possible, et revenez ici; je désire que vous restiez chez moi jusqu'à la conclusion de cette affaire. Mes services sont acquis à tous ceux qui, comme vous, n'hésitent pas à faire le sacrifice de leurs attachemens les plus forts, pour ne pas commettre une action qui répugne à leur conscience. Vous pouvez en toute occasion compter sur mes conseils ou sur mon appui.

Le secrétaire serra amicalement la main de Riemann, qui, le cœur plein de reconnaissance, alla rejoindre Claus. Il l'avait laissé dans une petite auberge aux portes de la ville, et le pauvre diable attendait son retour avec impatience.

« Dieu nous aidera à sortir d'embarras, » dit Riemann à Claus en lui contant le résultat de sa démarche auprès de M. Albrecht, « dans aucun cas vous n'avez à redouter une punition rigoureuse; c'est à vous de supporter en homme et en chrétien celle qui vous sera infligée. L'homme vraiment vertueux éprouve un secret plaisir à souffrir pour la bonne cause. »

« Vous avez raison, père Riemann, lui répondit Claus, je suivrai vos conseils. Votre exemple m'a fortifié dans la voie du bien; j'ai promis à Dieu et à moi-même de consacrer à la plus rigide vertu le reste de ma vie, et de ne jamais dévier du chemin de l'honneur. Vous qui refu-

sez de racheter la liberté de votre fils au prix d'une action condamnable, me montrez ce qu'on peut supporter quand on a dans le cœur des principes de vertu fermement établis. »

Ils s'entretinrent long-temps encore de la sorte. Le père Riemann était fier de Claus, à qui il pouvait, sans rougir, donner le nom d'ami, car il s'était rendu véritablement digne de son estime, en renoncant à l'idée de s'approprier un bien qui ne lui appartenait pas. Quand l'heure fixée par M. Albrecht fut arrivée, Riemann quitta Claus, et se rendit chez son protecteur pour connaître le résultat des démarches de cet excellent jeune homme auprès de l'impératrice. Il était plus occupé de cette affaire que des siennes propres, car il ne pouvait se dissimuler que c'était lui qui était en partie cause de l'embarras dans lequel se trouvait Claus. Ce brave soldat avait la ferme résolution d'employer le produit de la

vente de son diamant à racheter Conrad. Quand le père Riemann pensait au plaisir qu'il aurait éprouvé a voir tomber les fers de son généreux fils, le cœur lui battait de joie ; les larmes lui venaient aux yeux ; cependant depuis son arrivée à Rio-Janeiro, il conçevait une secrète espérance de le voir prochainement libre.

CHAPITRE XXI.

CONRAD RECOUVRE LA LIBERTÉ.

« QUAND vont-ils donc revenir ? » disait chaque jour Anna, « que le temps me semble long ; si encore nous connaissions le motif de ce voyage, nous serions moins tourmentés ; mais le départ précipité de notre père avec cet étranger me semble de mauvaise augure. »

« Ne te chagrine pas, lui disait Wilhelm, Claus est un brave homme, incapable de jeter mon père dans un embarras quelconque. Peut-être viendront-ils aujourd'hui. »

Les jours s'écoulaient, et les deux

voyageurs ne revenaient point; mêmes plaintes de la part d'Anna, mêmes consolations du côté de Wilhelm. Cependant ce brave garçon et Marguerite elle-même ne pouvaient s'empêcher de concevoir de l'inquiétude. Tous les matins Wilhelm allait au devant d'eux, et revenait vers le milieu du jour, accablé de fatigue et d'ennui, sans les avoir aperçus.

Anna était devenue insensible aux caresses de ses perroquets, qui, à force de soins et de patience, étaient cependant devenus les plus charmans oiseaux du monde : ils accouraient à sa voix, se perchaient sur son épaule ou sur son doigt, et venaient manger dans sa main.

Un incident heureux vint cependant faire diversion à l'anxiété de la famille. Un matin Wilhelm trouva dans sa fosse d'argile une belle vache, qui y était tombée en allant boire au fleuve. Il n'était pas assez fort pour l'en tirer, car elle était très-pesante, et si sauvage, qu'il eût été

dangereux de s'en approcher ; mais il comptait sur l'assistance de son père et de Claus pour s'emparer de cet animal.

Ils se contentèrent pour l'instant de jeter dans la fosse de l'herbe fraîche, et d'y descendre un grand vaisseau de terre rempli d'eau, car ils supposaient que la pauvre bête devait être dévorée par la soif. Dans le commencement, tous leurs soins furent en pure perte ; la vache poussait d'affreux mugissemens et frappait des cornes les parois de la fosse. Enfin, peu à peu ses forces s'épuisèrent, et sa fureur fit place au calme. Wilhelm s'aperçut qu'elle avait même déjà mangé et bu, ce qui lui fit espérer de pouvoir la conserver jusqu'au retour de son père.

Il ne fut pas trompé dans son attente : au bout de peu de jours l'animal devint tout-à-fait calme et mangea avec avidité les herbes que lui jetait Wilhelm. Il avait été plus d'une fois tenté de descendre dans la fosse pour considérer de plus près

sa belle capture; mais ses sœurs l'en avaient empêché, et cela avec raison, car on connaît les accidens arrivés à un grand nombre de chasseurs, qui, tombés dans une fosse où s'était pris un buffle ou un bison, étaient à l'instant mis en pièces par l'animal furieux.

Marguerite allait plusieurs fois le jour visiter sa belle vache, que déjà elle croyait voir dans son étable; elle songeait avec joie aux avantages qu'elle retirerait de la possession d'un animal si précieux. Ils auraient désormais en abondance du beurre et du fromage, dont ils n'avaient pas goûté une seule fois depuis leur départ d'Allemagne.

L'inquiétude de la famille était au comble, lorsqu'un jour enfin Marguerite et Anna, qui s'étaient éloignées à une grande distance, virent trois hommes se diriger vers leur habitation; ils étaient encore trop loin pour qu'on puisse distinguer leur visage. Elles crurent un instant que ce

n'étaient pas ceux qu'elles attendaient, car ils venaient trois et ne devaient cependant être que deux : leur père amenait-il un autre étranger, ou bien étaient-ce en effet d'autres voyageurs ?

Fuchs, qui était resté dans la chaumière pour leur sécurité, et dont l'œil était plus sûr que le leur, se dirigea en courant vers les trois voyageurs. Quand il les eut rejoint, elles virent, à leur grand étonnement, que ses caresses s'adressaient à deux d'entre eux. Il se roulait à leurs pieds ; et cherchait à leur exprimer sa joie par mille caresses.

« Enfin se sont eux, » s'écrièrent Marguerite et Anna. Elles pressèrent le pas pour être plus tôt dans les bras de leur père. Un des voyageurs quitta ses compagnons et vint se jeter à leur cou en s'écriant : « mes chères sœurs ! Me voici ! nous ne nous quitterons plus ! »

« Quoi ! Conrad ! c'est toi ? Est-il possible ? tu es libre ? mon bon frère ? quelle

joie! » s'écriaient-elles toutes deux à la fois en versant des larmes de plaisir. « Grand Dieu est-il possible! Ne rêvé-je pas? »

« Oui, c'est moi, c'est bien moi, mes chères sœurs; mes peines sont finies, je suis libre et qui plus est, près de vous. »

« Comment cela est-il possible? » demanda Marguerite.

« Je vous conterai cela plus tard; ne songeons pour l'instant qu'au plaisir de nous revoir, et remercions le Seigneur d'avoir brisé mes fers au moment où j'y comptais le moins. Ma délivrance est évidemment l'effet de sa volonté. »

Pendant que cette scène attendrissante se passait, les deux autres voyageurs arrivèrent. Ce fut encore une nouvelle joie. Ils étaientaccablés de questions si précipitées, qu'ils ne pouvaient suffire à y répondre.

On arriva enfin à l'habitation. Anna n'eut rien de plus pressé que d'appeler Wilhelm de tous les côtés. Il était allé donner à manger à sa vache. Quand il entendit

la voix d'Anna il se hâta d'accourir. Sa joie et sa surprise furent aussi vives que l'avaient été celles de ses sœurs.

Quoique Conrad fut très fatigué de la longue route qu'il venait de faire, on ne lui laissa pas de repos qu'il n'eut admiré toutes les beautés de l'habitation. Il lui fallut parcourir avec Wilhelm et Anna, leur vaste jardin, visiter la plantation de cocotiers et le champ de riz, que chaque jour ils arrosaient abondamment à cause de l'humidité qu'exige cette plante. On ne lui fit pas grâce du plus petit détail; il fut obligé d'aller voir la vache tombée dans la fosse de Wilhelm.

Conrad était surpris de voir cette petite plantation dans un état si florissant. Il ne s'était pas attendu à trouver au milieu de cette contrée sauvage, une habitation où tout annonçait l'abondance. Quelle joie il éprouvait d'être rendu à sa chère famille, au milieu de laquelle il allait désormais couler une vie si heureuse et si paisible. Il y avait

encore beaucoup d'améliorations à faire; mais aujourd'hui qu'il y avait un plus grand nombre de bras dans la petite colonie, il devenait facile d'agrandir la culture et d'en augmenter le produit. Il avait acquis pendant son esclavage des connaissances pratiques dans le mode de culture qui convient mieux à ces pays méridionaux, et il méditait déjà une foule d'innovations qui seraient profitables à la communauté. Aujourd'hui qu'il était libre, il s'applaudissait d'avoir passé quelques mois au milieu des esclaves, puisqu'il y avait appris une foule de choses inconnues aux Européens, et indispensables à ceux qui vont s'établir au Brésil avec l'intention d'y cultiver la terre.

CHAPITRE XXII.

CONCLUSION.

Mes chers amis, vous êtes, j'en suis sure, aussi désireux que l'était la famille du brave laboureur, d'apprendre ce qui arriva à Riemann et à son compagnon, le pauvre Claus, que nous avons laissés à Rio-Janeiro, dans une situation critique; ce qui les intéressait surtout, c'était de savoir comment leur cher Conrad avait recouvré la liberté.

Nous avons laissé le bon vieillard dans la maison de M. Albrecht; il y attendait avec impatience que son sort et principalement celui de Claus fussent décidés.

Depuis qu'il connaissait les principes de ce brave militaire, et son désir de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, il lui était devenu aussi cher que son propre fils.

Nous sommes tous sujets à l'erreur ; quel est celui de nous qui achève sa carrière sans avoir aucune faute à se reprocher? On distingue le bon du méchant en ce que le premier s'efforce de racheter par son repentir sincère et au prix même des plus grands sacrifices, les fautes qu'il a commises, tandis que le dernier persévère dans sa conduite vicieuse ; et fermant son cœur au repentir, accumule crime sur crime.

Il ne faut pas juger du mérite des hommes d'après une seule de leurs actions; car l'homme le plus vertueux peut tomber dans l'erreur ; mais son repentir est si profond, son désir de rentrer dans la bonne voie, si ardent et si sincère, que les gens de bien ne peuvent refuser de lui rendre leur estime ; et Dieu qu'il a offensé

un moment lui accordera le pardon de sa faute. Telle était la position de Riemann à l'égard de Claus ; et l'on s'explique facilement pourquoi il lui portait un si vif intérêt.

M. Albrecht n'avait pas perdu son temps ; il avait trouvé l'occasion de parler à la jeune et bienfaisante impératrice, et de lui demander protection pour son compatriote. Il lui remit le diamant que Claus avait acheté à Tejucco.

L'impératrice fut très-touchée de la probité du bon Riemann et du repentir de Claus; elle manifesta le désir de les voir, et promit d'intercéder pour eux auprès de son époux, afin qu'on ne donnât aucune suite à cette affaire, qui aurait pour dénouement la mort de l'infortuné noir.

Riemann et Claus furent conduits par le secrétaire dans le jardin impérial, où se promenait l'impératrice.

Le pauvre vieillard sentit violemment battre son cœur en entrant dans le jardin

où travaillait son cher Conrad en qualité d'esclave. Quelle félicité s'il pouvait le revoir, ne fût-ce qu'un seul instant; quelle joie de presser ce digne fils sur son cœur! Riemann cherchait des yeux dans le jardin s'il ne découvrirait pas Conrad au milieu des travailleurs; mais il fut bien cruellement trompé dans son espoir; il n'apercevait que des nègres, et pas un seul blanc parmi eux.

L'impératrice les reçut avec une bienveillance toute particulière : elle adressa des paroles flatteuses à Riemann, et encouragea le pauvre Claus, qui était pâle et tremblant devant elle. Elle lui donna l'assurance que son époux, touché de ses remords et de son prompt retour à la vertu, lui accorderait un entier pardon de sa faute.

Pendant que l'impératrice adressait à Claus des paroles de consolation, une troupe d'esclaves conduits au travail à coups de fouet, parut au détour d'une

allée ; ils étaient suivis de leur farouche gardien, qui ne s'attendait pas à la présence de sa souveraine. Un jeune blanc, qui marchait en tête des esclaves, s'arrête, se précipite dans les bras de Riemann en s'écriant : « Mon père, mon cher père ! » Tous deux se tenaient étroitement embrassés sans pouvoir proférer une seule parole. Leurs larmes coulaient en abondance.

« Qu'est-ce que cela signifie? demanda l'impératrice avec étonnement ; quel est ce jeune homme? »

« Madame, lui répondit Riemann avec une noble assurance, ce jeune homme est mon fils, mon cher Conrad ; quoiqu'il soit esclave, il n'en est pas moins l'orgueil de ma vieillesse. »

Conrad, dont la modestie était blessée des louanges que lui prodiguait son père, l'invitait au silence, en le priant de ne pas parler d'une action qui était si naturelle, qu'elle n'avait pas besoin d'éloges.

Lorsque l'impératrice, qui avait un pressentiment de cette aventure, demanda à connaître l'histoire du jeune esclave, Claus fut le narrateur. Quand il eut fini, on vit une larme d'attendrissement briller dans les yeux de la princesse. Cette larme, juste tribut d'admiration payé à l'amour filial, était mille fois plus précieuse que les riches diamans qui ornaient sa couronne.

« Tant de vertu mérite une récompense, s'écria-t-elle en se tournant vers Conrad; jeune homme, vous êtes libre, retournez vers les vôtres; je me charge de votre rançon. Tenez, ajouta-t-elle en tirant une bague de son doigt, prenez cette bague comme un souvenir de moi; elle vous rappellera que jamais je n'éprouvai un plus vif plaisir, qu'en voyant devant moi une famille véritablement vertueuse. Conservez avec soin ce bijou, et transmettez-le à vos descendans. Puissent-ils, brave jeune homme, hériter de vos

vertus. Je veux contribuer à votre bonheur, et vous procurer tout ce qui pourra vous rendre agréable le séjour de ce pays. M. Albrecht, dit-elle au secrétaire, je vous charge de veiller sur l'avenir de ces braves gens. J'ai la conviction que ce devoir sera doux à remplir pour un cœur aussi bienfaisant que le vôtre. »

En disant ces mots elle s'éloigna, comblée des bénédictions de ceux dont elle venait de faire le bonheur. Chacune de ses paroles était restée gravée dans tous les cœurs.

Albrecht voulait qu'ils restassent quelques jours encore dans la capitale pour attendre les présens que leur destinait l'impératrice; mais ils étaient si inquiets sur le sort de ceux qu'ils avaient laissés dans la plantation, qu'ils ne voulurent pas s'arrêter un seul jour de plus. Ils se mirent immédiatement en route, accompagnés des vœux du généreux secrétaire,

qui leur promit de leur faire parvenir les dons de leur bienfaitrice.

Depuis ce moment, nos émigrans virent renaître le bonheur. A la place de leur humble et rustique cabane, s'éleva une jolie maison où se trouvaient toutes les commodités de nos habitations d'Europe. Le jardin qui l'entourait fut planté d'arbres fruitiers donnant la plus riche récolte; leurs champs, cultivés avec soin, mais sans fatigue, rapportèrent abondamment tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Six belles vaches au poil luisant et poli vinrent prendre place dans une étable spacieuse et aérée. Marguerite était au comble de la joie; elle allait matin et soir traire ses vaches, qui lui donnaient du lait en abondance.

Claus devint l'époux de Marguerite; Conrad présenta à son père la fille d'un de leurs compatriotes, que la misère avait, ainsi qu'eux, forcé de venir s'éta-

blir au Brésil. Le vieillard les bénit et accepta la jeune fille pour bru.

Conrad se rappela que pendant toute la durée de son esclavage, le bon Mandango n'avait pas cessé de lui rendre des services; que c'était à lui qu'il devait les connaissances qu'il avait acquises, et en outre d'avoir plus d'une fois évité des châtimens; car vous savez que dans ces pays encore à demi sauvages, où l'homme n'a nulle pitié de ses semblables, les fautes les plus légères sont punies avec une barbarie sans égale. Il parla à son père du projet qu'il avait de le racheter; les libéralités de l'impératrice les avaient mis à même de le faire; ensuite Mandango ayant déjà atteint un âge où les forces commencent à diminuer, surtout quand on a passé sa vie à de rudes travaux, n'était pas d'un prix très-élevé. Riemann y consentit; Conrad alla à Rio-Janeiro, racheta Mandango, qui vint s'établir au milieu de la famille, et

contribua pour sa part à l'accroissement de la prospérité commune.

Nos émigrans durent une partie de ce bonheur à l'impératrice, qui ne les oublia jamais, et s'occupa toujours d'eux avec une sollicitude maternelle. Elle ne leur donna que peu d'argent, car ils n'en avaient pas besoin; mais ce fut elle qui fit agrandir leur jardin, reconstruire leur chaumière, et mit leur petite ferme sur un pied de prospérité qui permettait que leur aisance augmentât chaque jour.

Anna et Wilhelm coulèrent d'heureux jours au milieu de leur chère famille.

Après avoir éprouvé d'aussi rudes traverses, nos émigrans jouissent en paix d'un bonheur qu'ils ne doivent qu'à leur persévérance et à leur probité. Honneur à celui qui ne ternit pas sa vie par une action coupable, et ne s'écarte jamais de ses devoirs; il recevra tôt ou tard le prix dû à sa vertu!

FIN DES ÉMIGRANS.

L'ÉGOISTE.

NOUVELLE.

L'ÉGOISTE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PAUVRE FERDINAND.

« François, tu ne connais pas l'événement horrible qui vient d'avoir lieu dans notre voisinage, s'écria Emilie avec l'accent de la plus profonde terreur et l'effroi peint sur le visage, en se précipitant dans la chambre où son frère était

occupé à donner la becquée à ses alouettes.

» Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? encore quelque baliverne, lui répondit François sans se laisser distraire de son occupation. Eh bien, parle donc, continua-t-il en ouvrant de force le bec d'une jeune allouette qui ne voulait pas manger; tu as l'air aussi effrayée que si le feu était à la maison. »

« Hélas, de si honnêtes gens, de si bons voisins, ô mon Dieu, quel malheur! » continua Emilie, dont l'émotion était trop forte pour qu'elle pût parler.

« Que le bon Dieu te bénisse avec tes exclamations, lui dit avec impatience François, qui brûlait du désir d'apprendre ce qui s'était passé, et voyait avec mécontentement que sa sœur ne s'empressait pas de satisfaire sa curiosité. Allons, fais moi donc un peu savoir ce qui t'est arrivé, si tu veux que j'y prenne la moindre part; sans cela va-t-en

et laisse-moi, ne me casse pas la tête avec tes sornettes. »

« Il ne m'est rien arrivé, répondit Emilie, mais c'est à nos bons voisins; quand j'y pense, les larmes me viennent aux yeux. Que cette perte est cruelle! »

« S'il ne t'était rien arrivé, je ne te verrais pas si attristée, répondit François avec le ton de la plus grande indifférence. Si tu veux que j'écoute, hâte-toi de me dire ce qui en est, et surtout plus de jérémiades; mais je crois vraiment que tu pleures? »

« Il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas déplorer un événement si affreux. Tu connais nos voisins, si riches et si considérés, qui n'ont rien à désirer sur la terre; une belle maison de ville, une charmante maison de campagne, auprès de laquelle la nôtre n'est qu'une pauvre cabane; un brillant équipage, de nombreux domestiques. Eh bien, ils sont devenus si malheureux, qu'ils changeraient

aujourd'hui de sort avec le plus pauvre habitant du village.... »

« Bref ils ont tout perdu, » répondit François en remettant son allouette en cage.

« Non pas, ils sont aussi riches qu'auparavant; mais tu sais qu'ils avaient un fils unique, un enfant de quatre ans, beau comme un ange, et si aimable, si caressant; j'aimais tant à jouer avec ce pauvre petit Ferdinand; il vient de se noyer. » A ces derniers mots, Emilie fondit en larmes.

« Eh bien, eh bien, cela vaut bien la peine de pleurer à chaudes larmes, je trouve cela ridicule de ta part; les pauvres ne sont-ils pas, aussi bien que nos riches voisins, exposés à perdre leurs enfans. »

« Comment, François, tu ne trouves pas que cet événement soit déplorable? Oh! je suis bien sûre que si tu avais vu ce que je viens de voir, tu serais aussi

triste que moi, et tu ne pourrais t'empêcher de pleurer. »

« Tu te trompes, mes larmes ne sont pas si bon marché. Il faut, pour que je pleure, des circonstances plus graves que celle-là. »

« La mère de ce pauvre Ferdinand, continua Emilie, ayant été invitée à tenir sur les fonts de baptême l'enfant d'un de leurs amis, sortit avec son mari. Tu connais leur amour pour leur fils, dont ils ne se séparaient jamais. En partant, ils recommandèrent à Annette, qui est depuis long-temps à leur service, de veiller bien attentivement sur leur cher enfant, et de ne pas le perdre un instant de vue. Annette le leur promit, et ces infortunés parens partirent sans inquiétude. Ils n'étaient pas à un quart d'heure de la maison, que les domestiques réunirent leurs amis et profitèrent de l'absence de leurs maîtres pour faire une bombance

que ceux-ci n'eussent jamais autorisée : Annette était de la partie.

« Ferdinand, après avoir joué longtemps dans une salle basse qui donne sur le jardin, et avoir traîné dans sa petite voiture d'osier des fleurs qu'il avait cueillies, eut la fatale idée de vouloir seul en aller chercher d'autres. Comme la porte de la salle était ouverte, il sortit dans le jardin sans que son imprudente gouvernante s'aperçut de son départ.

« Au bout d'une demi-heure il lui vint à l'idée d'aller voir ce que faisait Ferdinand. Quand elle ne l'aperçut pas dans la chambre, elle parcourut la maison avec effroi, mais sans pouvoir le trouver. A ses cris tout le monde accourt et se met à la recherche de l'enfant ; on le cherche dans le jardin, dans le parc, tout est inutile. Les cris : Ferdinand ! Ferdinand ! retentissent de tous côtés.

« Enfin, un domestique, passant devant

le grand étang qui est à l'extrémité du verger, aperçut quelque chose flotter sur l'eau, et reconnut avec effroi le chapeau de l'infortuné Ferdinand. Il pousse des cris affreux, et appelle tous ses camarades. Le jardinier, homme courageux et résolu, lève la vanne de l'étang; l'eau s'écoule, et l'on découvre enfin le cadavre du malheureux enfant, à demi enseveli dans la vase. »

Emilie s'arrêta un instant, suffoquée par les sanglots. Pendant ce temps, François qui écoutait sa sœur avec une froide curiosité, raccommodait la cage de ses allouettes.

« Pour terminer cette triste histoire, continua Emilie, on retira de l'eau le cadavre de Ferdinand; on courut chercher un médecin qui arriva immédiatement; il fit tous les efforts imaginables pour le rappeler à la vie; mais ses soins furent inutiles. Ferdinand était raide et glacé; enfin il était mort. Un exprès fut aussitôt

envoyé aux parens. Tout le voisinage alla voir le pauvre petit. Notre mère allait s'y rendre avec moi, quand Annette, sur le visage de laquelle était peint l'effroi, vint au-devant d'elle et la supplia de parler en sa faveur à ses maîtres, dont elle redoutait la juste colère. »

« Nous nous rendîmes chez le baron sans qu'Annette osât nous accompagner ; elle est même encore avec nos domestiques, et nous aperçûmes sur une table le cadavre du pauvre Ferdinand. Il était froid et immobile. Le médecin même ne pouvait retenir ses larmes. Ma mère et moi pleurions amèrement.

« Nous étions arrivés depuis quelques instans, quand la porte de la salle s'ouvrit et la baronne entra. Dès qu'elle aperçut le corps de son fils, elle tomba évanouie. Quant au baron, il ne pleurait pas; la douleur semblait l'avoir anéanti. Il se précipita sur le corps de son bien-aimé,

et s'écria d'une voix déchirante : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu frappé d'un coup si douloureux ? » Ce pauvre père n'en put dire davantage. La baronne qu'on avait portée dans son lit, ne revenait pas de son évanouissement, malgré les soins empressés du médecin. Quand elle ouvrit les yeux, elle les promena avec égarement autour d'elle, et s'écria : « Mon enfant, mon cher enfant ! rendez-moi mon fils; sans lui je ne puis vivre. »

« Je ne pus supporter plus long-temps la vue de la douleur de cette pauvre mère; je suis revenue pour te raconter ce triste événement. N'est-il pas affreux ? »

« C'est vrai, répondit François avec calme, mais je ne me mets pas dans un état semblable à celui où je te vois; mon Dieu, si moi, qui suis ton frère, venais à me noyer, je ne sais pas si tu serais si désespérée. »

« Tu ne penses jamais qu'à toi; est-ce

que les malheurs des autres ne sont pas aussi de nature à nous affliger? Je donnerais tout ce que je possède pour que cet événement ne fût pas arrivé. »

« Allons, tu es une folle de te chagriner comme cela pour des choses qui ne te regardent pas, reprit François toujours occupé de ses oiseaux. Tu devrais bien descendre à la cuisine et m'aller chercher un peu de pain pour que je fasse de la pâtée à mes allouettes, qui ne cessent de crier en ouvrant le bec, et à qui je ne puis rien donner. »

« J'ai bien le temps de m'occuper de tes allouettes, répondit Emilie avec impatience; tu devrais avoir honte de ne pas être plus compâtissant aux maux d'autrui. Tu as un mauvais cœur. »

« Il faut avant tout que je donne à manger à mes allouettes; quand elles crèveraient de faim, cela ne ferait pas revenir Ferdinand, et j'en serais très-fâché. Puisque tu ne veux pas me faire

de pâtée, je vais en faire moi-même. Je te laisse pleurer tout ton content; mais je ne puis que te répéter, mes allouettes avant tout. » En disant ces mots il quitta la chambre, et laissa Emilie profondément affligée de la dureté de son cœur.

CHAPITRE II.

LES NIDS D'ALLOUETTES.

Peu de jours après cet événement, François vint trouver Emilie dans le jardin. Il était facile de voir à ses yeux qu'il avait pleuré.

« Eh bien, qu'as-tu donc, mon pauvre François, lui demanda Emilie avec compassion; tes yeux sont encore rouges, tu as pleuré? »

« Comment ne pleurerait-on pas, quand comme moi on a fait une perte irréparable, répondit François en s'asseyant avec désespoir à côté de sa sœur. Mes quatre allouettes si gaies, si vives

hier, sont mortes aujourd'hui, bien mortes. Quand ce matin je pris la cage pour leur donner la pâtée, elles étaient toutes quatre sur le dos et les pattes en l'air. Elles sont mortes la nuit dernière. Quatre allouettes si vives, si jolies! Ce n'est pas faute de soins qu'elles ont péri, car j'en étais toujours occupé. »

« Cet accident est bien fâcheux, mon pauvre François; mais rappelle-toi que papa t'a averti qu'il t'arriverait, et que tu ne pourrais élever aucune de ces jolies allouettes, que c'est trop difficile. Maman te pria même de ne pas priver ces pauvres oiseaux de leurs petits et de ne pas prendre le nid, mais tu n'as rien voulu écouter et tu l'as pris malgré toutes ses représentations et toutes mes prières; tu vois que papa avait plus raison que toi. Te voilà puni de ton obstination. »

« Tu me donnes de belles consolations, lui répondit François d'un air de mauvaise humeur, et en répandant toujours des

larmes. Au lieu de me plaindre, tu me fais des reproches. Va, je sais bien que tu as pitié de tout le monde, excepté de moi. Quand un malheur m'arrive, tu ne me plains seulement pas. »

« S'il t'arrivait un malheur véritable, je serais la première à m'en affliger avec toi, et je te prouverais l'intérêt que je te porte ; mais pourquoi veux-tu que je pleure la mort de tes allouettes, quand chacun de nous, excepté toi, prévoyait le sort qui leur était réservé. »

« Quoi ! la mort de mes allouettes n'est pas un malheur ? Elles qui étaient si vives, si jolies ! s'écria François avec indignation. Eh bien, je ne me consolerai de la perte de mes oiseaux que quand j'aurai trouvé un autre nid, qui renferme juste autant de petits ; car je ne puis plus me passer d'allouettes. »

« Comment, François, n'es-tu pas content d'avoir fait mourir ces quatre allouettes, il te faut encore un autre nid ? tu

vas de nouveau affliger de pauvres oiseaux par l'enlèvement de leurs petits? Ce sont encore des allouettes que tu destines à la mort. »

« Ne crains rien, j'en aurai encore plus de soin que des dernières. Je te promets qu'elles ne mourront pas. Je puis t'assurer que je ne négligerai rien pour les élever. Si seulement j'en sauve une, je serai suffisamment payé de mes peines. »

« Ainsi, pour avoir une seule allouette, tu en sacrifieras sept, et tu auras condamné leurs pauvres parens à la tristesse. »

Peu m'importe qu'il meure autant d'allouettes qu'il voudra, et que leurs parens soient tristes ou gais de la perte de leurs petits; la seule chose que je demande, c'est d'élever une seule allouette, pour la mettre à ma fenêtre et avoir le plaisir de l'entendre chanter. Est-ce que les oiseaux n'ont pas été créés pour notre plaisir et notre utilité? ne sommes-nous

pas les maîtres d'en disposer à notre gré? Les poulets, les dindons et les oies de notre basse-cour, que nous tuons pour notre nourriture, ont bien autant de mérite que de méchantes petites allouettes qui ne valent pas même la peine d'être plumées, et qui n'ont d'autre agrément que la voix. »

« Tu oublies que maman t'a dit plus d'une fois que le Seigneur avait créé les oiseaux ainsi que l'homme, pour qu'ils vécussent libres et heureux, et non pas seulement pour notre plaisir, pour nos besoins. Les leçons de maman devraient mieux se graver dans ta mémoire; elle ne t'a jamais recommandé d'avoir de la dureté envers ces pauvres oiseaux, et cependant tu es pour eux d'une inhumanité révoltante. »

« Mademoiselle la raisonneuse, je n'ai pas besoin de tes morales; mais toi qui prêche si bien l'humanité et qui prétends que Dieu a créé tous les êtres pour qu'ils

soient libres, dis-moi pourquoi tu tiens ton serin sans cesse enfermé dens sa cage? Ne serait-il pas bien plus heureux s'il pouvait voltiger à son aise dans le jardin. Il y a cependant inhumanité à toi de le tenir enfermé dans son étroite prison, car tu vois qu'il cherche toujours à passer sa tête entre les barreaux de sa cage, et qu'il ne lui manque que l'occasion pour prendre la clé des champs. Si tu veux me prouver que tes raisons sont bonnes et que les leçons de maman se sont gravées dans ta mémoire, tu ouvriras la cage de ton serin et tu le laisseras s'envoler. »

« Depuis long-temps je lui aurais rendu la liberté si je n'étais persuadée qu'elle lui serait plus funeste qu'utile. »

« Et pourquoi donc la liberté serait-elle plus funeste à ton oiseau qu'aux miens? »

« Les serins étant d'un climat plus chaud que le nôtre.... »

« Je sais que tu vas vouloir faire de l'érudition. Tu veux me dire qu'ils sont

originaires des îles Canaries, situées à l'ouest de l'Afrique, dans l'Océan Atlantique. Après ?.... »

« Eh bien ! ces oiseaux étant d'un climat chaud, ne pourraient vivre en liberté dans le nôtre, parce qu'ils s'accommoderaient mal de nos frimas ; et mon petit Bibi mourrait de froid s'il passait dehors une seule nuit d'hiver. Tu dois te rappeler le joli serin vert huppé que nous prîmes à la ville dans le mois de novembre dernier ? »

« Oui, il était tombé dans la neige, et le froid l'avait privé à un tel point de l'usage de ses ailes, qu'il ne pouvait plus voler. Il serait sans nul doute mort de froid si nous n'étions venus à son secours. Mais dès qu'il fût dans la chambre, il ne tarda pas à se réchauffer et vola aussi gaîment que s'il ne lui était rien arrivé. »

« C'est ainsi que périrait mon pauvre Bibi, si personne n'avait la charité de le

recueillir. Mais chez qui serait-il aussi heureux que chez nous? Je ne crois pas que personne en puisse avoir plus de soin que moi. Ces raisons ne sont-elles pas suffisantes pour m'empêcher de lui donner la liberté? Dans un climat plus chaud, je n'hésiterais pas un instant. Il en est autrement de tes allouettes, accoutumées à vivre dans nos climats; elles supportent sans peine le chaud et le froid, trouvent partout leur nourriture, et n'ont d'autres ennemis que les oiseaux de proie et les chasseurs. C'est donc une inhumanité de les mettre en cage. Il est bien plus amusant de les voir s'élever dans les airs en gazouillant leur petite chanson, que s'agiter sans cesse dans leur cage pour chercher à s'en échapper. »

François voyant qu'il lui était impossible de répondre aux sages raisons d'Emilie, la quitta pour aller chercher un autre nid d'allouettes; car ce misérable

égoïste écoutait aussi peu les leçons de ses parens que les sages avertissemens de sa sœur. Il n'en faisait jamais qu'à sa tête, et s'occupait fort peu que ses jeux fissent ou non périr ceux qui en étaient l'objet.

Il trouva un nid et en enleva les jeunes allouettes, qui périrent comme les premières ; six autres nids éprouvèrent successivement le même sort, et il n'y eut que la crainte de la punition dont le menaça son père, qui lui fit cesser ces barbares essais. Il renonça à élever des allouettes pour éviter un châtiment, mais nullement par pitié ; car l'égoïste ne voit que lui seul au monde ; les peines ou les plaisirs d'autrui lui sont indifférens ; il n'y a que ce qui le touche qui soit capable de l'intéresser.

CHAPITRE III.

LES PAPILLONS.

« François, que fais-tu là ? » lui demanda un jour son père, en le voyant occupé à piquer sur un morceau de liége de pauvres insectes et surtout des papillons, dont le corps était traversé par une épingle.

« Je fais une collection de papillons et d'insectes de toutes sortes. »

« Tu fais une collection ; dis plutôt que tu martyrises de pauvres insectes, et que ta conduite mérite un châtiment exemplaire. »

« Comment, papa, un châtiment ; il

aurait donc aussi fallu châtier le professeur Palm, qui a une collection de papillons cent fois plus nombreuse que la mienne. Ne vient-il pas chaque année passer quelques jours chez nous pour enrichir sa collection des nouveaux insectes qu'il attrape. Comme moi il les embroche avec une épingle ; je ne vois donc pas que je fasse plus de mal que lui. »

« Ce savant, il est vrai, a une des plus vastes collections d'insectes que je connaisse ; mais le but de ses travaux est différent de tes jeux. Il étudie les mœurs des insectes, les classe par familles, enseigne le parti qu'on peut tirer de chacun d'eux, et répand enfin le goût de la science des insectes, qu'on appelle entomologie. Veux-tu donc, comme lui, devenir naturaliste ? »

« Ma foi non ; je veux, ainsi que toi, me livrer au commerce, et je ne prends des papillons que parce que leurs couleurs

sont brillantes et que cela m'amuse de courir après. Au moment où vous croyez mettre la main dessus, pst, il n'y sont plus. »

« C'est donc le mal qu'ils te donnent qui te fait croire que tu es le maître de les martyriser de la manière la plus barbare? Pourrais-tu me dire le nom du papillon que tu viens de piquer sur ta planche de liége? Sais-tu à quelle classe il appartient? Connais-tu l'utilité de ce petit scarabée que tu viens d'écraser si maladroitement en le perçant avec une épingle trop grosse? »

« Non papa, je n'y ai même jamais songé; mon but a été de m'amuser et de réunir dans ma boîte le plus d'insectes que je pourrais. »

« Fort bien; mais puisque la supériorité de ta force sur celle d'un insecte te fait croire que tu as le droit de le faire mourir de mille morts en le mettant en pièces, si moi, qui suis plus fort que toi,

je prenais plaisir à te tourmenter ? Si par exemple je t'attachais a un arbre, et que pour passer le temps je te fustigeasse jusqu'au sang, que dirais-tu ? » En disant ces mots, le père de François fit semblant de ramasser une corde qui était à terre.

François, effrayé de l'action de son père, lui saisit la main et lui dit : « Mon cher papa, pourquoi voudriez-vous me traiter si cruellement ; qu'ai-je fait pour mériter un tel châtiment ? »

« Il n'est question ici ni de châtiment ni de cruauté, mon cher François, je n'ai d'autre intention que de m'amuser un instant ; quand même, je ne serais pas plus cruel envers toi que tu l'es envers ces pauvres insectes, que tu fais souffrir pour ton plaisir. Malheureux égoïste, éloigne-toi de mes yeux, si tu ne veux que je te punisse comme tu le mérites. Qui sait où te conduira un jour cet amour effréné de toi-même, qui te fait rapporter à toi seul tout ce qui arrive autour de toi.

Tu foules aux pieds ce qui est sacré pour la plupart des hommes ; tu n'aimes, tu n'estimes que toi seul ; il t'importe peu que tes semblables souffrent, pourvu que tes plaisirs ne soient pas troublés. Froid, insensible envers tout le monde, tu sacrifierais même tes proches au désir de satisfaire ton cœur endurci... »

Ces paroles glacèrent d'effroi l'insensible François, car jamais son père ne lui avait parlé d'une manière si sévère ; jamais il n'avait employé à son égard de si dures menaces. Il s'éloigna et alla se renfermer dans sa chambre, où il donna un libre cours à ses pleurs.

Plût au ciel que ces larmes eussent été celles du repentir ; on aurait pu alors croire à un retour sur lui-même ; mais ce n'étaient que des pleurs que lui arrachait la rage et le ressentiment secret qu'il éprouvait contre son père, dont les sages leçons lui étaient insupportables.

« Il faut, se disait François, que papa

ait eu aujourd'hui quelque sujet de mécontentement, car il ne se serait pas aussi fâché contre moi pour de misérables papillons. »

Les enfans qui tiennent un semblable langage, ne sont pas sur le chemin de la repentance, bien loin de là ; leur cœur s'endurcit de plus en plus, et ils regardent comme une injustice la réprobation qu'ils s'attirent par leurs fautes.

CHAPITRE IV.

HENRI.

François, comme tous les égoïstes, avait le défaut de parler toujours de lui; peu importait l'objet en question, il trouvait le moyen d'y glisser son insupportable moi, ce qui le rendait odienx à tous ses camarades. Ils se moquaient même par fois de lui; et pour caractériser cette fatale habitude de n'entretenir les autres que de lui, ils l'appelaient M. *Moi*. « Je fais cela de telle et telle façon, disait-il à ceux qu'il voyait occupés d'un travail; j'apprends toujours très-vite mes leçons; j'ai telle et telle habitude; »

ce qui le rendait insoutenable dans toutes les sociétés où il allait. Il ne fallait pas causer un quart d'heure avec lui pour reconnaître sur-le-champ que c'était un égoïste qui ne s'occupait que de lui, et voulait que chacun l'admirât.

Il se croyait plus habile que qui que ce fut, et avait une haute opinion de son esprit et de ses talens. Personne ne savait mieux que lui sauter, courir, déclamer, écrire, dessiner, etc. A l'entendre, il était un modèle de toutes les perfections humaines; cependant il y avait parmi les jeunes garçons de son âge, dans la société desquels il allait, plusieurs d'entr'eux qui l'emportaient beaucoup sur ce petit présomptueux.

Un jour François alla avec ses parens et sa sœur rendre visite à une famille qui possédait une belle maison dans le voisinage. Ils y trouvèrent une nombreuse compagnie et beaucoup d'enfans qui

étaient venus avec leurs parens pour jouir du plaisir de la campagne.

Il se trouvait, parmi les jeunes garçons, un jeune homme des Indes occidentales, qui se faisait remarquer par une grande habileté dans tous les exercices du corps et par des manières fort originales. Il ne parlait qu'un mauvais allemand, parce que ses parens étaient Anglais. Depuis long-temps ils habitaient l'Amérique, où ils avaient hérité de nombreuses plantations; mais ils étaient venus en Europe pour faire connaître à leur fils cette belle partie du monde.

Ils étaient amis intimes des personnes chez lesquelles se trouvaient François et sa famille, et se proposaient de passer quelques semaines dans cette charmante campagne.

Henri plaisait à tout le monde par la vivacité de ses manières et par sa franchise; il était surtout cher à ses nouveaux camarades par sa libéralité; car il leur

donnait une foule de jolies choses qu'il avait apportées, comme des coquillages, des graines rares, des oiseaux empaillés, des minéraux, etc.

On s'entretenait du jeune Américain quand François arriva; on vantait son adresse et son amabilité. François, suivant sa louable coutume, se mêla de la conversation, uniquement pour parler de lui.

« Allons, tu vas encore nous parler de toi, lui dit Wilhelm, le fils aîné des personnes chez lesquelles sa famille était en visite ; tu ne peux pas t'empêcher d'avouer que Henri est un charmant garçon. Nous regrettons bien de ne pas pouvoir nous entretenir avec lui, car il parle aussi mal allemand que nous mauvais anglais, de sorte qu'il n'y a pas moyen de nous entendre. Notre conversation est un misérable baragouin dont nous ne pouvons nous-mêmes nous empêcher de rire. Cependant, je suis sûr que si nous

pouvions causer avec lui, il nous conterait sur son pays une foule de choses curieuses. »

« Vous n'êtes que des maladroits et des ignorans, répondit François, qui se figurait être de première force en anglais. Vous allez voir comme je vais me tirer d'affaire avec lui. »

Il s'approcha aussitôt de Henri, qui fut ravi de trouver quelqu'un avec qui il put s'entretenir dans sa langue maternelle. Il s'engagea entre eux une conversation dans laquelle François n'oublia pas de parler de lui, à un tel point, que le jeune Américain finit par se lasser de sa société, quand il vit qu'il n'avait à faire qu'à un jeune homme plein de vanité et d'égoïsme; aussi ne tarda-t-il pas à chercher tous les moyens de s'en débarrasser, tant sa conversation était insipide.

Henri avait conduit François dans un cabinet qui lui avait été donné pour placer les curiosités qu'il avait apportées.

Tout y était rangé et classé avec un ordre admirable. François dévorait des yeux les raretés que renfermait ce cabinet, et ne songeait qu'au moyen de devenir possesseur de la plus grande partie de cette petite collection; car il avait déjà entendu parler de la libéralité du jeune Américain. Craignant que Henri n'eut l'idée d'en donner à ses autres camarades, il commença à les noircir dans son esprit, en lui contant certaines particularités qui leur étaient défavorables. « Celui-ci, disait-il, a une tête de linotte; ses parens n'ont jamais rien pu lui faire apprendre; il a été chassé de toutes les pensions. Celui-là est un petit fat, dont la société est ennuyeuse; chaque fois qu'il ouvre la bouche, je ne puis m'empêcher de bailler. Vous auriez bien tort, M. Henri, de donner de toutes ces belles choses à ce troisième; il n'a de goût pour rien, et ne fera pas le moindre cas de vos cadeaux. Dans huit jours il y en aura la

moitié de perdue et l'autre de gâtée. Un quatrième était si gourmand, qu'il changerait volontiers un rubis contre un morceau de gâteau ou une poignée de cerises. Chaque fois qu'il citait un des prétendus défauts de ses camarades, il avait grand soin d'ajouter : « Quant à moi, je ne suis pas comme cela. Vous pouvez sans crainte me donner des choses précieuses, je m'entends à les conserver et à en faire usage. »

Henri, qui ne manquait pas de sagacité, voyant que François était un égoïste et un présomptueux, au lieu de lui donner la moindre chose, ferma ses caisses, sans même lui rien offrir. Il dit alors à François, qui était consterné, et pas assez maître de lui pour cacher sa mauvaise humeur : « Maintenant que nous avons tout vu, nous allons retourner vers nos camarades. »

« Oui, nous avons tout vu, se dit François, mais tu ne m'as pas donné la

moindre preuve de ta générosité si vantée. Tu n'es qu'un vieil avare, monsieur l'Américain. » Comme cette pensée l'irritait encore plus contre Henri, il s'éloigna de lui plein de mécontentement et de mauvaise humeur.

« Grâce au ciel, j'en suis débarrassé, dit Henri quand il vit François s'éloigner. Jamais je n'ai vu jeune homme plus insupportable ; quel abominable caractère. Non-seulement il est l'égoïsme personnifié, mais encore il est impitoyable envers les autres, et les dénigre pour faire ressortir des qualités qu'il prétend à tort posséder. Pour se vanter, il ne craint pas de jouer le rôle méprisable de calomniateur. »

Henri alla se mêler à la foule joyeuse des jeunes garçons, qui l'entourèrent avec amitié, car la franchise de son caractère leur plaisait beaucoup. Ils l'invitèrent à prendre part à leurs jeux, ce à quoi il consentit. Quant à François, il ne voulut

point jouer, mais il alla d'un air boudeur s'asseoir dans un coin écarté, et fit semblant de lire. Cependant, il n'était rien moins qu'occupé de ce qu'il lisait. Ses regards se portaient sans cesse à la dérobée sur ceux dont il enviait en secret la gaîté et la bonne humeur.

Quand les jeux furent finis, Henri dit à ses jeunes camarades : « Maintenant, nous allons monter à ma chambre et visiter ma collection ; car il y en a, je crois, parmi vous, qui ne l'ont pas encore vue. »

« Volontiers, volontiers! » s'écrièrent-ils tous à la fois.

« Allez, courez, imbécilles, se dit François en voyant leur empressement ; vous croyez bonnement que ce méchant caraïbe (c'est ainsi que dans sa mauvaise humeru il appelait Henri), va vous donner de ses curiosités. Comptez-y, et vous reviendrez les mains vides. C'est bien le plus grand avare que je connaisse. »

François alla rejoindre la société qui prenait le thé sous un ombrage de tilleuls. Il ne la quitta que quand la curiosité le poussa vers l'endroit d'où partaient les cris de joie de ses camarades, qui sortaient de la chambre de Henri.

CHAPITRE XVII.

POOR MASTER I.

FRANÇOIS s'était trompé sur le compte de Henri, car il n'y avait pas un seul de ses camarades qui n'ait eu son petit présent. Chacun paraissait joyeux de son lot. Il n'y avait que lui qui n'eut pas eu part à la libéralité du jeune Américain ; aussi le haïssait-il du fond de son âme.

Au lieu d'attribuer cet affront à son mauvais caractère, il s'en prenait au donataire, et se répandait tout bas en invectives contre lui. C'est ainsi que font les hommes égoïstes et vains.

« Ce Henri se disait-il, est un garçon lourd

et grossier, sans la moindre éducation; malgré ses seize ans il est aussi ignorant qu'un enfant sortant du maillot. Je ne m'étonne pas que ma conversation savante et sérieuse l'ait ennuyé, il ne me comprenait pas; la moindre des choses que je lui disais était au-dessus de sa portée; il aime bien mieux les discours futiles de cette sotte marmaille, dont il gagne l'amitié au moyen de quelques misérables pierrailles; et c'est pour me punir de ne m'avoir pas compris, qu'il ne m'a pas jugé digne de sa munificence. Pauvre sot, va, j'ai bien vécu jusqu'à présent sans tes cadeaux, et je puis bien m'en passer encore. »

C'est ainsi que raisonnait François pour se consoler de sa mauvaise fortune, mais on pense bien qu'il n'était pas de bonne humeur. Il resta assis sur un banc assez distant de l'endroit où s'ébattait la troupe joyeuse. Tout-à-coup les joueurs se précipitèrent vers l'extrémité du jar-

din, et bientôt il entendit retentir les cris : « Bravo! bravo! c'est extraordinaire! »

Il ne put résister au désir de savoir quel était le sujet de ces exclamations. « Qu'est-ce qui se passe donc de si étonnant là-bas, se dit-il; il faut que je le voie. » Il se leva et se dirigea à pas précipités vers le lieu d'où partaient les cris.

Tous ses camarades étaient réunis au bord d'un large fossé qui formait les limites du jardin; et quand il arriva, il vit le jeune Américain qui, plein de confiance dans son adresse, sautait ce fossé avec aisance quoiqu'il fut assez profond pour qu'un petit canot y put naviguer. Il répétait ses sauts avec une légèreté incroyable. « Il est léger comme un écureuil, disaient les jeunes gens. Pas un de nous n'en pourrait faire autant. »

Plusieurs des convives, attirés par les cris de joie des enfans, vinrent les rejoindre, et Henri fut prié de donner de nouveau

une preuve de sa légèreté. Jamais il ne manquait le but, et il retombait sur le sol avec un aplomb étonnant, qui prouvait que cet exercice lui était très-familier.

Les applaudissemens accordés à un homme qu'il regardait comme son ennemi, excitèrent au plus haut degré la jalousie de François. Dans le fond de son cœur il sentait la supériorité de Henri, mais son orgueil et sa vanité en étaient blessés. Après avoir plus d'une fois mesuré des yeux la largeur du fossé et vu l'aisance avec laquelle son rival le franchissait, il s'écria : « Comment pouvez-vous vous tant étonner de la légèreté de M. Henri, et lui prodiguer une admiration si puérile. Ce qu'il vient de faire ne présente pas la moindre difficulté. J'ai plus de vingt fois franchi des fossés plus larges et plus profonds que celui-là ! »

Cette fanfaronnade fut accueillie par des cris d'incrédulité. « Allons, François, puisque tu es si habile, fais-nous le voir. »

« Oui, montre nous ton adresse, » lui dit un des amis de son père qui n'était pas fâché de donner une petite leçon à ce jeune présomptueux, et qui savait que le fossé n'était pas assez profond pour qu'il courût le risque de se noyer. Il pensait qu'une petite humiliation rabattrait un peu la vanité de François. Vous voyez, mes enfans, que les égoïstes et les présomptueux n'ont pas d'amis; chacun, au contraire, semble armé contre eux. On aime à les voir humiliés; les molestations qu'ils éprouvent sont un sujet de raillerie plutôt que de compassion. Il est vrai qu'on ne peut trop se tenir sur ses gardes contre des gens qui n'apportent dans la société que l'amour déréglé d'eux-mêmes, et sont toujours prêts à sacrifier le bonheur d'autrui pour augmenter le leur.

Ce défi porté à François le fit alternativement rougir et pâlir. Il ne comptait pas que sa fanfaronnade aurait une telle issue; il pensait au contraire que chacun s'em-

presserait de le détourner de ce dessein, et il y voyait la preuve d'un intérêt qui lui aurait fait plaisir. Point du tout; une provocation formelle avait suivi ses paroles, il fallait qu'il donnât des preuves de ce qu'il avançait; et malgré sa lâcheté naturelle, la vanité était si puissante chez lui, qu'il craignait moins de s'exposer à un malheur que de passer pour ridicule.

Il s'approcha du fossé, et en mesura la largeur d'un air indécis. Cet examen fit chanceler sa résolution; il désespérait d'atteindre jamais l'autre bord.

« Eh bien, François, lui dit un de ses camarades, tu te grattes l'oreille; il est vrai que le fossé est large, mais il faut dire aussi que tu es un des plus fameux sauteurs du pays. Te souviens-tu que quand nous jouions au cheval fondu, tu nous disais toujours de ne pas faire le gros dos. »

« Tu as raison, disait un autre, ce pauvre François n'est pas un adroit sau-

teur; il a toujours l'air d'une allouette boiteuse, qui se va traînant clopin clopant dans un sillon. »

« Je parie qu'il ne sautera pas ! » disait un troisième.

« Il sautera, » disait un quatrième.

« Non, non, il ne sautera pas, » disaient-ils tous en chœur.

« Si, si, je sauterai, répondit François avec colère, en se tournant vers les rieurs, et parmi vous, messieurs les railleurs, il n'y en aura pas un qui puisse en faise autant. »

Une huée générale fut la réponse à ces paroles.

« Allons saute poltron, » lui dirent-ils; Henri seul, le pacifique Henri, s'approcha de François et lui conseilla amicalement de ne pas sauter le fossé. « Ce fossé, lui dit-il, est un des plus larges que j'aie jamais franchi, et plus que vous, j'ai l'habitude de cette sorte d'exercice. Dans mes fréquentes excursions dans l'intérieur

de la Jamaïque, avec des nègres d'une agilité peu commune, j'ai eu l'occasion de me livrer à ce dangereux exercice; mais vous, Européens, qui marchez toujours sur un terrain plat, dont on semble avoir ôté jusqu'à la moindre pierre qui pourrait vous faire trébûcher, comment voulez-vous rivaliser avec nous, hommes de la nature, qui avons toujours à lutter avec les difficultés? »

Les paroles de Henri, loin de détourner François de son dessein, furent pour lui une incitation plus puissante que les sarcasmes de ses camarades. Une réflexion le portait encore à risquer le saut. « Si je ne saute pas, disait-il, chacun me montrera au doigt et se moquera de moi; si au contraire je réussis, chacun viendra me féliciter, et j'éprouverai le plaisir d'avoir humilié le Caraïbe, qui a l'air de traiter les Européens du haut de sa grandeur. »

Il fit alors écarter la foule, prit son élan, et alla tomber juste au milieu du



fossé, à l'endroit où l'eau était la moins profonde, et la couche de vase la plus épaisse.

En le voyant disparaître, chacun poussa un cri d'effroi. Ceux qui l'avaient excité à sauter se reprochaient déjà leur imprudence. La pâleur était répandue sur tous les visages. Quant à Henri, qui avait autant d'humanité que de sang-froid, il ôta son habit et s'élanca dans le fossé pour en retirer l'imprudent François.

« Poor Master I. (pauvre M. moi), il avait entendu ses camarades lui donner entre eux ce sobriquet et il le répétait dans sa langue, il ne faut pas qu'il se noie. » Il attrapa par le collet de son habit le pauvre François, qui, étourdi de sa chute et tremblant d'effroi, se débattait dans la boue du fossé sans pouvoir reprendre pied.

Henri lui aida à se relever et à grimper le long de la berge. Couvert de confusion, tremblant de tous ses membres; il suivit

son libérateur sans oser lever les yeux sur ses camarades qui, le voyant hors de danger, souriaient malignement. Henri le conduisit dans sa chambre, et comme ils étaient à peu près de même taille, il lui donna de ses habits.

François se hâta de retourner à la maison, et n'osa plus depuis se montrer au milieu de ses camarades. Il prétextait des maux de tête, quoiqu'il se portât fort bien, pour ne pas se trouver parmi des personnes qui avaient vu sa honte. Il lui fallut essuyer les reproches de ses parens, qui lui firent plus d'une réprimande sévère pour avoir eu la vanité d'entreprendre ce qui était au-dessus de ses forces.

Ils étaient intérieurement satisfaits de ce petit événement, et espéraient que l'humiliation qu'avait éprouvé leur fils le corrigerait de sa vanité; mais ils se trompaient. François qui ne pouvait se mettre dans l'esprit qu'il eût le moindre

défaut, ne chercha jamais à travailler à son amélioration.

Il conserva long-temps le nom de Poor Master I., que lui avait donné le joyeux Henri. Ses camarades avaient trouvé ce nom si caractéristique qu'ils n'auraient pu en choisir un meilleur. Avec un peu plus de cœur, François aurait dû mourir de honte; mais il accusait ses camarades d'injustice, concevait contre eux une haine véritable, et ne voulait pas ouvrir les yeux sur ses défauts.

CHAPITRE VI.

CONCLUSION.

Après vous avoir montré François dans son enfance, il me reste, mes amis, à vous le faire voir devenu homme.

La bonne et douce Emilie trouva le sort qu'elle méritait. Elle était chérie et estimée d'un chacun; parce qu'il n'était pas de plus grand bonheur pour elle que de faire plaisir à ceux qui l'entouraient. Jamais un infortuné n'implorait en vain sa pitié. Elle savait en outre rehausser le prix de ses bienfaits par la grâce qui accompagnait ses dons. Celui qui recevait

d'elle un présent ou un secours, n'en était jamais humilié. C'était une récompense, ou bien un prêt qu'elle faisait, et qui lui serait rendu dans de meilleurs temps; aussi, son nom était-il partout révéré.

Emilie n'était pas ce qu'on appelle une belle femme, mais ses traits étaient réguliers et agréables, sa démarche gracieuse, enfin tout son extérieur annonçait la bonté de son cœur. Un homme d'un grand mérite, qui en entendit parler favorablement par la famille de l'infortuné Ferdinand, qui avait si misérablement péri par l'imprudence de sa bonne, éprouva le désir de la connaître; dès qu'il la vit il l'aima, et demanda sa main qui lui fut accordée. Walther, c'est le nom de son époux, s'estimait heureux de posséder une femme si accomplie; car Emilie était le plus bel ornement de sa maison.

La baronne, qui avait été touchée de la sensibilité dont Emilie avait donné des preuves lors de la mort de son fils, s'était

attachée à cette jeune fille, dont la société lui était devenue indispensable, et qu'elle regardait comme son propre enfant. Cette excellente dame mourut peu de temps après son époux, et laissa à Emilie la plus grande partie de sa fortune; elle ne pensait pas pouvoir la confier à de meilleures mains.

Il en fut autrement de François; quand il eut atteint l'âge requis, il entra chez un fort négociant pour y apprendre le commerce, et après la mort de ses parens il prit une maison à son compte. Il se croyait là dans sa véritable sphère, car en sa qualité de négociant, tous les chemins de la fortune lui étaient ouverts; il pouvait à son gré acquérir des richesses; car dans la vénalité de son âme, il n'avait aucune estime pour la vertu; l'or était le but unique de ses désirs. Pourvu qu'il amassât des richesses, il s'embarrassait peu si les moyens qu'il

employait pour les acquérir étaient conformes aux lois de la sévère équité.

Dans le principe, la fortune parut lui sourire; l'époque était favorable, et il amassa en peu de temps une fortune considérable; mais la soif insatiable de l'or le fit se jeter imprudemment dans des entreprises de plus en plus grandes et périlleuses. Comme il avait des connaissances très-bornées, et que la sécheresse de son cœur avait éloigné tout le monde de lui, il ne comptait pas un seul ami qui pût lui donner des conseils salutaires. Aussi fit-il plus d'une fois de fausses spéculations qui firent peu à peu disparaître les richessses qu'il avait acquises.

Il éclata alors une guerre qui fit espérer à François de rétablir promptement ses affaires; il demanda les fournitures de l'armée qui était sur le point d'entrer en campagne. Son offre fut acceptée, et le

gouvernement le chargea de la fourniture des vivres.

Il s'ouvrait pour François un vaste champ aux spéculations, et la perspective de nouvelles richesses vint exciter la cupidité de cet homme avide. Sans égard pour le bien-être des malheureux soldats, il achetait à vil prix des denrées de mauvaise qualité, ou même à demi gâtées, et les vendait un haut prix au gouvernemrnt.

Pendant long-temps cette odieux trafic demeura caché, et François gagna de cette manière des sommes considérables. Enfin, la mauvaise qualité des vivres qui augmentait de jour en jour, engendra dans le camp des maladies contagieuses, qui faisaient périr un nombre considérable de soldats. C'est ainsi que l'égoïsme uni à la plus basse cupidité, rendit François homicide.

Cette désespérante mortalité éveilla l'attention des autorités militaires. On

remonta à la source du mal, et l'on reconnut avec indignation qu'il provenait des vivres corrompus que François Haguenau avait livrés à l'armée.

Un mandat d'arrêt fut aussitôt décerné contre lui; il fut jeté en prison; la plus sévère enquête fut faite sur sa conduite, et François fut reconnu pour un vil imposteur, qui avait sacrifié ses semblables pour amasser des richesses.

La loi prononçait la peine de mort contre ce crime; aussi François fut-il condamné au dernier supplice, et le monarque, qui était juste mais sévère, confirma ce jugement.

Personne ne demanda pour François la commutation de sa peine; car il n'avait pas un seul ami qui vînt le consoler de son malheur; il avait tout sacrifié à la soif de l'or, et aucun de ses semblables n'avait joui de ses libéralités. François, au fond de son cachot, attendait de jour en jour l'instant du supplice, et versait des larmes amères sur son sort. Non pas qu'il

se repentit de sa conduite, car ses malheurs ne l'avaient nullement changé, et s'il eût été libre et maître de ses actions, la crainte seule du châtiment l'aurait retenu d'entreprendre des spéculations si honteuses, mais son cœur n'en aurait pas été moins vil ni moins dur. Dans cette horrible conjoncture, il trouva cependant une personne compatissante, à qui son sort n'était pas indifférent, et qui l'aimait encore malgré son indignité; la réprobation dont l'avait frappé la société, n'avait pas changé son cœur; elle l'aimait toujours tendrement. Cette personne était la douce, la bienfaisante Emilie. Cette bonne sœur n'avait pas oublié que cet homme flétri par les lois était son frère, celui avec qui elle avait passé sa jeunesse, et dont elle avait partagé les jeux. »

Elle alla trouver le roi, se jeta à ses pieds et lui demanda en pleurant la grâce de son frère.

Ses larmes, sa réputation de sagesse et

de bonté qui était parvenue jusqu'au pied du trône, attendrirent le cœur du monarque.

« Levez-vous, madame, lui dit-il avec émotion; levez-vous. Je consens à faire à votre indigne frère grâce d'une vie qu'il a souillée de tant de crimes; mais ne regardez pas cette grâce comme l'effet de la pitié qu'il m'inspire, car il s'est rendu indigne de ma clémence; c'est par égard pour vous et pour votre estimable famille que je consens à commuer sa peine.

« Cependant, comme votre frère est un ennemi de la société, et qu'il chercherait sans cesse à lui nuire pour satisfaire son insatiable cupidité, il faut le mettre hors d'état d'exécuter ses perfides desseins. Le devoir d'un bon prince est de veiller à ce que ses sujets ne deviennent pas la proie des hommes assez vils pour ne pas reconnaître et respecter la puissance des lois, et qui n'ont d'autre guide que la soif honteuse des richesses; par conséquent, je ne lui

accorde la vie que pour le séquestrer à jamais de la société avec laquelle il n'aura plus de relations.

« Comme il n'a jamais aimé personne, ni eu la générosité de faire du bien à qui que ce fut, mais que sa vie n'a pas eu d'autre but que de satisfaire ses passions grossières, il n'est pas digne de vivre avec les hommes, et doit n'avoir à s'occuper que de lui. »

Cette sentence fut irrévocable; Emilie n'eut pas même la consolation de voir et de consoler son infortuné frère. Il fut pendant le reste de sa vie tenu au secret, sans qu'une âme vivante pénétrât jusqu'à lui.

Malgré la rigueur de ce châtiment, cet indigne égoïste ne méritait-il pas son sort ?

FIN DE L'ÉGOÏSTE.

Belle

ET LAIDE,

OU

LES DEUX SOEURS.

BELLE

et Laide.

CHAPITRE I.

LES DEUX SOEURS.

Rosalie, jeune fille de quatorze ans, était devant son miroir et y regardait avec complaisance son visage gracieux et ses beaux cheveux qui tombaient en longues boucles sur ses épaules plus blanches que la neige. Aucune de ses compagnes ne l'égalait en beauté; aussi Rosalie savait-

elle qu'elle était belle, et s'en faisait gloire.

« T'habilleras-tu enfin, lui demanda sa sœur Léopoldine, qui n'avait pas ainsi que Rosalie l'avantage de la beauté, et qui par cette raison était bien moins long-temps qu'elle à sa toilette. « J'ai bientôt achevé ma robe, continua-t-elle en achevant de poser le corsage à une robe à laquelle elle travaillait assidûment depuis plusieurs jours. »

« Ma pauvre Léopoldine, lui dit Rosalie d'un air dédaigneux, je ne sais où tu as eu les yeux de choisir une robe de si mauvais goût ; cette couleur n'est pas à la mode; ce dessin est lourd et sans grâce. Jamais je n'oserais sortir avec une telle robe, quoique cependant la mienne ne soit guère plus belle, » continua-t-elle en soupirant.

« Qu'avons-nous besoin d'être plus richement et plus élégamment vêtues, lui répondit Léopoldine; nos vêtemens sont

simples, mais propres; que veux-tu de plus, nous voyons si peu de monde. »

« Jamais tu ne tiens un autre langage; il semble, parce que tu n'aimes pas la toilette, que personne ne doive l'aimer. Tu es encore plus sévère envers moi qu'envers qui que ce soit. Est-ce un si grand mal d'aimer à être vêtue d'une manière convenable. Je rougirais de paraître dans le monde si j'étais mise d'une manière aussi négligée que toi. »

« Ma chère Rosalie, tu peux avec raison te rappeler ce que je t'ai dit au sujet de ton amour excessif de la toilette, car je te l'ai répété assez de fois. Je désirerais que tu profitasses mieux de mes leçons. »

« Tes leçons, lui répondit Rosalie d'un air ironique, tes leçons; depuis quand dois-je en recevoir de toi, sermonneuse éternelle. J'ai entendu dire à madame de Soltau, qui est certainement une femme de sens, et réputée pour son bon goût,

que les égards qu'on a pour nous sont en proportion de la recherche de notre mise; et cela est très-vrai, car les personnes mises avec trop de simplicité sont généralement regardées avec dédain, et passent pour des gens mesquins. »

« Je crois que l'on peut fort bien se passer de l'estime des gens qui ne font attention qu'à l'extérieur; quant à moi, j'y tiens fort peu. »

« Tu as de bonnes raisons pour cela, » lui répondit sa sœur avec dépit, car la vanité avait déjà endurci son jeune cœur, et elle ne craignait pas de blesser sa jeune sœur.

« Je sais que tu veux dire que je ne suis pas belle, lui répondit Léopoldine avec une douceur et une résignation qui faisaient grand honneur à une jeune fille de treize ans; je le sais, car mon miroir me le dit tous les jours; mais ne crois pas que j'en sois plus malheureuse. »

« Tu as de la philosophie, c'est très-

louable à toi. Quand je t'entends parler de la sorte, je ne puis m'empêcher de penser au renard et aux raisins; il les trouvait trop verts, parce qu'il ne pouvait pas y atteindre. Allons, cessons tous ces débats inutiles et hâte-toi de t'habiller, car il sera bientôt temps de descendre au salon. »

« Les convives ne doivent arriver que dans une heure, et quand j'aurai fini ma robe je travaillerai au trousseau de la fille de la pauvre veuve qui demeure dans notre maison; car la pauvre enfant n'a pour s'habilier que des haillons qui la défendront à peine des rigueurs de l'hiver. »

« Tu as bien le temps de t'en occuper. » Ce jour est pour nous un jour de fête. Quant à moi je serais bien fâchée de toucher à une aiguille.

« Je travaillerai encore pendant trois quarts-d'heure, puis je commencerai ma

toilette ; dix minutes me suffiront pour être prête. »

« Fais ce que tu voudras ; il n'y a pas moyen de te faire entendre raison. »

Rosalie resta quelque temps encore devant son miroir, tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, afin de voir si sa frisure était en ordre ; et quand elle eût terminé sa toilette, elle descendit dans le salon pour attendre les convives tandis que Léopoldine travaillait assidûment.

CHAPITRE II.

LA CONFIDENCE.

« O mon Dieu, comme tu es belle, dit à Rosalie son frère Gottfried, quand il la vit s'asseoir avec prétention sur un sopha, et témoigner de l'impatience de ce que les convives n'étaient pas encore arrivés. Quand nous attendrions quarante convives tu ne te serais pas parée avec plus de soin, cependant nous ne recevrons qu'un seul ami de notre père, avec sa femme et ses deux filles. Je crois ma pauvre Rosalie, qu'avec tes rubans, tes perles et ton faux peigne d'or, tu feras une pauvre figure ; car la famille Sarnen a des

goûts tous simples, quoiqu'elle ait une grande fortune. »

« Et vous petit impertinent vous ferez une sotte figure, avec vos observations déplacées ; dorénavant, mêlez-vous de vos affaires et non des miennes, lui répondit Rosalie avec impatience. Croyez-vous que je voudrais ainsi que vous paraître en société avec des vêtemens aussi en désordre que les vôtres. Si vous continuez à m'obséder de la sorte, je m'en plaindrai à papa et je vous ferai donner une bonne correction. »

« Oh! oh! tu prends la chose au sérieux ; lui répondit le petit espiègle en faisant une piroutete ; mais cela n'empêche pas que je sais ce que j'ai entendu dire de toi, il y a quelques jours. »

« Mon petit Gottfried, tu sais que je t'aime bien, dis moi, je t'en prie, ce que tu as entendu dire, » lui demanda Rosalie avec curiosité.

« Je ne suis pas un petit sot, quand tu

veux obtenir quelque chose de moi. Eh bien écoute, je vais te le dire, mais songe bien que ce n'est pas moi qui parle. Cette petite Rosalie, disait-on, est une coquette, bien fière de son joli visage ; mais, elle devient chaque jour plus insuportable ; la beauté sans affabilité est un mal plutôt qu'un bien. Quoique l'on parlât bien bas j'ai tout entendu. »

« Il n'y a que des sots ou des gens bien laids, qui puissent tenir un pareil langage. Ces sortes de gens sont toujours envieux, » lui répondit Rosalie en se mordant les lèvres avec dépit.

« Ce sont des gens qui ne sont ni sots ni laids ; mais des personnes dont l'opinion est d'un grand poids pour toi. »

« Je te promets que le jugement que ces gens portent sur mon compte m'est parfaitement indifférent, et je n'ai pas besoin de savoir quels sont ceux qui s'expriment d'une manière si désobligante. Pourtant tu peux me dire comment ils s'appellent,

je te donne ma parole que je ne le dirai à personne. »

» Ce sont.... Mais je te le dirai une autre fois ; car j'entends une voiture entrer dans la cour, et je suis sûr que ce sont nos convives. » En disant ces mots, Gottfried sortit du salon et laissa Rosalie fort intriguée de la confidence ; car malgré l'indifférence qu'elle affectait, les louanges ou le blâme d'autrui l'occupaient beaucoup ; sa vanité était si grande, qu'elle voulait être aimée et admirée de tout le monde.

CHAPITRE III.

L'AMABILITÉ L'EMPORTE SUR LA BEAUTÉ.

Les étrangers attendus par l'impatiente Rosalie, entrèrent dans le salon avec le jeune Gottfried. Elle ne les connaissait pas encore ; mais elle en avait entendu parler d'une manière favorable par son père. C'était la famille de Sarnen, qui jouissait dans la ville d'une réputation justement méritée.

La simplicité de leur mise étonna Rosalie, qui savait que c'était une des plus riches familles de tout le pays. Les deux filles du baron ; l'une âgée de douze ans et l'autre de quinze, étaient aussi jolies

que modestes et leurs vêtemens étaient de bon goût, mais sans recherche; au lieu de perles et de diamans, elles n'avaient dans les cheveux qu'une simple fleur.

La baronne, dont les traits étaient pleins de noblesse et de dignité, paraissait avoir été fort belle dans sa jeunesse; elle était mise aussi simplement que ses filles. La pauvre Rosalie se trouvait par conséquent déplacée au milieu d'une telle société, avec la brillante toilette et les bijoux dont elle était chargée; aussi paraissait-elle fort confuse.

« Quelle est cette jeune dame? » demanda tous bas la baronne à la mère de Rosalie, en lui désignant cette dernière.

« Madame, c'est ma fille ainée; lui répondit madame Steinthal; permettez-moi de vous la présenter. »

Rosalie qui avait entendu les dernières paroles de sa mère, crut que madame de Sarnen répondrait comme la plupart des étrangers auxquels elle était présentée:

« Vous avez une fille charmante ; je vous en fais mon compliment. » Madame de Sarnen avait trop de sens pour tenir un semblable langage ; elle savait trop bien que les louanges inconsidérées font la perte des jeunes filles, en leur inspirant une vanité à laquelle elles ne sont souvent que trop portées. La baronne lui adressa quelques paroles bienveillantes ; mais sans lui faire le moindre compliment ; ce qui décontenança Rosalie qui regardait les éloges qu'on lui adressait, comme un tribut dû à sa beauté.

Léopoldine entra en ce moment dans le salon ; elle avait terminé son travail et en peu de temps achevé sa toilette, qui était aussi simple que celle de sa sœur était recherchée.

L'application avec laquelle elle avait travaillé, la joie que lui causait l'achèvement d'un ouvrage destiné à secourir un malheureux, avaient donné à son visage, qui n'était rien moins que beau, une

expression de contentement qui ajoutait à son amabilité naturelle. Elle plut à tout le monde; et, au bout de peu de temps, Emma et Clotilde, les filles de madame de Sarnen, firent avec elle parfaite connaissance. Sa conversation était agréable et facile; elle ne cherchait pas à y briller, mais plutôt à dire des choses qui pussent plaire à ceux avec qui elle conversait. Tandis que toutes trois semblaient les meilleures amies du monde, la pauvre Rosalie était à quelque distance de là, ne prenant aucune part à leur conversation, et paraissait toute déconcertée du froid accueil fait à sa personne et à sa parure.

Ses réflexions étaient peu favorables aux nouveaux venus. « Je vois bien, se disait-elle, que ces gens, dont mes parens ne parlent jamais sans en faire les plus grands éloges, ne méritent pas les honneurs qu'on leur rend. Ils sont vraiment dépourvus de toute espèce de goût

et d'urbanité. Leurs filles sont également de petites mijaurées qui s'amusent du babil enfantin de ma sœur, qui n'a dans la tête que des idées triviales et domestiques. Ces demoiselles semblent me dédaigner parce qu'elles sentent combien je suis au-dessus d'elle par le goût de ma parure et la grâce de ma personne ; c'est une sorte d'hommage que je dois à leur jalousie. » En faisant ces réflexions qui ne lui étaient suggérées que par le dépit, Rosalie sentait sa poitrine se gonfler, et un soupir prêt de s'en échapper ; mais elle le comprimait bien vite pour qu'on ne s'en aperçût pas.

« Veux-tu descendre avec nous dans le jardin ? » lui demanda sa sœur qui s'apercevait de l'embarras de sa position.

« Non, je reste ici, le temps menace, et je craindrais que la pluie ne gâtât ma robe neuve. »

Les deux sœurs sourirent en entendant Rosalie parler de la sorte. Elles prirent

Léopoldine par le bras et toutes trois descendirent dans le jardin où elles goûtèrent un tel plaisir, qu'elles ne rentrèrent que lorsque la cloche les avertit que l'heure du dîner était arrivée. Pendant leur absence, Rosalie s'était mortellement ennuyée; elle se serait même endormie, si les signes fréquens de sa mère ne l'eussent avertie de l'inconvenance d'une telle conduite. Elle lutta donc pendant deux heures entières contre l'ennui, car la conversation roulait sur des sujets sérieux qui étaient d'autant moins à sa portée, que la frivolité de ses goûts l'avait empêchée de se livrer à l'étude.

« Allons, je vois avec plaisir que voilà de nouvelles amies, » dit la baronne en souriant quand ses deux filles et Léopoldine rentrèrent dans le salon en se tenant par la main.

Emma s'approcha de sa mère et lui dit à l'oreille : « Je t'assure, maman, que Léopoldine est bien aimable; elle est si

bonne, si prévenante, que j'aimerais à avoir une telle amie. Elle a beaucoup d'esprit et cependant bien peu de vanité. »

Clotilde qui s'était approchée, dit à la baronne : « Maman, tu nous laisseras venir souvent, n'est-il pas vrai; car nous nous sommes bien diverties. Léopoldine ne me traite pas en petite fille; elle joue avec moi tout aussi bien qu'avec ma sœur. »

« Oui, oui mes enfans, leur dit sa mère; mais il ne faut pas avoir l'air de négliger la sœur aînée; pourquoi n'y faites-vous donc pas attention? »

« Elle paraît trop mijaurée, dit Emma; quand nous lui avons proposé de descendre avec nous au jardin, mademoiselle a refusé parce qu'elle craignait de gâter sa belle robe et de défriser ses beaux cheveux. Elle ne me plaît pas du tout. »

« Elle est pourtant bien belle, car jamais de ma vie je n'ai vu une plus jolie personne, » lui répondit sa mère.

« Peu m'importe sa beauté, ce n'est qu'une jolie poupée ; car elle ne parle pas, ne remue pas ; il semblerait qu'elle ne soit là que pour faire voir sa jolie figure et étaler ses beaux atours ; tu penses, chère maman, qu'il est impossible qu'elle plaise à qui que ce soit. »

« Ma chère Emma, je suis loin d'approuver l'air prétentieux de Rosalie, et son amour pour la parure ; mais je ne me permettrais pas ainsi que toi de porter sur elle un jugement si défavorable. Avant de se prononcer, ma fille, il faut avoir attentivement observé. Ne crois-tu pas que cela vaut mieux que de s'exposer au danger de porter un jugement précipité ? »

Cette douce représentation de la baronne fit rougir Emma qui, pour réparer sa faute, se mit à table à côté de Rosalie et non pas ainsi qu'elle l'aurait désiré, à côté de sa chère Léopoldine. La baronne, satisfaite de cette action, lui en fit compliment par un léger signe de tête.

Pendant tout le repas, il lui fut impossible de tenir conversation avec Rosalie, ce qui n'était guère propre à la faire revenir de sa prévention contre elle. Mais Rosalie ne savait parler d'autre chose que de laideur ou de beauté. Sa conversation roulait perpétuellement sur ses jeunes amies, sur lesquelles elle portait un jugement favorable si elles étaient douées d'une jolie figure et qu'elle critiquait de la manière la plus acerbe si la nature ne les avait pas favorisées sous le rapport de la beauté. L'insipidité de ses discours fit perdre patience à Emma, à qui le dîner sembla d'une longueur horrible; elle désirait vivement qu'on sortît de table pour être débarrassée de son ennuyeuse voisine.

M. de Sarnen chercha même en vain à s'entretenir avec Rosalie; il s'aperçut bientôt, aux réponses de cette jeune fille, qu'elle était d'une profonde ignorance. Il s'adressa alors à Léopoldine, dont les

réponses, à la fois pleines de bon sens et de modestie, le ravirent.

La soirée se passa de la même manière, Léopoldine en eut tous les honneurs; la famille de Sarnen fut pleine d'attention pour elle, tandis que les honnêtetés qu'elle fit à Rosalie étaient uniquement l'effet de la bienséance. Quand elle prit congé de M. de Steinthal, elle invita Léopoldine et sa sœur à les venir voir ; mais cette invitation s'adressait surtout à la première, qui les en remercia avec la plus aimable modestie, tandis que la belle et dédaigneuse Rosalie, piquée des égards qu'on avait eus pour sa sœur, leur répondit par un froid remercîment.

La famille du baron était à peine hors de la cour, que Rosalie manifesta le désir de se retirer dans sa chambre, sous le prétexte d'un grand mal de tête; mais c'était pour pleurer à son aise, du dépit que lui causait le peu d'attention qu'on

avait paru faire à sa beauté et à sa brillante parure. Elle s'en prit à la pauvre Léopoldine, qui eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de sa sœur aînée.

CHAPITRE IV.

MIEUX VAUT QUELQUEFOIS LAIDEUR QUE BEAUTÉ

« MAMAN, dit Clotilde quand toute la famille de Sarnen fut rentrée, comment se fait-il que Léopoldine me plaise mieux que sa sœur, bien que cette dernière soit bien plus jolie qu'elle ? »

« Avec un peu de réflexion, tu devineras toi-même, ma chère fille, pourquoi l'une des deux sœurs te plaît mieux que l'autre. »

« C'est vrai, répondit-elle ; Léopoldine est bien plus aimable que Rosalie, quoi-

que toutes deux aient reçu la même éducation et que Rosalie soit l'aînée. »

« Tu ne te rends pas un compte exact de la cause qui te fait préférer Léopoldine à sa sœur. Rosalie croit, parce qu'elle est belle, n'avoir besoin de rien autre chose pour plaire ; c'est une erreur commune à toutes les belles personnes ; c'est pourquoi elles ne se donnent aucune peine pour acquérir des qualités aimables ; chez elles l'extérieur est tout ; cependant, ma chère Clotilde, la bonté du cœur et les grâces de l'esprit ajoutent de nouveaux charmes à la beauté et rendent la laideur aimable. Quand la jeunesse s'évanouit, les femmes d'une grande beauté perdent leur éclat, et si elles n'ont pas eu soin d'orner leur esprit, elles voient s'éloigner d'elles ceux qui naguère s'empressaient de leur plaire. La femme laide a sous ce rapport un grand avantage sur celle qui est belle ; comme elle est dépourvue de charmes extérieurs, elle cherche à acqué-

rir des qualités solides qui fassent rechercher sa société. Pour en revenir à Rosalie, elle est dans ce cas : occupée sans cesse de sa parure, elle est indifférente pour tout le reste ; c'est, en un mot, une belle statue. »

« Je ne sais pas, maman, pourquoi Rosalie paraît toujours de mauvaise humeur, dit Emma ; rarement le sourire est sur ses lèvres. On la croirait sans cesse occupée du soin d'empêcher que ses beaux vêtemens ne soient froissés ou que sa coiffure perde de sa régularité. Elle serait bien plus belle si elle était aussi enjouée que sa sœur. Quand son père parla de musique et de littérature, quoiqu'elle ait appris toutes ces choses, elle ne chercha pas à glisser un seul mot dans toute la conversation, et ne paraissait même pas y faire attention. J'ai remarqué que quand papa lui adressa une question sur un point d'histoire généralement connu, elle rougit, baissa les yeux et ne répondit pas ; ce

qui semblerait annoncer qu'elle est aussi ignorante qu'elle est belle. Léopoldine est bien différente; elle répond avec assurance à toutes les questions qu'on lui adresse; et jamais l'on ne pourrait croire que les deux sœurs ont eu les mêmes maîtres. »

« J'aime à voir, mes chères filles, dit la baronne à Clotilde et à Emma, que vous ayez donné la préférence à celle qui en est véritablement digne. La figure de Léopoldine respire la franchise et l'esprit; on remarque chez elle, malgré son jeune âge, une maturité peu commune, et qui fait prévoir ce qu'elle sera un jour. C'est là la véritable beauté, celle que l'on doit rechercher lorsqu'on est pénétré de l'amour du bien et du beau. Il n'y a que les insensés qui estiment uniqucment les avantages extérieurs, et attachent du prix à la beauté dont est si fière la dédaigneuse Rosalie. Ce sera dans quelques années que vous pourrez apprécier la différence

qui existe entre les deux sœurs. Quand l'âge aura détruit la beauté de Rosalie, sans donner à son esprit les ornemens qu'elle a négligé d'acquérir, Léopoldine sera parvenue à la maturite de sa raison, et sera plus encore qu'aujourd'hui préférée à sa sœur. »

CHAPITRE V.

QUAND LE COEUR EST ENDURCI PAR L'ORGUEIL, LES CONSEILS SONT INUTILES.

Emma et Clotilde ne tardèrent pas à devenir les voisines des deux sœurs, car le baron de Sarnen qui désirait depuis long-temps s'éloigner du tumulte des affaires publiques, acheta une propriété tout à côté de celle de M. de Steinthal, dont il était l'ami. Les deux familles purent alors se visiter fréquemment; il ne se passait même pas un seul jour sans que leurs enfans se réunissent.

Les filles de M. de Sarnen et Léopoldine

furent bientôt unies par la plus étroite amitié, au point de ne former, comme on dit, qu'un corps et qu'une âme. Cette liaison fit grand plaisir à leurs parens, car M. et madame de Steinthal aimaient autant les filles du baron, que M. et madame de Sarnen chérissaient Léopoldine.

Madame de Sarnen qui avait reçu une brillante éducation, et qui était une femme du plus grand mérite, contribuait elle-même à l'instruction de ses chères filles, et leur donnait chaque jour des leçons qu'elle savait rendre à la fois utiles et agréables. Comme elle avait remarqué dans Léopoldine les dispositions les plus heureuses, elle l'invita à assister à ses leçons, ce que cette dernière accepta avec autant de plaisir que de reconnaissance.

Nous ne parlons pas ici de Rosalie, parce qu'elle n'allait que rarement chez la famille de Sarnen; encore fallait-il, pour ainsi dire, la contraindre à leur faire visite, car cette belle prétentieuse avait

été si vivement piquée de la froideur de leur premier accueil, et de l'amitié que chacun d'eux semblait porter à Léopoldine, qu'elle leur avait voué une véritable haine. Comme sa société était fort ennuyeuse, on ne l'invitait que par politesse, et jamais on ne réitérait une invitation. Bientôt elle vit s'ouvrir pour elle une autre maison où elle trouva un accueil qui flatta sa vanité; c'était celle de madame de Bergen, dont la propriété était également voisine de celle de ses parens. Quoique M. de Steinthal ne la vît pas aller avec plaisir dans la maison de cette dame, il n'eut pas la force de lui défendre entièrement une fréquentation qu'il jugeait intérieurement devoir lui être nuisible.

Mesdemoiselles de Bergen avaient été élevées dans un pensionnat à la mode, où elles avaient puisé comme un poison un amour désordonné pour le luxe et la toilette. Sans cesse devant leur miroir, elles ne s'occupaient que de toilette, de bals

et de divertissemens ; elles n'aimaient que ce qui flatte les yeux, et étaient tellement ignorantes des choses les plus communes, que le moindre paysan eût rougi de n'en pas savoir plus qu'elles.

Ce fut dans cette société que se trouva Rosalie ; elle y était dans sa sphère, car ses jeunes et imprudentes amies ne cessaient de lui répéter qu'elle était belle, et qu'il n'en fallait pas davantage pour plaire. Elle rentrait chez son père l'esprit encore tout plein de ces dangereuses flatteries, et ne rêvait plus que toilette et parure. C'était en vain que Léopoldine lui faisait de sages remontrances et lui représentait le danger qu'il y avait pour elle de prêter l'oreille à des discours si insensés, et qui pouvaient causer sa ruine. Rosalie ne daignait même pas écouter les conseils de sa sœur, qu'elle appelait ironiquement la petite moraliste ; et chaque fois que Léopoldine ouvrait la bouche pour lui donner un conseil,

Rosalie lui tournait le dos et la quittait.

Bientôt la mésintelligence qui régnait entre les deux sœurs devint plus grande, sans que Léopoldine, qui était un modèle de bonté et de douceur, en fût cause le moins du monde. Elle répandait souvent des larmes sur l'éloignement de sa sœur pour elle et sur l'endurcissement de son cœur; mais cela ne l'empêchait pas de l'aimer toujours tendrement. Rosalie qui avait tant de fois exprimé le désir d'être délivrée de la tyrannie insupportable de sa sœur, c'est ainsi qu'elle appelait les sages conseils de la douce Léopoldine, le vit enfin exaucé. M. le baron de Sarnen partait pour un voyage en Italie, qu'il projetait depuis long-temps, dans le but de perfectionner l'éducation de ses filles. Comme il aimait Léopoldine à l'égal de ses enfans, il demanda à ses parens la permission d'emmener avec lui cette charmante fille. Il leur représenta l'avantage qui en résulterait pour elle,

et n'eut pas de peine à obtenir leur consentement. M. et madame de Steinthal auraient bien désiré que Rosalie fît ce voyage; mais comme elle avait toujours fui la maison du baron, il n'y fallait pas penser ; aussi n'en parlèrent-ils même pas à M. de Sarnen.

Léopoldine avait atteint sa seizième année et était sous le rapport de l'esprit une femme accomplie. Elle vit avec plaisir les préparatifs d'un voyage qu'elle désirait depuis long-temps en silence; car sa modestie était si grande, qu'elle n'aurait jamais osé demander à ses parens de la laisser partir avec ses jeunes amies, en sachant qu'il était impossible que sa sœur les accompagnât. L'instant du départ faisait néanmoins battre son cœur ; elle allait pour la première fois se séparer de sa famille qu'elle aimait tendrement, et cette pensée faisait couler ses larmes ; cependant, l'idée que sa sœur restait près d'eux la consolait.

Quelques jours avant son départ, voyant Rosalie plus disposée que de coutume à l'entendre, elle la conjura de s'éloigner de la pernicieuse société des demoiselles de Bergen, dont la frivolité était si généralement blâmée. Cette fois, Rosalie ne se contenta pas de répondre avec froideur à ses sages avis; mais elle lui reprocha durement de calomnier ses amies, qu'elle regardait comme les seules personnes au monde qui s'intéressassent à elle et qui l'aimassent sincèrement.

« O Rosalie, s'écria Léopoldine en répandant des larmes, comment peux-tu à ce point méconnaître mes intentions! Je ne veux point calomnier mesdemoiselles de Bergen, que je regarde comme très-malheureuses, et que je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de rendre plus sensées; mais je t'exprime la crainte que j'éprouve qu'elles ne t'entraînent dans leur ruine et ne détruisent ton avenir. Déjà, par leurs

conseils, elles ont endurci ton cœur; déjà elles ont répandu entre nous le germe de la discorde; depuis long-temps, ô ma sœur, je n'ai entendu de toi un seul mot d'amitié. Jamais tu n'as pour moi que des paroles fières et hautaines. Comment n'as-tu pas vu que tu devrais fuir celles qui avaient assez peu de générosité pour tourner en ridicule une sœur à laquelle la nature a refusé la beauté; et comment as-tu pu, sans que ta conscience te le reprochât, avoir la faiblesse de prendre part à leur ironie? Ne crois pas que leurs paroles m'aient blessée, car j'y suis insensible; mais j'eusse aimé à te voir prendre ma défense. Cette conduite de ta part m'eût prouvé qu'elles n'avaient pas changé ton cœur. Plût au ciel, Rosalie, que tu n'attachasses pas plus de prix que moi à un bien passager qui fait souvent le malheur de notre vie; tu serais plus tranquille, et tant d'amertume n'empoisonnerait pas ta jeunesse. »

« Je ne comprends rien à vos reproches, lui répondit Rosalie rouge de honte et de colère ; quand même, vous choisissez fort mal votre temps, car je suis peu disposée à entendre cette répétition éternelle des mêmes choses. Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire. Mêlez-vous de ce qui vous regarde, et nullement de moi ; c'est ce à quoi je vous invite pour la dernière fois. »

Léopoldine partit en sanglottant, plus convaincue que jamais qu'il n'était plus d'amélioration possible pour sa sœur.

CHAPITRE VI.

LA BEAUTÉ NE SUFFIT PAS TOUJOURS AU BONHEUR D'UN ÉPOUX.

Il y avait un an que Léopoldine était absente, lorsqu'un jour on reçut à Estens une lettre de M. de Sarnen. Elle plongea tout le monde dans le plus grand étonnement et remplit d'envie le cœur de Rosalie. Par cette lettre, M. de Sarnen priait M. et madame de Steinthal de consentir au mariage de leur fille Léopoldine avec son fils Auguste, qui était en voyage depuis plusieurs années, et les avait rejoints à Naples pour revenir en Allemagne avec eux.

« Tous deux s'aiment, disait M. de Sarnen en terminant sa lettre, tous deux

sont dignes l'un de l'autre. Nous vous verrions avec plaisir donner votre consentement à une union qui fera à la fois le bonheur de nos deux enfans. »

On pense bien que les parens de Léopoldine ne firent aucune difficulté pour consentir au mariage de leur fille avec un jeune homme qui était non-seulement riche et aimable, mais encore doué des qualités les plus heureuses, et des talens les plus distingués.

Les fiançailles furent célébrées à Naples, et deux mois après nos voyageurs revinrent tous en Allemagne. Je ne parlerai pas du bonheur de Léopoldine, car elle pouvait estimer son mari autant qu'elle l'aimait et en était aimée.

Rosalie, pour se consoler du mariage de sa sœur, disait souvent à ses folles amies : « Je suis sure que le fiancé de ma sœur est un véritable épouvantail, un monstre de laideur et de difformité; car riche et noble comme il est, il n'aurait

pas épousé une femme aussi laide que Léopoldine. »

« Je parie que ce petit fiancé, répondait Charlotte, a une bosse par-devant et l'autre par-derrière, comme un polichinel, ou plutôt comme Riquet-à-la-Houpe, et qu'il est marqué de petite-vérole. Sans cela, je déclare que ce n'est qu'un sot ou un fou de s'être amouraché d'un laidron comme ta sœur. »

« Et pour achever de l'embellir, je parie qu'il boite dit Joconde ; ou peut-être même qu'il n'a qu'une jambe. O mon Dieu, comme nous rirons de ce pauvre couple. Nous profiterons toujours de ce mariage ; car il nous donnera l'occasion de nous égayer à peu de frais. »

« Nos voyageurs arrivèrent enfin à Sarnen Hohe (c'est ainsi que s'appelait la propriété du baron), et Auguste s'empressa d'aller le jour même présenter ses respects à M. et à madame Steinthal. Quand Rosalie le vit, elle fut sur le point de s'é-

vanouir de dépit ; car M. de Sarnen fils était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu.

« Comment est-il possible qu'un si bel homme ait choisi pour épouse une femme aussi laide que Léopoldine ? » répétait-on avec étonnement dans le cercle des frivoles amies de Rosalie.

« Il faut, disait l'une, qu'on lui ait jeté un sort ; car sans cela il n'eût jamais fait une telle sottise. »

« Il a sans doute perdu l'esprit ajoutait une seconde, et chacune d'elle exprimait la surprise que lui causait l'heureux sort de Léopoldine ; mais sous leur ironie se cachait l'envie et le dépit ; quoique chacune d'elle s'efforçât de cacher le sentiment de jalousie qui la faisait parler de la sorte. En effet, des femmes si vaines de leur beauté, et n'attachant de prix qu'aux avantages extérieurs, ne pouvaient pas supposer qu'il fût possible qu'un homme pût concevoir de l'attachement pour une per-

sonne à laquelle la nature a refusé ses dons. A leurs yeux, la vertu, la modestie, l'instruction n'étaient que des qualités de minime importance, parce qu'elles sont cachées et ne frappent pas aussi agréablement les yeux qu'une jolie figure, une tournure gracieuse, ou une belle main.

Auguste de Sarnen n'était ni ensorcelé, ni fou ; c'était un jeune homme plein de bon sens et d'esprit, qui était bien loin de choisir une femme pour épouse à cause de sa beauté. Les aimables vertus de Léopoldine, sa candeur, sa douceur, sa modestie et ses talens, avaient décidé de son choix ; il avait résolu d'en faire la compagne de sa vie. Ce jeune homme était du petit nombre de ceux qui préférent une belle âme à un beau corps ; il savait que la beauté est un bien périssable, tandis que la vertu et l'amabilité résistent à la puissance destructive des ans.

Comme rien ne s'opposait à l'union des

deux jeunes gens, qui chaque jour s'aimaient et s'estimaient davantage, ils ne tardèrent pas à devenir époux. Le bonheur pur dont ils jouissaient faisait la joie de la famille Sarnen, qui bénissait chaque jour l'heure qui avait vu Léopoldine entrer dans leur maison, dont elle était devenue le plus bel ornement.

Ils étaient fiers de leur belle-fille, qui était adoréede ceux qui la connaissaient, et fiers de leur fils, qui avait su reconnaître tout le prix d'une telle épouse.

CHAPITRE VII.

LA BEAUTÉ NE FAIT PAS LE BONHEUR.

Il ne reste que peu de chose à dire sur Rosalie. Le mariage de sa sœur avec le baron de Sarnen avait fait à son cœur envieux, une si profonde blessure, que jamais elle n'en put guérir. Elle mettait toute son ambition à faire un mariage aussi brillant et plus brillant encore que celui de Léopoldine. Elle eût été fière d'avoir pour époux un homme qui l'eût mise à même de se livrer à son goût pour le luxe, et d'insulter par son faste à la simplicité de M. de Sarnen.

Plusieurs jeunes gens, attirés par sa

beauté, vinrent la demander en mariage; mais elle les refusa tous. L'un n'était pas assez riche, l'autre pas assez beau, un troisième riche et beau, mais il avait le malheur d'appartenir à la classe bourgeoise; elle lui eût donné sa main s'il avait été baron. Ce fut ainsi que tous furent dédaigneusement congédiés. Rosalie attendait toujours avec impatience l'époux de ses rêves, celui qui pouvait satisfaire son âme vaniteuse, et l'élever au-dessus de sa sœur. Mais par malheur il ne se présenta personne qui remplît toutes ces conditions; et la pauvre Rosalie atteignit l'âge de trente ans sans être mariée.

Les roses de son teint commencèrent à se flétrir, ses yeux perdirent leur éclat; pour ajouter à tant d'infortunes qui réduisaient à la douleur cette orgueilleuse beauté, elle perdit quelques unes de ses dents de perles, son sourire jadis si gracieux, et qui n'avait souvent d'autre but que de montrer deux rangées de dents aussi blanches

que l'ivoire, avait perdu tout son charme; bien loin de là, pour ne pas faire voir les dents qui lui manquaient, elle ne parlait plus qu'en pinçant les lèvres, ce qui donnait à sa figure une expression désagréable. La perte de sa beauté et la vue du bonheur de sa sœur la désespéraient; elle passait des nuits entières à pleurer, ce qui accelérait encore la perte de ses attraits. Sa constitution ne put résister à de si violentes secousses, ses beaux cheveux, naguère noirs comme du jais, devinrent rares et commencèrent à blanchir; elle maigrit à un tel point que son visage se couvrit de rides, et à trente ans on aurait pu lui en donner quarante.

Quand elle fut arrivée à ce degré de décadence, il ne se présenta plus de prétendans; la foule empressée de ses admirateurs s'éclipsa avec ses charmes. Rosalie n'était plus belle, et comme elle n'avait acquis aucun talent qui pût la rendre agréable, quand sa beauté disparut, elle perdit tout

ce qui l'avait fait rechercher. Aussi n'osait elle plus qu'en tremblant, se présenter dans le salon. A peine lui adressait-on la parole; car son air devenait chaque jour plus rechigné; et ses manières dédaigneuses, dont on ne s'était pas aperçu quand elle était belle, ajoutèrent à sa laideur, dès qu'elle eut perdu sa beauté. Ses parens moururent à cette époque, et laissèrent beaucoup moins de biens qu'on ne s'y était attendu. Les spéculations de M. de Steinthal avaient considérablement diminué sa fortune. Aussi, quand ce qu'il possédait eut été divisé en trois parties, à peine en resta-t-il assez à Rosalie, pour vivre d'une manière honorable.

Maintenant, mes chers amis, cette belle et fière Rosalie n'est plus qu'une vieille fille, laide, ignorante et incommode, qui est méprisée de tous ceux qui ont de bons sentimens, car son occupation favorite est de calomnier les personnes qui lui portent ombrage, et ont plus de bonheur qu'elle.

Cette occupation, quelque nuisible qu'elle soit, est la seule qu'elle puisse se permettre ; car n'ayant acquis aucun talent qui charme ses loisirs, après la perte de sa beauté ; elle ne peut donc s'occuper que de porter des jugemens malicieux sur ceux qui l'entourent.

Fuyez, mes chers enfans, ceux qui font de la médisance, leur occupation favorite ; leur société est d'autant plus dangereuse, qu'ilscachent toujours sousle voile de la plaisanterie, les traits acérés dont ils blessent ceux qu'ils ont pris pour but de leur malignité. Si vous fréquentez de semblables gens ; peu à peu vous vous accoutumerez à médire et ainsi qu'eux, vous déchirerez sans pitié jusqu'à vos meilleurs amis. Soyez au contraire indulgens envers les autres, cherchez à cacher leurs défauts plutôt qu'à les divulguer, et vous vous attirerez l'estime de ceux même qui ont contracté le vice contre lequel je veux vous prémunir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Léopoldine fut aussi heureuse qu'elle le méritait. Elle eut plusieurs enfans, et parmi eux quelques-uns que la nature a doué du don dangereux de la beauté ; mais elle les éleva si sagement, les accoutuma si bien à ne voir de beauté qu'où il y a un bon cœur, une ame noble, et un esprit orné de connaissances utiles et agréables, qu'on peut-être assuré qu'ils n'échouèrent jamais contre le dangereux écueil qui a causé la ruine de Rosalie.

Charlotte et Joconde, les deux anciennes amies de Rosalie, trouvèrent il est vrai des époux ; mais ni l'une ni l'autre ne trouva le bonheur ; car elles n'apportèrent à leurs maris qu'un joli visage ; et quand leurs attraits eurent été flétris par les années, et plus encore par leur amour démesuré des plaisirs ; comme elles ne pouvaient retenir le cœur de leurs époux par les charmes de leur esprit, elles en furent méprisées et même maltraitées ;

quand l'amour eut disparu, la laideur de leur caractère parut dans tout son jour et les rendit insupportables. Rosalie ne fut pas à l'abri de leur médisance et elles la récompensèrent avec usure des mauvais offices que celle-ci leur avait rendus par dépit de les voir mariées, tandis qu'elle était obligée de rester dans le célibat.

La société des méchans est rarement de longue durée; quand ils ont épuisé tous leurs traits contre ceux auxquels il voulaient nuire, ils les tournent contre eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils rendent service aux bons, en se chargeant de les venger de leur noire malignité.

Emma et Clotilde, les amies de Léopoldine, eurent au contraire un sort fortuné, qu'elles ne dûrent qu'à leurs vertus et à leur amabilité. Elles trouvèrent des époux dignes d'elles, qui mirent tous leurs soins à les rendre heureuses. Leur amitié pour Léopoldine, qu'elles pouvaient à juste titre appeler

leur sœur, devint chaque jour plus forte ; et tous ne formèrent qu'une seule famille, unie par le lien indissoluble de la vertu et des talens.

Léopoldine, touchée de la position de sa sœur, lui offrit à plusieurs reprises de vivre dans sa maison ; mais Rosalie la refusa toujours avec froideur. L'envie qui dévorait son cœur lui fit préférer l'isolement au supplice d'être témoin d'une félicité qui aurait pu être son partage, si elle avait été moins frivole. Incapable de repentir, elle mourut sans être regrettée, comme elle avait vécu sans être estimée des gens de bien.

FIN DE BELLE ET LAIDE.

LA

NOBLE VENGEANCE.

NOUVELLE ORIENTALE.

LA

NOBLE VENGEANCE.

CHAPITRE I.

LE RICHE.

Omer Hassan était réputé dans toute l'Anatolie l'homme le plus riche, et celui que l'on regardait comme le plus heureux ; car aux yeux de l'indigent, richesse et bonheur, sont deux idées inséparables. Il avait une maison qui, par sa magnificence, ressemblait plutôt à un

palais qu'à la demeure d'un particulier. Des tapis précieux couvraient le parquet de ses appartemens ; des rideaux de damas à franges d'or, tempéraient l'ardeur du soleil ; des glaces de Venise (1) décoraient les murs ; les tables de bois de rose étaient couvertes de tapis de pourpre, brodés d'or et d'argent avec un art admirable ; quarante esclaves faisaient le service de ce riche palais, et épiaient le moindre signe de leur maître pour y obéir sur-le-champ.

Dans les jardins qui entouraient le palais d'Hassan, et où l'on rencontrait les plantes les plus belles et les plus rares, se trouvaient des fontaines jaillissantes qui rafraichissaient l'air, et rendaient plus supportable la chaleur du jour. Dans des volières en fil d'or, étaient nourris un nombre prodigieux d'oiseaux étrangers, qui faisaient

(1) Venise est une ville d'Italie faisant aujourd'hui partie des états de l'empereur d'Autriche, où l'on fabrique des glaces qui jouissent d'une grande réputation.

retentir l'air de leurs chants mélodieux ; un parc aussi vaste que beau, attenant aux jardins, servait de retraite à des cerfs, à des gazelles et à des antilopes qu'Hassan y entretenait pour son plaisir.

Sa table était chaque jour chargée des mets les plus délicieux, comme pour le plus somptueux banquet ; et après le repas, une vingtaine de jeunes esclaves charmaient ses loisirs par leurs danses et par leurs chants. Après tout cela on ne doit pas s'étonner qu'Hassan passât pour l'homme le plus heureux de la terre ; mais cependant il ne l'était pas ; car pour être heureux il faut être vertueux et tempérant, et notre riche n'était ni l'un ni l'autre.

Accoutumé dès sa jeunesse à vivre au milieu de l'abondance, il était blasé sur toutes les jouissances de la vie ; néanmoins ses efforts n'en tendaient pas moins à augmenter sa fortune, et il ne reculait devant aucun moyen, quelque bas et indélicat qu'il fut, pour satisfaire sa cupidité. C'est

le propre des ambitieux, l'amour de l'argent augmente chez eux avec les richesses, et y devient une soif inextinguible.

Sous un tel maître, les esclaves d'Hassan étaient les plus malheureux de la terre; il ne leur accordait aucun repos; à peine leur laissait-il quelques heures pour se livrer au sommeil. Et non content d'agir envers eux avec la plus odieuse tyrannie, et d'en exiger un travail qui surpassait leurs forces, il leur faisait donner la plus chétive nourriture.

Outre ses vastes domaines, Hassan possédait une mine d'or dans une montagne éloignée de la ville de quelques heures seulement. Chaque année il en tirait des sommes immenses; et c'était là qu'il contraignait ses infortunés esclaves à arracher des entrailles de la terre, ce métal précieux, dont la possession était si chère à son cœur, et dont chaque once lui coûtait peut-être la vie d'un homme.

CHAPITRE II.

IL NE SUFFIT PAS TOUJOURS D'ÊTRE HONNÊTE POUR ÊTRE A L'ABRI DES SOUPÇONS.

Près des immenses propriétés d'Hassan, s'élevait une petite chaumière habitée par un laboureur qu'on pouvait à plus juste titre appeler un homme heureux, malgré l'humilité de sa condition. Mustapha, c'est le nom de cet homme, était heureux par son assiduité au travail, par sa vertu, par sa piété et par la possession d'une femme qu'il aimait tendrement et qui l'avait rendu père de deux charmans enfans. Il n'avait, il est vrai, ni richesses, ni trésors, ni esclaves qui, com-

me ceux d'Hassan, travaillassent péniblement pour lui ; mais en dépit de la rigueur du sort, il voyait son petit patrimoine augmenter chaque jour. Secondé par ses deux fils, il cultivait avec un zèle infatigable, les terres qui entouraient sa maison ; il allait lui même à la ville en vendre les produits, ce dont il s'acquittait avec autant d'intelligence que de probité, et au bout de peu d'années il se vit à la tête d'une petite fortune, quoiqu'on ne pût cependant pas encore le regarder comme riche.

Sa maison, son petit jardin qu'il entretenait avec autant de soin que ceux de son riche voisin, ses champs, dont il tirait chaque année des produits si abondans, attenaient aux mines d'or d'Hassan, et lorsque celui-ci vit que Mustapha avait acquis une honnête aisance, lui qu'il avait vu jadis si malheureux, et à qui il avait même refusé une pièce d'or pour l'arracher à la misère à laquelle il était en proie,

il vint à l'esprit de cet homme avide que la fortune de Mustapha venait de l'infidélité de ses esclaves, qui s'étaient laissés séduire par ce laboureur, et lui vendaient à vil prix, l'or qu'ils tiraient de ses mines. Cette idée le tourmentait jour et nuit et ne lui laissait aucun repos.

Dès lors on le vit, plus fréquemment que par le passé, roder autour de ses mines. Il se travestissait même pour épier plus sûrement ses esclaves sans en être reconnu; et quand il en voyait un entrer dans la maison de Mustapha, afin de lui demander de l'eau pour lui et ses compagnons d'infortune, qui étaient consumés par une soif ardente qu'ils avaient peine à satisfaire, le cruel Hassan le faisait saisir et torturer de la manière la plus barbare, pour en arracher l'aveu que c'était dans des vues criminelles qu'il était entré chez le laboureur. L'esclave, fort de son innocence, supportait avec une constance héroïque les tortures auxquelles le soumettaient ses

bourreaux ; et les souffrances ne lui arrachaient pas un seul mot qui pût confirmer les soupçons d'Hassan. On ne peut trop admirer la conduite de ces infortunés, qui préféraient souffrir plutôt que de devenir injustement les délateurs d'un homme qui compatissait à leurs maux, et qui même à l'époque de sa plus grande misère, s'était montré disposé à leur rendre service.

Quoique rien ne convainquît Hassan de l'infidélité de ses esclaves, il n'en conserva pas moins dans son cœur la crainte de voir ses soupçons se réaliser, et il ne vit rien de plus propre à faire évanouir des craintes qui empoisonnaient toutes ses jouissances, que de se débarrasser de cet importun voisin. Il résolut de faire l'acquisition des biens de Mustapha, et crut qu'il suffirait de lui en offrir une somme supérieure à sa valeur réelle, pour en devenir possesseur.

Un jour il envoya un de ses confidens,

Muley Ibrahim, esclave dont l'âme était plus affreuse encore que l'extérieur, chez l'honnête Mustapha, et lui fit offrir une somme considérable pour sa maison et ses dépendances. L'esclave avait reçu de son maître l'ordre de doubler la somme pour vaincre toute hésitation de la part de Mustapha; mais le laboureur ne voulut jamais céder aux instances de Muley, et lui dit qu'en aucune circonstance il ne vendrait l'héritage de ses pères, qu'il considérait comme un dépôt sacré devant être transmis à ses enfans.

On peut se figurer la rage d'Hassan en apprenant le refus formel fait par Mustapha de céder à son offre. Il y crut voir une preuve évidente de la réalité des soupçons qui agitaient son âme méprisable, et dès ce jour la perte de Mustapha fut résolue.

Après avoir réfléchi pendant toute la nuit au moyen d'arriver à ses fins, il fit appeler Muley Ibrahim, lui dit de s'occu-

per sérieusement du moyen d'obtenir de Mustapha, par la force, ce qu'il se refusait à accorder de bonne volonté.

« Maître, lui répondit l'esclave, je suis aussi désireux que toi de voir expulser de ce pays l'insolent Mustapha, et je crois avoir trouvé la véritable cause pour laquelle il ne veut pas vendre ses biens ; car je ne regarde que comme un prétexte ridicule l'attachement et le respect qu'il dit porter à l'héritage de ses pères. Si un motif caché ne l'engageait à agir de la sorte, il ne refuserait pas d'une manière si formelle les offres brillantes que tu lui as faites. Le voisinage de ta mine lui est sans doute très-profitable, peut-être même en tire-t-il plus de profit que toi, en dépit de l'activité de ta surveillance. S'il en était autrement, d'où viendrait l'aisance dont il jouit et qui étonne tout le voisinage. Lorsque le père de Mustapha mourut, il y a dix ans, et qu'il prit possession de son chétif héritage, il était criblé de

dettes; aujourd'hui, non-seulement il n'a plus de dettes, mais je sais de bonne source qu'il a l'intention d'accroître ses biens par l'acquisition de nouvelles terres. Comment pourrait-il posséder une somme assez considérable pour faire cette acquisition, s'il ne l'avait tirée de tes mines? Il n'a pas d'esclaves qui travaillent pour lui et augmentent sa fortune; il cultive lui-même ses terres avec l'aide de ses deux fils. Il faut donc qu'il ait eu recours au crime; peut-être même a-t-il dans ses terres une veine d'or qu'il exploite en secret. Dans tous les cas, il doit être dépossédé. »

« C'est aussi mon opinion, lui dit Hassan, mais je suis embarrassé sur le choix du moyen auquel nous aurons recours pour arriver à notre but. Je t'avoue qu'il me tarde d'être délivré d'un homme dont le seul voisinage est pour moi le plus insupportable supplice, et que je hais bien davantage encore depuis qu'il a eu

l'audace de résister à ma volonté. L'insensé, il devrait savoir qu'il est toujours dangereux pour un faible de s'opposer aux volontés d'un puissant ; aussi je jure par Mahomet qu'il paiera cher son impudence. »

« Nous ne pouvons cependant pas le contraindre par la violence à nous céder la place, répondit Muley après quelques instans de réflexion. Tu sais, maître, que le Grand-Seigneur met son orgueil a rendre à ses sujets la plus sévère justice, quelle que soit leur condition. A ses yeux, le riche n'a pas plus de droits que le pauvre ; il semblerait, au contraire, que de misérables artisans aient plus d'influence sur son esprit que des hommes recommandables par leur fortune. Il doit ces principes pernicieux au vieux visir Mohammed, qui est le rigide exécuteur des ordres de sa Hautesse. Si tu tentais de déposséder violemment celui qui te porte ombrage, il adresserait au Sultan une

demande en justice, et alors malheur à nous, nous serions punis de la manière la plus rigoureuse. Cependant il me vient une idée que je vais mûrir, et si tu veux me laisser la liberté d'agir, je te promets de terminer cette affaire à ta satisfaction. »

« C'est bien, lui dit Hassan, je te donne carte blanche; si tu réussis à me délivrer de cet homme, tu peux compter sur une riche récompense; car je mets un prix infini à n'avoir plus pour voisin un insolent qui prétend être aussi heureux que moi. Partout où est Hassan, il ne doit se trouver personne dont le bonheur puisse être comparé au sien. »

« Maître, répondit le vil Ibrahim en baisant le bas de la robe de Hassan, est-il quelqu'un sur la terre qui puisse se comparer à toi pour le bonheur et la richesse. Mais rassure-toi, avant la lune prochaine, tu auras le plaisir de voir l'orgueilleux Mustapha aussi malheureux

qu'il avait l'odieuse prétention d'être heureux. »

Pour encourager le méchant Muley à s'acquitter le plus tôt qu'il pourrait de la honteuse mission dont il était chargé, l'injuste Hassan lui donna quelques pièces d'or, et le congédia en lui ordonnant de s'occuper sur-le-champ de l'exécution de leur noir projet.

CHAPITRE III.

LA CUPIDITÉ ET L'INJUSTICE TRIOMPHENT.

Mustapha venait de rentrer des champs où il avait travaillé tout le jour, et était à table avec sa famille, lorsqu'on lui annonça le cadi (1) du village voisin. L'honnête laboureur, qui vénérait le cadi à cause de sa vertu et de sa justice, alla amicalement au devant de lui et l'invita à prendre place à sa table. Le cadi le reçut avec un visage sévère, et le remercia sèchement de son invitation.

« Je ne viens pas, lui dit-il, pour

(1) C'est ainsi qu'on appelle les juges en Turquie et dans tout l'Orient.

recevoir tes honnêtetés ni t'en faire ; j'attends mes gens pour procéder chez toi à une enquête des plus rigoureuses. »

« Chez moi ? lui demanda Mustapha avec un étonnement qu'augmentait encore la sévérité du cadi, qui avait toujours été bienveillant envers lui. Entre, lui dit-il, et cherche partout ; ma conscience est pure, je n'ai rien à redouter de ta sévérité ni de ta justice. »

« Qu'Allah daigne mettre la vérité dans ta bouche, lui répondit le cadi. Je t'ai toujours regardé comme un homme honnête et pieux, et je t'avoue qu'il en coûterait à mon cœur de te trouver coupable. Cependant, continua-t-il à voix basse, si le désir de t'approprier le bien d'autrui s'était emparé de toi, et que par faiblesse tu te fusses laissé séduire, fuis avant l'arrivée de mes gens, car quand ils seront ici, il n'est plus de salut pour toi ; tu seras livré à toute la rigueur des lois. J'ai pris les devans pour t'aver-

tir; car si par malheur ta culpabilité venait à être reconnue, ni ma pitié, ni l'intérêt que je te porte ne pourraient te sauver. Malgré l'honnêteté de ta conduite jusqu'à ce jour, tu serais aussi rigoureusement puni que si toute ta vie tu avais été le plus profond scélérat. Ecoute, Mustapha, je connais les hommes; je sais qu'ils sont faibles, et qu'un seul instant suffit pour rendre criminel celui qui toute sa vie a marché dans le sentier de la vertu. Avoue-moi, je t'en conjure, si tu t'es laissé entraîner à t'emparer de ce qui ne t'appartenait pas. Ainsi qu'un autre, tu aurais pu chanceler. Avoue, il en est temps encore. »

« Ton langage m'étonne, lui répondit Mustapha avec ce calme que possède seul celui dont la conscience est pure; j'ignore absolument ce dont tu veux me parler. Sache qu'en aucune circonstance je n'ai convoité le bien de personne, et que jamais la possession d'un trésor injustement

acquis n'a flatté mon cœur. L'or d'autrui est pour moi de la fange, je n'y porterais pas la main dans la crainte d'une souillure. Ce que je possède n'a coûté de larmes ni de soupirs à qui que ce soit. J'ai d'abord péniblement arraché ma vie par la culture du faible héritage de mes pères ; mais Allah a béni mes efforts ; et si je jouis aujourd'hui d'une honnête aisance, je ne la dois qu'à mes labeurs. »

« Tes paroles sont pour moi une douce consolation, lui répondit le cadi en lui tendant la main ; je t'avoue que j'ai tremblé pour toi, car Hassan a porté contre toi une plainte des plus graves, et il m'importe de faire à ce sujet une enquête des plus minutieuses. Si tu me trompes, malheur à toi ; si, au contraire, Hassan t'a injustement accusé, et que ton innocence soit reconnue, il sera sévèrement puni. »

« Hassan, mon riche voisin, a porté plainte contre moi? s'écria Mustapha avec le plus grand étonnement ; que puis-je

lui avoir fait ? Jamais je ne l'ai offensé ; à peine le connais-je ; et plein de respect pour sa haute condition, je n'ai jamais eu la hardiesse de lui adresser la parole. »

« Voilà mes gens, dit le cadi ; ils amènent l'esclave d'Omer-Hassan, dont la déposition contre toi est si accablante. Prépare toi à répondre à toutes les questions que je vais t'adresser, et réponds-y avec la franchise dont tu as jusqu'à ce jour constamment donné des preuves. »

Mustapha croyait rêver ; il regardait tantôt le cadi, tantôt l'esclave, qui, les yeux baissés, se tenait au milieu des valets de justice, et n'osait soutenir les regards de l'innocent Mustapha. Jamais ce brave laboureur n'avait vu cet homme, et il ne pouvait concevoir qu'il eût pu l'accuser devant le cadi.

« Avance, Abou, dit le cadi à l'esclave. Dis-moi, continua-t-il en désignant Mustapha, connais-tu cet homme ? »

« Oui, cadi, je le connais, répondit l'esclave en attachant toujours les regards à la terre ; c'est Mustapha, le voisin de mon maître Omer-Hassan. »

« Comment as-tu fait sa connaissance ? lui demanda le cadi. Je t'ordonne, sous peine de la mort, de ne rien cacher de ce que tu as appris sur le crime dont on accuse Mustapha, et de me dire la vérité. »

« Je promets de dire la vérité, répondit l'esclave en faisant un effort visible pour se donner de l'assurance. Ce Mustapha me rencontrait souvent sur le chemin de la fonderie quand j'allais y porter le métal que les esclaves d'Hassan avaient tiré de la mine.... »

« Tu mens, misérable, s'écria Mustapha avec indignation ; je ne me rappelle pas de t'avoir jamais vu ; je le jure par le prophète. Je suis rarement allé du côté de la fonderie, car j'évitais même de m'en approcher. »

« Le vénérable cadi, répliqua l'esclave, jugera de la vérité de mes paroles. Tu ne peux nier, Mustapha, que tu vins fréquemment sur le chemin de la mine, et qu'à force de belles promesses et de présens, tu me déterminas à dérober à mon maître quelques morceaux d'or que je déposais dans un épais buisson qui se trouve au milieu du chemin. Dans la nuit tu venais avec tes fils chercher le produit de ta perfide adresse, et tu me laissais en récompense quelques misérables pièces de monnaie. »

« Tu es un infâme, un vil imposteur, s'écria Mustapha qui ne pouvait réprimer la colère que lui inspirait tant de noirceur. Parle, misérable esclave ; qui t'a porté à venir accuser injustement un innocent afin de causer sa ruine ? Allah qui punit tous les crimes, te fera ressentir l'effet de son bras vengeur. Tu ne pourras te soustraire au châtiment que mérite ton indigne fausseté. »

L'esclave parut insensible aux reproches de Mustapha, et continua en ces termes sa déposition : « C'est ainsi que Mustapha, qui jouit dans tout le pays d'une réputation de probité si mal acquise, a trompé mon maître pendant une longue suite d'années. S'il n'a pas dissipé cet or, il doit avoir une immense fortune. Un soir, la curiosité me fit épier Mustapha ; je voulais savoir où il cachait l'or que je dérobais pour lui. Je fus assez heureux pour le suivre ainsi que ses deux fils, dont il se faisait toujours accompagner, sans en avoir été remarqué. Quand il eut enlevé du buisson l'or que j'y avais déposé dans la journée, il se dirigea vers un petit bouquet de bois qui dépend de sa propriété, et quand il fut arrivé dans l'endroit le plus touffu, je le vis, à l'aide de ses fils, déplacer une énorme pierre, et jeter dans un trou qu'elle couvrait, l'or qu'il avait apporté. Lorsque cette opération fut faite, il replaça la pierre et regagna tranquille-

ment sa maison, après avoir regardé plusieurs fois autour de lui pour s'assurer si personne ne l'avait suivi. Je l'entendis même proférer des menaces contre ceux qui auraient le malheur de le surprendre. »

La colère et l'étonnement suspendirent les facultés de Mustapha, qui fut atterré de la noirceur de l'esclave. Ce misérable avait cédé aux instances de Muley-Ibrahim, qui lui avait promis sa liberté s'il consentait à perdre le pauvre Mustapha.

« Qu'as-tu à répondre à cette accusation ? » demanda le cadi, à qui le silence de Mustapha paraissait de mauvais augure.

« Allah permettra que cet homme soit convaincu d'imposture, répondit avec calme Mustapha qui était revenu de sa surprise. Dans le récit de cet esclave, il n'y a pas un seul mot de vrai. Je jure par Allah et par son prophète que jamais je ne lui ai parlé, et que même jamais

je ne l'ai vu. Ordonnez qu'on fasse les perquisitions les plus sévères, visitez le lieu indiqué par ce misérable. Vous trouverez partout des preuves de notre assiduité, source unique de notre modeste aisance, et nulle part le fruit d'un crime dont le nom seul fait monter la rougeur au front. Cet esclave est donc ou un fou ou un homme dont l'âme est si perverse, qu'il ne trouve de joie que dans le malheur de ses semblables. Dans les deux cas je le plains. »

« C'est bien, lui dit le cadi, je vais procéder immédiatement à cette perquisition. Puisse Allah permettre que je te trouve innocent. Mais mon devoir exige que je fasse lier toi et les tiens, et qu'on s'assure de vous jusqu'à ce que cette enquête soit terminée. L'esclave qui s'est porté dénonciateur va nous accompagner. Il nous conduira au lieu désigné par lui pour nous donner la preuve de la vérité de sa déposition. »

Sur un signal du cadi, tous les quatre furent garottés, et lorsque le juge, accompagné de deux valets de justice qui escortaient l'esclave, prit le chemin du petit bois, Mustapha et les siens furent enfermés dans leur maison, sous la garde des autres valets de justice.

Peu de temps après, le cadi revint, et dit à Mustapha avec l'accent de la plus profonde indignation : « Misérable, la déposition de cet esclave était vraie; il s'est trouvé de l'or sous la pierre qu'il avait désignée. Malheur à toi et à tes complices ; vous serez punis d'une manière exemplaire de votre déloyauté. Traître, sous les dehors de la vertu et de la piété, tu cachais les sentimens les plus bas et l'avidité la plus honteuse pour acquérir des richesses ; tu n'as pas rougi de séduire un esclave, et de le porter à se rendre coupable envers son maître. Tout autre que toi eût regardé comme le comble de l'ignominie, d'avoir recours à

de semblables moyens ; mais ton âme est si corrompue que tu n'as pas reculé devant tant d'infamie. Le sang des tiens retombera sur toi, car c'est à toi seul qu'ils doivent leurs malheurs. Si tu leur avais donné de bons exemples, ils ne se fussent pas laissé si facilement entraîner au mal. Tu as abusé de leur inexpérience pour les rendre aussi coupables que toi. Qu'on emmène ces misérables et qu'on jette Mustapha dans le plus profond cachot. Il n'a pas moins mérité pour son hypocrisie. »

Ce fut en vain que Mustapha et les siens protestèrent de leur innocence et qu'ils en prirent le ciel à témoin. On ne les écouta pas, car leur culpabilité paraissait évidente. On avait trouvé le minérai d'or dans le lieu désigné par l'esclave, et l'on en conclut que c'étaient Mustapha et les siens qui l'y avaient déposé. Le cadi se détourna même avec horreur et s'éloigna à grands pas, en laissant la pauvre famille entre les mains des valets de justice.

CHAPITRE IV.

LES MINES DU TAURUS. — UN MÉCHANT PUNI.

Leur sort fut horrible : sur la demande du cadi, qui intercéda en leur faveur, on ne leur ôta pas la vie, mais leurs biens furent confisqués et ils furent conduits aux mines du Taurus (chaîne de montagnes qui traverse une partie de l'Asie). Plongés dans le sein de la terre, à des profondeurs où ne pénètre jamais la lumière du soleil, condamnés à des travaux aussi rudes que barbarement commandés, privés de toutes les commodités de la vie, ils passaient leurs jours dans la tristesse

et la douleur. Le pieux Mustapha, qui avait toujours donné à sa famille l'exemple de la résignation, avait été si amèrement frappé par ce coup inattendu, qu'il voyait ses forces s'éteindre avec son courage. Cependant, pour ranimer sa famille désolée, il lui disait souvent : « Dieu est aussi juste qu'il est puissant ; tôt ou tard notre innocence sera reconnue. Ne perdez pas courage, mes enfans, vos maux trouveront un terme, peut-être même le malheur qui nous a frappés est-il une punition de Dieu. Nous étions fiers de l'aisance acquise par notre travail, et nous défiions la misère de nous atteindre. Il a voulu nous donner une leçon d'humilité et nous faire sentir qu'il n'y a de biens impérissables que ceux qui viennent directement de lui.

Tandis que la famille de l'honnête Mustapha travaillait péniblement aux mines et gémissait de se voir confondue avec des criminels, Omer-Hassan jouissait de son

triomphe. Les juges lui accordèrent à titre de dédommagement de la perte qu'il prétendait avoir éprouvée par suite de l'indélicatesse de Mustapha, le petit héritage de l'infortuné laboureur, qu'il convoitait depuis si long-temps. On lui annonça même que le sultan avait jeté les yeux sur lui, et qu'ayant appris la considération dont il jouissait dans la province, il l'élevait à la dignité de pacha, en remplacement du dernier gouverneur, dont la tête avait été envoyée à Constantinople parce qu'il avait commis des injustices sans nombre et confisqué à son profit les biens d'honnêtes familles, qu'il avait accusées de crimes imaginaires.

Hassan ne put s'empêcher de frémir en entendant ces paroles. Malgré l'endurcissement de son cœur, il ne pouvait se rappeler sans effroi l'iniquité de sa conduite envers Mustapha ; et la pensée du châtiment qui lui était réservé, si l'on venait à découvrir l'affreuse machination

à laquelle il avait eu recours pour s'emparer des biens d'un innocent, le faisait tressaillir d'épouvante. Cependant, l'idée de devenir gouverneur d'une des plus belles provinces de l'empire, flattait à un tel point son âme ambitieuse, qu'elle lui fit fermer les yeux sur le précipice qui s'ouvrait sous ses pas. Il songeait avec joie aux honneurs dont il allait être l'objet, et aux moyens qui s'offraient à lui de satisfaire son amour des richesses. Investi d'une autorité sans bornes, il pensait pouvoir à son gré disposer de la fortune de ceux dont la sécurité lui était confiée.

Dès qu'il eut pris possession de son pachalik, il se livra sans frein au despotisme de son caractère, et commit les injustices les plus criantes. Le moindre délit, et souvent même il qualifiait ainsi les actions les plus innocentes, était puni par d'énormes amendes dont il confisquait une partie à son profit; et les victimes de sa cupidité étaient menacées

des plus horribles tortures si elles avaient le malheur de se plaindre. Muley Ibrahim était l'exécuteur de ses injustices, et ce méchant homme lui était devenu indispensable.

Abou, l'indigne esclave dont la honteuse accusation avait plongé dans la misère la famille de Mustapha, reçut le prix de sa trahison. Au lieu de lui rendre la liberté ainsi qu'on le lui avait promis, Ibrahim tenta de le faire assassiner, pour qu'il ne pût jamais dévoiler les moyens odieux mis en pratique pour perdre Mustapha. On a, j'en suis sûr, déjà deviné que c'était Ibrahim lui-même qui avait déposé sous le rocher l'or trouvé par le cadi, et qui avait convaincu ce magistrat de la culpabilité de Mustapha.

Abou échappa aux meurtriers qu'Ibrahim avait envoyés contre lui, et prit la fuite. Comme il errait à l'aventure sans savoir où porter ses pas, et osait à peine approcher d'une habitation pour y de-

mander un morceau de pain, il fut pris, conduit devant le juge, et condamné à travailler aux mines du Taurus, comme étant esclave fugitif; car on ne put jamais lui arracher le nom du maître à qui il avait appartenu. Le destin permit que ce traître partageât le sort de ceux dont il avait consommé la ruine; et peu de temps après l'arrivée d'Abou aux mines, Mustapha et son accusateur, chargés d'un même travail, se reconnurent à leur grande surprise.

Abou sentit ses forces défaillir quand il se vit en présence de celui dont il avait causé la perte; il redoutait sa juste colère. Mustapha jeta sur lui un regard de mépris, et ne lui fit pas le moindre reproche. Abou était aussi malheureux que lui; Dieu l'avait cruellement puni de sa faute, et il avait l'ame trop généreuse pour vouloir ajouter aux maux de cet infortuné.

La noblesse de cette conduite toucha le cœur du coupable, et pour la première

fois il éprouva les tourmens du remords. Il saisit un jour le moment où Mustapha était seul, se jeta à ses pieds et implora son pardon. Le généreux laboureur le lui accorda.

CHAPITRE V.

PUNITION D'OMER HASSAN.

Les cruautés qu'Omer Hassan exerça dans son pachalik devinrent tellement insupportables, que le peuple se souleva contre lui et courut aux armes. Hassan, qui connaissait la haine que lui portaient les Anatoliens, prit la fuite avec Abdallah, un de ses fils. Ses femmes, car suivant la coutume de l'Orient il en avait un grand nombre, ses enfans, Ibrahim même, furent impitoyablement égorgés par les furieux; son palais fut rasé, ses trésors pillés, ses jardins et ses belles fontaines de marbre détruits; ses riches magasins

d'étoffes précieuses dévastés et livrés aux flammes. Il ne sauva que sa vie, encore était-il tourmenté par la crainte de la perdre, car les insurgés le cherchaient de tous côtés pour lui donner la mort.

Couvert des habits d'un esclave, Hassan se hâta de quitter l'Anatolie. Partout il entendait maudire son nom ; car il n'était pas un seul habitant, riche ou pauvre, qui n'eût éprouvé la pesanteur de sa tyrannie. Il n'osait entrer dans aucune maison, dans la crainte d'être reconnu, arrêté et livré à ses bourreaux.

Le peuple força les prisons où gémissaient un nombre considérable de ses victimes. Les malheureux condamnés aux mines revirent la lumière du jour, et ne furent pas plus tôt libres, qu'ils se dispersèrent de tous les côtés. Dans la crainte que le Grand-Seigneur n'envoyât des troupes en Anatolie pour réprimer l'insurrection, et qu'ils ne fussent replongés dans leur affreuse prison, ils se

hâtèrent de fuir dans les déserts pour y respirer en paix.

Mustapha et les siens recouvrèrent également leur liberté ; poursuivis par la même crainte, ils abandonnèrent le pachalik avec Abou, qui refusa de les quitter, et dirigèrent leurs pas vers l'Arabie, dont les vastes déserts leur offraient un asile assuré contre les poursuites de leurs oppresseurs.

Ils arrivèrent heureusement dans les déserts de Syrie, et s'établirent sur les ruines de la ville de Palmyre, jadis si florissante. Les habitans du village de Tadmor, qui est bâti au milieu de l'ancienne ville, les reçurent amicalement, et leur donnèrent un coin de terre à cultiver. Ils n'eurent pas de frais à faire pour se construire une chaumière, les ruines de Palmyre leur fournirent des matériaux en abondance.

Mustapha et ses fils, qui étaient accoutumés aux plus rudes travaux, se mirent

activement à l'ouvrage, secondés par Abou, que le repentir avait rendu meilleur, et qui leur avait promis de consacrer le reste de sa vie à leur faire oublier ses torts envers eux. Au bout de peu de semaines on vit s'élever du sein des ruines une nouvelle habitation, qui devint bientôt le séjour du bonheur et de la paix.

Le sol était fertile, les habitans bienfaisans, aussi nos fugitifs ne tardèrent-ils pas à pouvoir vivre du travail de leurs mains, riches encore une fois par leur propre industrie.

Les deux fils de Mustapha, élevés par leur père dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu, épousèrent des filles de Tadmor, qui les rendirent heureux ; et Mustapha vit croître sous ses yeux une génération nouvelle, qui faisait son bonheur. L'industrie de cette honnête famille fut récompensée comme elle le méritait : la fortune lui sourit, et elle se vit de nouveau à la tête d'une honnête aisance.

Les habitans de Tadmor avaient une grande estime pour Mustapha, qui, depuis son séjour au milieu d'eux, leur avait donné mille preuves de sa probité et de sa vertu, c'est pourquoi il fut unanimement choisi eux pour succéder à leur cadi. Quand il fut revêtu de cette dignité, il vit s'accroître la vénération dont il était l'objet, car les pauvres ou les opprimés n'avaient jamais en vain recours à sa justice. Il était indulgent, mais cependant sévère; et les riches présens qui lui furent offerts, ne le firent jamais prononcer un jugement contre la voix de sa conscience.

CHAPITRE VI.

LA NOBLE VENGEANCE.

Un matin, Abon qui était parti pour porter des denrées dans un village voisin, vit assis sur un amas de ruines un homme couvert de haillons, et dont l'extérieur annonçait un étranger. A ses pieds était un jeune garçon, dont la figure était pleine de noblesse, mais dont les vêtemens étaient aussi misérables. Il cueillait des fruits sauvages qui sortaient du sein des ruines, et paraissait les dévorer avec une avidité qui faisait connaître que le besoin seul le portait à rechercher une telle nourriture. De temps à autre il en présentait

au vieillard, qui les mangeait avec un empressement égal.

Abou s'approcha par curiosité ; il put arriver jusqu'à eux sans en être remarqué, car ils lui tournaient le dos.

« Abdallah, demanda le vieillard au jeune garçon, le soleil est-il déjà bien élevé au-dessus de l'horizon ; aperçois-tu quelque chaumière où nous puissions entrer et demander un morceau de pain pour apaiser notre faim ? Depuis hier au matin que je n'ai rien mangé que des fruits sauvages, je me sens d'une faiblesse extrême. Hélas, moi qui naguère vécus au milieu des délices, et qui passai ma jeunesse dans l'abondance, je trouve bien dur au déclin de ma vie d'être obligé de mendier le pain de chaque jour. Pauvre Adallah, pourquoi n'as-tu pas perdu la vie avec tes frères, tu serais plus heureux. »

Abou frémit en entendant cette voix, qu'il reconnut pour celle d'Omer Hassan. Quoique son ancien maître fût aujour-

d'hui dans la misère, Abou craignait de paraître devant lui et d'en être reconnu.

« Père, lui dit le jeune garçon, le soleil est bientôt au-dessus des montagnes; mais aussi loin que puisse porter la vue, je n'aperçois que des monceaux de pierre, et rien ne m'annonce la présence des hommes. Il se peut cependant qu'il y ait quelques maisons derrières ces ruines; je vais te laisser ici, et parcourir les environs pour voir si nous ne trouverons pas enfin un asile. »

« Non, mon cher enfant, ne t'éloigne pas de moi, je pourrais pendant ton absence être la victime de quelque chacal ou de quelque brigand. Depuis que j'ai perdu la vue je suis incapable de me conduire, il faut que tu veilles sur moi; Allah te récompensera de ta piété envers ton père. Reposons-nous encore un peu, puis nous continuerons notre route. J'espère qu'avant la fin du jour nous trouverons

quelque village où l'on nous accordera l'hospitalité. »

« Rassure-toi, brave vieillard, » lui dit Abou en déguisant sa voix, je vais te conduire dans une maison où tu trouveras tous les secours qu'exigent ton âge et ton infortune. » Abou ne se enhardit à s'approcher d'Hassan que quand il fut convaincu que celui-ci avait perdu la vue.

« Qui parle-là ? s'écria Hassan avec effroi. Abdallah, n'entends-je pas une voix étrangère ? »

Le jeune garçon se leva précipitamment et regarda l'étranger avec effroi. « N'aie nulle crainte, mon fils, lui dit Abou, je ne veux te faire aucun mal. Levez-vous et suivez-moi, je vais vous conduire dans la maison de mon maître, le cadi du village voisin, chez qui vous pouvez être sûrs de trouver une bienveillante réception. »

« Qu'Allah répande sur toi ses bénédictions, lui répondit le vieillard. Le be-

soin nous accable. Nous venons de fort loin, et je sens que mes forces ne peuvent plus résister aux privations que j'ai endurées depuis plusieurs années. »

« Hâtez-vous de me suivre » dit Abou au vieillard en lui tendant la main pour l'aider à se lever. Quand Hassan sentit la main de l'étranger il ne put s'empêcher de tressaillir ; car la terreur est la compagne du crime.

Après un quart-d'heure de marche ils arrivèrent chez Mustapha. « Attendez-moi ici, leur dit Abou, je vais prévenir mon maître de votre présence. Reposez-vous sous ces palmiers, dans quelques minutes je serai près de vous. »

Abdallah conduisit son père à l'ombre d'un palmier et s'assit près de lui. Abou entra chez Mustapha et lui dit : « Maître, Allah a permis que ton plus cruel ennemi soit venu de lui même se livrer à toi. Omer Hassan, mendiant et aveugle, est à ta porte, et attend de toi un asile et un morceau de

pain. Conduis toi envers lui comme il l'a fait envers toi. Allah est juste. Venge toi. »

« Quoi ! s'écria Mustapha avec surprise, Omer Hassan à ma porte ? lui aveugle et mendiant ? Comment peut-il être tombé dans une telle misère, il possédait de si vastes trésors ? Oui, Abou, tu as raison, Allah est juste, et ne laisse jamais une faute impunie. »

« Enfin tu vas être heureux, dit Abou. si ton cœur est comme je le pense altéré de vengeance, tu vas pouvoir te satisfaire. Dois-je l'introduire ? »

« Amène-le près de moi, lui répondit Mustapha, après quelques instans de réflexion. Oui, tu as raison, je me vengerai de lui ; car il m'a fait bien du mal ; mais je veux que ma vengence soit digne d'un homme qui craint Allah. Aie grand soin de ne pas prononcer mon nom en sa présence ; jamais il ne doit savoir qui je suis. »

Abou s'éloigna et rentra peu d'instans après, suivi d'Omer Hassan et de son fils.

« Abou, dit Mustapha, prépare un bain et un repas pour ces étrangers, et donne leur des vêtemens plus convenables. » Il se tourna alors vers Hassan, et lui dit, en lui prenant la main : « Infortuné vieillard sois le bienvenu dans ma maison, ainsi que ton jeune fils. Je rends grâce à Allah de m'avoir choisi pour mettre un terme à vos maux. Vous partagerez ce que je possède; et tant que je vivrai, jamais vous n'aurez à redouter les horreurs du besoin. »

« Qui es tu ? homme généreux, s'écria Hassan. Que ne puis-je contempler ton visage. Toi qui fais retentir à mon oreille des paroles de consolation auxquelles je ne suis plus accoutumé. »

Mustapha ne lui répondit pas ; son émotion était trop forte ; il craignait de se trahir. Abou rentra avec un plat de pilau (1)

(1) Le Pilau, mets commun chez les Orientaux, consiste en mouton cuit avec du riz.

qui fut dévoré par nos deux voyageurs. Il y avait long-temps que ces infortunés n'avaient fait un si bon repas; car le plus souvent ils apaisaient leur faim avec des racines ou des fruits sauvages. Pendant qu'ils mangeaient, Mustapha alla faire part à sa femme et à ses enfans de ce qui venait de se passer. Tous en furent surpris; mais aucun d'eux n'improuva la noble vengeance qu'il voulait tirer de son plus cruel ennemi.

Hassan et son fils s'établirent dans la maison du généreux Mustapha, qui prit soin de l'éducation du fils de son ennemi. Jamais il ne l'interrogeait sur sa vie passée, et il avait toujours pour lui les plus touchans égards. Il apprit par des étrangers les aventures d'Hassan après sa fuite. Le grand-seigneur ayant été instruit du soulèvement de l'Anatolie, avait envoyé des troupes pour y rétablir l'ordre; mais il avait en même temps ordonné que l'on fît une enquête sur la conduite du pacha fugitif.

Les résultats de cette enquête furent la connaissance des cruautés et des vexations commises par Hassan.

Le grand-seigneur, justement irrité de la conduite du pacha, mit sa tête à prix, afin d'effrayer par un châtiment terrible ceux qui tenteraient de l'imiter. Quand Hassan apprit que le sultan avait donné des ordres pour qu'on s'emparât de lui partout où il se trouverait, il ne vit plus de termes à ses maux. Il se réfugia dans les montagnes avec son fils qui était encore fort jeune, et se cacha pendant plusieurs années dans une caverne, sans oser approcher d'aucune habitation. L'insalubrité de cette retraite lui causa une longue et violente maladie qui se termina par la perte de sa vue.

La crainte de voir la santé de son fils s'altérer, lui fit prendre la résolution de quitter sa caverne. Ils parcoururent en mendiant une partie de l'Asie, en évitant toutefois de s'arrêter long-temps dans

les lieux habités. Ils erraient de la sorte depuis deux années quand ils arrivèrent à Palmyre, où ils rencontrèrent Abou, qui les conduisit chez Mustapha.

Tant qu'Hassan vécut chez le respectable cadi, il ne sut pas où le sort l'avait conduit; Mustapha avait trop de générosité pour humilier son ennemi, en lui apprenant que c'était à celui qu'il avait réduit à la misère, qu'il devait le repos de ses dernières années.

Enfin le vieil Hassan vit arriver l'instant terrible où il faut quitter la vie. La conduite de Mustapha à son égard, plus encore que ses infortunes, avait épuré son cœur corrompu, et ce n'était qu'avec d'amers regrets qu'il jetait ses regards sur le passé. Il sentit le besoin de décharger son cœur dans le sein d'un ami, et fit un jour connaître à son hôte tous les crimes qui avaient souillé sa vie. Il n'oublia pas de parler de son injustice envers Mustapha, et lui dit qu'il avait plus d'une fois

prié Dieu de délivrer sa victime de l'horrible position dans laquelle il l'avait si barbarement plongé.

« Hassan, lui répondit Mustapha en pressant la main du mourant, puisse Allah te pardonner comme l'a fait Mustapha. Son cœur est satisfait, il s'est vengé de toi; mais il t'a pardonné, ainsi tu peux mourir en paix. »

« Comment, s'écria Hassan, Mustapha s'est vengé de moi? Hélas non, car jamais je ne le revis, ni n'appris même ce qu'il était devenu. L'infortuné sera mort dans la misère en me maudissant, et quand nous paraîtrons devant le juge suprême, il viendra me reprocher ma cruauté. »

« Il vit et te bénit, lui dit Mustapha avec émotion; car la seule vengeance qu'il ait voulu tirer de toi a été de te faire oublier les malheurs qui t'ont poursuivi pendant de longues années. »

« Qui es-tu donc, s'écria le mourant;

toi qui connais les crimes de ma vie ? »

« Je suis Mustapha, ton ennemi, lui répondit le généreux cadi. Depuis longtemps j'ai oublié tous tes torts envers moi. La vengeance que j'ai tirée de toi est celle qu'ordonne Allah, qui a dit : « Bénissez ceux qui vous maudissent. » Tu peux aujourd'hui mourir en paix. Tes dernières années ont été heureuses, ton fils a grandi sous mes yeux, et est devenu un homme de bien, qui fait ta joie et l'orgueil de ta vieillesse. Tout cela est mon ouvrage et le fruit de ta faute. C'est toi qui m'as appris à m'humilier devant le Seigneur ; et en offrant l'occasion de te rendre le bien pour le mal ; tu as assuré à ma vieillesse un doux souvenir, qui me charmera encore à ma dernière heure. »

« Béni sois-tu, ô Allah ! s'écria Hassan, toi qui a mis tant de générosité dans le cœur d'un ennemi. O Mustapha ! puissent tes fils te ressembler. Tu n'as besoin ni

d'éloges ni de récompense ; tu les trouves dans ton propre cœur. Adieu Mustapha, généreux ennemi, nous nous reverrons dans le ciel ! »

Ce furent ses dernières paroles ; ses paupières s'abaissèrent et l'infortuné rendit le dernier soupir. Dieu veuille accorder à son ame un repos qui lui fut refusé sur cette terre.

FIN DE LA NOBLE VENGEANCE.

d'éloges ni de récompenses [illegible] dans son propre cœur. [illegible] généreux [illegible] dans le [illegible]

Ce furent [illegible] paupières s'abaissèrent [illegible] dit le dernier soupir. [illegible] à son âme un repos [illegible] sur cette terre.

[illegible]

LE

PÊCHEUR.

NOUVELLE.

Que je suis las du métier de pêcheur, disait Jacques en tirant de l'eau ses filets à demi déchirés et en les étendant sur l'herbe pour les faire sécher. Non content de courir chaque jour le danger d'être englouti par les eaux ou de contracter des maladies mortelles, il faut encore que je gagne si misérablement ma vie, que je sois toujours à la veille de voir ma famille manquer de pain. Qu'ai-je donc fait à

Dieu pour mériter un tel sort. Combien le propriétaire du riche château qui domine notre pauvre village est plus heureux que moi. Il semble n'être né que pour jouir de tous les biens de la terre. Il habite un magnifique château, est vêtu de velours ou de soie, repose sur des fauteuils plus moelleux que ma pauvre couche de jonc, et voit sans cesse à ses côtés des domestiques qui s'empressent de satisfaire ses moindres désirs. Qu'il est heureux ! Pourquoi faut-il qu'à la fleur de l'âge, plein de vigueur et de santé, je sois forcé de me plaindre de la longueur de la vie !

En disant ces derniers mots, il s'assit sur le tertre où il venait de déposer ses filets et s'abandonna aux plus tristes réflexions. Pour la première fois, l'envie s'était rendue maîtresse de son cœur et cette passion funeste en avait banni toute résignation. Il est vrai que jamais sa pêche n'avait été si malheureuse que depuis

quelques semaines ; à peine le poisson qu'il prenait suffisait-il pour nourrir sa famille. Il venait de mettre dans son panier deux petites perches et un carpillon dont le produit ne lui permettait pas d'acheter le pain de la journée. Dans la matinée de ce jour, Catherine, sa femme, lui avait montré l'état de vétusté dans lequel étaient les vêtemens de leur plus jeune fils, et lui avait représenté le besoin d'en acheter d'autres.

Il lui avait répondu avec gaîté : « Qui sait, femme, ce que le ciel me destine ; peut-être la pêche sera-t-elle assez abondante pour que je puisse aujourd'hui même remplacer les vêtemens de Pierre. » En effet, le temps semblait favorable ; mais on a vu que le sort avait trahi son espérance ; et pour comble de malheur, une énorme pierre qu'il avait tirée de l'eau avec son filet, y avait fait un grand trou qu'il lui fallait encore raccommoder avant de le jeter à l'eau, de

sorte qu'il devait, pour ce jour-là, renoncer à la pêche.

Jacques se mit aussitôt à l'ouvrage ; il n'osait pas retourner chez lui; car il ne savait que répondre à sa femme quand elle l'interrogerait sur le succès de la journée. L'heureux propriétaire du château lui revenait sans cesse à l'esprit.

Le beau soleil du printemps s'inclinant vers l'horizon et colorant les cieux d'une teinte de pourpre, était sans charmes pour lui. La brise embaumée par les douces émanations des fleurs qui croissaient sur le bord du fleuve, ne réveillait pas ses esprits engourdis par le désespoir. La voix mélodieuse du rossignol avait perdu son charme magique. Il faisait nuit dans son âme, et rien ne pouvait le distraire de ses sombres pensées.

Enfin, quand les étoiles brillèrent aux cieux, il se leva, mit tristement son filet sur son dos, passa le panier à son bras et regagna sa cabane.

Sa femme était sur la porte. « Eh bien, Jacques, lui dit-elle, la pêche a-t-elle été heureuse? J'aime à le croire, car tu as bien tardé. »

« Heureuse ? heureuse ? lui répondit Jacques en soupirant ; depuis long-temps il n'est plus de bonheur pour nous. A peine rapportai-je dans ce panier de quoi nous rassasier ; encore n'en aurons-nous pas assez si Henri vient souper. Ce garçon arrive toujours ici avec un furieux appétit. »

« Voudrais-tu donc cesser de nourrir ce bon Henri ? lui demanda Catherine ; n'est-il pas notre fils? Le pauvre enfant ne reçoit il est vrai de notre riche voisin que de faibles gages pour la garde de ses troupeaux ; mais il nous apporte fidèlement tout ce qu'il gagne. Je pense même qu'aujourd'hui il aura encore plus faim que de coutume, car le buffet était vide, et je n'ai pu lui donner que quelques bribes de pain avec lesquelles il lui aura

fallu passer toute la journée. Tu le sais, mon cher Jacques, nous lui avons promis de le nourrir et de l'habiller pour la modique somme qu'il reçoit. »

« Je n'ignore pas cela, lui répondit Jacques avec humeur. Tu sais que je n'ai rien pris aujourd'hui; par conséquent, ne me rappelle plus nos besoins, je ne veux pas en entendre parler, puisque je ne puis les satisfaire. Je crois vraiment que Dieu nous a refusé sa bénédiction. »

« Jacques, lui dit sa femme d'un ton sévère, garde-toi de désespérer de la bonté de ton Dieu, parce que tu éprouves un jour de malheur. N'augmente pas encore ta peine par d'injustes plaintes. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe; c'est-à-dire, lutte avec résignation et persévérance contre la misère, et tu finiras par l'emporter sur elle. »

« Tu as raison, femme, tu as raison; mais crois-tu donc que je vous voie souffrir sans éprouver de douleur, surtout

quand il est à côté de nous des gens qui sont riches et heureux?.... »

« Heureux, dis-tu? Qui le sait? Ils peuvent avoir plus de fortune que nous, mais je ne pense pas qu'ils soient plus heureux. Avec de la résignation et une ferme confiance en Dieu, jamais nous ne serons malheureux. Il faut surtout bannir de ton esprit toutes les idées d'ambition et de grandeur. »

« Allons embrasse-moi, lui dit Jacques; tu es une brave femme. C'est vrai, j'ai eu tort de désespérer de la bonté de notre Seigneur et de me trouver malheureux. Tant que je serai avec toi et mes chers enfans, je ne pourrai jamais me plaindre du sort. Dieu viendra à notre secours à l'instant où nous y penserons le moins. »

« Je suis bien aise de te voir de meilleurs sentimens. Tiens, regarde Jacques, Dieu est venu à notre aide, lui dit-elle en tirant du drap de son armoire;

voilà pour faire un vêtement complet à notre petit. »

« Comment, s'écria Jacques avec surprise ; mais c'est le jupon de drap dont je t'ai fait présent il y a un an, après avoir reçu une assez jolie somme d'argent pour mes huit beaux brochets. Jamais je n'en prendrai de pareils, dit-il en soupirant. Avec quoi iras-tu maintenant à la messe? car tu n'avais pas d'autres vêtemens pour les dimanches. »

« Il faut, avant tout, que notre cher Pierre soit vêtu ; ensuite nous penserons à nous, lui répondit Catherine en pressant son fils contre son cœur. M. le curé ne trouvera pas à redire que j'aille le dimanche à la messe avec mes habits de travail. On prie tout aussi bien Dieu avec des vêtemens grossiers qu'avec une riche parure. Le Seigneur n'envisage qu'à la pureté des intentions. »

Jacques embrassa sa chère Catherine

et remercia intérieurement le ciel de lui avoir donné une femme si pieuse.

Catherine prit alors les poissons qui étaient dans le panier, les fit cuire et les mit sur la table, après avoir placé près de l'écuelle de chacun une tranche de pain qui était assez mince. Elle joignit ensuite les mains avec recueillement et pria le Seigneur de bénir leur modeste repas. Jacques joignit sa prière à celle de sa femme, et rendit grâce à Dieu d'avoir jeté sur lui un regard de pitié, en lui donnant pour compagne une femme dont les paroles consolantes bannissaient la tristesse de son cœur, et lui rendaient la misère supportable.

Quand Henri rentra il mourait de faim, le pauvret avait passé toute la journée au milieu d'une aride bruyère, exposé aux rayons brûlans du soleil. Sa mère lui servit à souper, et il ne murmura point de ce que sa part était si petite ; il n'en demanda même pas la cause. Il remercia Dieu dans

le fond de son cœur de ce qu'il n'était pas obligé d'aller se coucher sans souper. Quand il eut achevé son repas il sortit de la cabane, et rentra quelques instans après avec un panier qu'il déposa sur la table en disant : « Voilà notre dessert. »

Catherine souleva les feuilles qui couvraient le panier et le vit plein de fraises que le pauvres Henri avait passé la journée à cueillir. Elle embrassa son cher enfant et lui reprocha doucement de s'être exposé pendant plusieurs heures aux rayons du soleil pour chercher des fruits qui seraient mangés en un instant.

Le lendemain, notre pêcheur fut plus heureux que la veille ; il trouva dans ses filets une belle truite saumonée qu'il destina aussitôt au riche propriétaire du château, qu'il savait être grand amateur de beau poisson et le bien payer. Il prit aussi un grand nombre de poissons de toute espèce ; de sorte qu'après avoir vendu à la ville ce qu'il avait de plus

beau, il lui en restait encore assez pour faire un excellent repas. Il mit la belle truite dans un filet, et se rendit en toute hâte chez le gentilhomme, afin d'arriver assez à temps chez lui pour empêcher sa femme de couper son déshabillé et en faire des vêtemens à son petit Pierre.

Pour accourcir son chemin il traversa le parc. Il était à peine entré dans l'allée qui conduisait au château, qu'il entendit la voix du gentilhomme qui appelait ses gens à haute voix et accompagnait ses cris de jurons et d'expressions qui décelaient la plus violente colère. Jacques effrayé se hâta de courir au lieu d'où partait la voix pour voir ce qu'il y avait. Dès que le gentilhomme l'aperçut il lui dit :

« Vous venez fort à propos, mon cher Jacques pour m'aider à rentrer au château. Vous voyez comme ces marauds de domestiques m'abandonnent. Pas un d'eux ne vient à ma voix. Que je suis malheu-

reux. Je changerais volontiers de sort avec vous. »

« Vous changeriez de sort avec moi ? » lui demanda Jacques avec surprise. « Vous m'étonnez, je vous croyais l'homme le plus heureux de la terre. Que vous manque-t-il ? vous n'avez qu'à manifester un désir pour qu'il soit aussitôt satisfait. »

« Détrompez-vous, mon ami, lui répondit le gentilhomme en poussant un profond soupir; bien loin d'être heureux, je suis plus à plaindre qu'un misérable journalier. Plus d'une fois, je vous le répète, j'ai envié votre sort. Vous êtes dispos et bien portant, vos mets quoique grossiers flattent plus votre palais que les mets délicats qui couvrent ma table. Vous avez une femme et des enfans qui vous aiment; mais moi, je n'ai rien de tout cela. O je suis un homme bien malheureux ! »

Le ton avec lequel il prononça ces

mots firent venir les larmes aux yeux de Jacques.

« Croyez-moi, continua-t-il, la fortune ne fait pas le bonheur. Comme je vois à votre émotion que vous êtes compatissant, je puis vous conter mes peines. Dans ma jeunesse, je me livrai sans frein à l'intempérance, et je détruisis ma santé à un tel point qu'aujourd'hui je ne puis plus faire usage de mes jambes ; je souffre continuellement de la goutte, et cette affreuse maladie ne me quittera qu'à la mort. Je supporterais ces souffrances avec résignation, si je trouvais des consolations chez les miens ; mais, à mon grand regret, je suis l'objet de leur froideur. Ma femme ne m'a épousé qu'à cause de ma fortune et ne m'aime pas. Elle se livre sans retenue aux plaisirs, tandisque je suis confiné dans ma chambre sans en pouvoir sortir.

« Ce ne serait pas Catherine qui me délaisserait de la sorte, lui dit Jacques ; pour peu que je sois triste ou indisposé

elle ne me quitte pas que je ne sois tout-à-fait rétabli. Mes enfans en font de même. Ces pauvres enfans, il n'est pas de joie pour eux quand je suis triste. »

« Des enfans, s'écria le malade, si les vôtres font votre joie, les miens font tout mon malheur. J'ai deux fils et deux filles ; tous les quatre sont élevés ; mais je n'ai de satisfaction ni des uns ni des autres. Mes fils ont embrassé l'état militaire. L'un d'eux a eu une dispute avec un de ses camarades au milieu d'une orgie, et l'a tué en duel. »

« Quel malheur ! » s'écria Jacques avec l'accent de la douleur.

« Hélas oui, c'est un malheur terrible ; mais ce n'est pas tout. Les lois condamnent les duellistes à mort, cependant le roi lui a fait grâce ; mais sa peine a été commuée en dix années de réclusion dans une forteresse. Son frère est un débauché qui eût bientôt dissipé tout son patrimoine

si je n'y avais mis bon ordre ; je me suis vu contraint de le faire enfermer. Quant à mes filles, elles ont l'esprit aussi frivole que leur mère; elles ne pensent qu'aux bals et aux plaisirs. Mes domestiques, quoique nombreux, sont si constamment occupés par ces dames, qu'ils n'ont pas même le temps de me donner des soins; sans parler de leur grossièreté envers moi, qu'ils savent n'avoir aucun ami dans ma propre maison, et être à charge à tout le monde. Aujourd'hui la beauté du jour m'a fait éprouver le désir de me promener un instant; je me suis fait descendre dans le parc, où mon valet de chambre m'a traîné dans cette chaise roulante; mais ce misérable, tout dévoué à ma femme, a prétexté le besoin de retourner un moment au château, et depuis deux heures il n'est pas revenu. Je crains que la fraîcheur de l'air ne me rende encore plus malade que je ne suis. Tandis que je me désespère ici, j'entends les cris de

joie de ma femme et de mes filles, qui ne pensent pas plus à moi que si je n'étais plus. Je vous prie, mon cher Jacques, d'aller au château dire à mes domestiques de me venir chercher. »

« Si ce n'est que cela, Monsieur, lui dit Jacques, je n'ai besoin de personne pour vous reconduire au château ; il ne faut pas grande force pour pousser votre chaise. Je vais, en attendant, mettre ici la truite saumonée que je vous apportais, et je viendrai après la chercher. »

« Vous m'apportiez une truite saumonée ! s'écria le gentilhomme. Montrez-la-moi. Quel beau poisson. Combien je regrette de n'en pouvoir pas manger ; mais la chair en est trop grasse, et mon pauvre estomac est trop faible pour digérer de tels mets. Cela n'empêche pas que vous ne portiez ce poisson à la cuisine ; si je n'y puis goûter, il y en a d'autres à qui il fera plaisir. Tenez, voilà dix francs ; êtes-vous content ? »

« Dix francs, mais c'est beaucoup plus que la valeur du poisson. »

« Non, non, ce poisson est beau, et je ne le paie que ce qu'il vaut. Heureux Jacques, que j'envie votre sort; que je voudrais, ainsi que vous, avoir une bonne femme et de bons enfans, et jouir d'une santé robuste. Je donnerais volontiers tout ce que je possède pour avoir tout cela; mais hélas, ces biens ne se vendent pas. »

Jacques se mit alors derrière le fauteuil du goutteux, et le poussa jusqu'au château. Il entra dans le vestibule, et appela les domestiques pour transporter leur maître dans sa chambre; mais ce fut en vain; personne ne répondit à sa voix. Tout semblait mort dans cette maison. Enfin il entra dans la cuisine, et trouva à ses fourneaux le cuisinier suant à grosses gouttes.

« Où sont donc les domestiques? » demanda le pêcheur en entrant.

« Est-ce que cela me regarde, répondit le cuisinier avec humeur ; j'ai bien assez de m'occuper de moi. Tous les jours des festins dans cette maudite maison ; je n'y puis ma foi plus tenir. Si cela continue, je serai obligé d'en sortir. »

« Votre pauvre maître est dehors ; quittez un instant votre cuisine pour m'aider à le transporter dans sa chambre. »

« Qu'il y reste ; quant à moi, je ne bouge pas d'ici. Il vient d'arriver de la ville une douzaine de convives ; j'ai bien assez affaire de préparer le dîner. »

« Mais votre maître doit passer avant les convives. »

« Pas du tout : ici c'est madame qui commande, et si je veux rester dans cette maison, il faut que je n'obéisse qu'à elle. Les autres domestiques sont dans la salle de bal qu'ils disposent pour ce soir. »

Jacques quitta la cuisine et s'empressa d'aller à la salle de bal, où il trouva les domestiques tout aussi occupés que le

cuisinier. Il eut beau leur demander de venir chercher leur maître, aucun d'eux n'écouta ; ils firent au contraire la sourde oreille ; car si l'un d'eux eut quitté son poste, sa maîtresse l'eût congédié sur-le-champ.

Jacques, désespéré du mauvais succès de ses prières, retourna près du gentilhomme. En passant devant la porte du salon, il y entendit rire et causer; cette insensibilité lui déchira le cœur. Par bonheur il rencontra un garçon jardinier qui se dirigeait vers la salle avec un énorme bouquet de fleurs. Il lui adressa la même demande, et celui-ci lui promit d'aller le rejoindre dès qu'il aurait porté ses fleurs.

Le vieux gentilhomme était hors de lui de se voir délaissé de la sorte, et il éprouvait intérieurement de la honte de se voir ainsi humilié devant un étranger. Elie, c'était le nom du garçon jardinier, arriva

enfin, et lui aida à transporter son maître dans sa chambre.

En passant devant la porte du salon, d'où partaient des cris de joie, ce pauvre homme soupira et dit : « Ce n'est pas là ma place, c'est dans ma chambre qu'il faut que je sois relégué. Que je suis malheureux ! »

Ces paroles percèrent de douleur le cœur du pauvre Jacques. Il se repentait intérieurement d'avoir pu se trouver malheureux quand il y avait des hommes mille fois plus à plaindre que lui.

Quand Elie fut parti, Jacques dit au gentilhomme : « Monsieur, hier encore je me croyais le plus infortuné des hommes, parce que je n'avais pris que peu de poisson, et j'enviais secrètement vos richesses, que je croyais seules capables de rendre heureux ; mais je reconnais aujourd'hui mon égarement, et je vois qu'avec des vêtemens en guenilles et un estomac quelquefois trop long-temps à

jeun, on peut être fort heureux. Votre sort me paraît si affreux, que je ne changerais pas ma misère contre votre opulence. Je suis fort et dispos ; ma femme et mes enfans m'aiment, et je les paie sincèrement de retour. En voilà tout autant qu'il faut pour être le plus heureux des mortels. »

Le pauvre gentilhomme sourit amèrement en entendant Jacques parler de la sorte. Il tira de sa bourse une pièce d'or qu'il lui donna, et Jacques retourna dans sa cabane qui lui parut un palais.

Depuis cette époque, Jacques ne se plaignit plus de son sort ; quand la pêche était mauvaise, il se consolait en pensant que peut-être elle serait meilleure le lendemain ; de sorte que supportant avec résignation tout ce que le sort lui envoyait ; se réjouissant du bien et prenant le mal en patience, il devint en effet le plus fortuné des hommes.

Cette histoire prouve que le bonheur

ne consiste pas toujours dans la possession de grandes richesses, mais dans l'art de jouir du peu qui nous est échu en partage.

FIN.